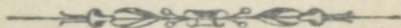


MARRAINE

ET

FILLEULE.



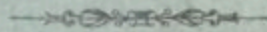
NANCY,
VAGNER, IMPRIMEUR - LIBRAIRE - ÉDITEUR,
RUE DU MANÈGE, 5.

—
1876.

MARRAINE

ET

FILLEULE.



NANCY,

VAGNER, IMPRIMEUR - LIBRAIRE - ÉDITEUR,

RUE DU MANÈGE, 3.

—
1876.

APPROBATION :

Nous approuvons, par les présentes, le livre qui a pour titre : *Marraine et Filleule*, et nous le recommandons bien volontiers.

Naney, le 18 octobre 1875.

† JOSEPH,
Evêque de Nancy et de Toul.

AVERTISSEMENT

AUX JEUNES OUVRIÈRES.

CHÈRES AMIES,

En vous offrant ce recueil formé pour vous, je me sens la crainte que vous n'y cherchiez un plaisir qui ne s'y trouve pas. Il faut bien avouer que, réunissant ces lettres dans une pensée d'affection profonde, j'étais animée d'une toute autre intention que celle de vous amuser. Il y a du temps pour tout, si l'on sait mettre ordre aux différents emplois qui en peuvent être faits. Et s'il ne vous est pas défendu d'en destiner une petite partie à une lecture d'agrément, il vous est surtout conseillé de lire pour votre amélioration ; car le véritable but d'une occupation intellectuelle, c'est l'amendement de l'esprit ou du cœur : lire toujours pour le seul plaisir de l'un ou de l'autre serait d'une légèreté de principes indigne de la raison et de la foi d'une chrétienne. Aucune de vous ne refusera donc de porter le regard de son âme sur quelques vues édifiantes de l'intérieur d'une famille et d'un atelier dont les différents membres et les amis travaillent et souffrent, aiment et jouissent comme de vrais disciples de Jésus - Christ. Cela est grave sans doute, et ne prête guère aux rêves de l'imagination. Mais on ne saurait toujours rire et rêver. La vie est une chose qu'il faut prendre au sérieux, sous peine de s'exposer à la mener bientôt dans une tristesse sans remède et sans honneur. Il n'y a de joie réelle que pour ceux qui, ayant goûté l'enseignement de la vérité, le mettent en pratique dans toute leur conduite.

Lisez donc, mes jeunes amies, quand même vous ne devriez en lisant, ni vous distraire, ni amuser votre imagination. Le cœur est fait pour des satisfactions plus élevées. Il faut les lui donner en le tenant en haut, dans cette région du devoir où se trouvent tous les nobles sentiments : L'amour de Dieu, de la famille, des vrais amis, de son pays et les tendances vers l'éternité.

Lisez même au prix d'un sacrifice d'agrément, pour en recueillir si petit avantage moral que ce soit, et par reconnaissance envers l'amie dévouée qui vous a destiné ces pages. Dieu vous en bénira par les grâces de conduite que réclame cet âge où l'on sait si peu de chose du chemin qui est devant soi, et où l'on a besoin de toute lumière pour le suivre de manière à atteindre au seul but digne. des efforts et des peines de la vie de ce monde : le Ciel.

NOTA. — Les noms seuls des personnes avec lesquelles vous allez faire connaissance, ont été changés. Tout le reste est vrai.

LETTRE I^{RE}.

La Filleule à sa Marraine.

Lyon, 18..

Départ de la maison paternelle pour entrer à l'atelier ; tristesse de cette première sortie. La maîtresse de l'atelier ; essai de coulure ; retour à la maison.

MA DONNE MARRAINE,

Lundi 1^{er} février, jour où j'avais mes quinze ans, je me suis rendue à l'atelier de la maîtresse tailleur avec laquelle mes parents avaient pris leurs arrangements pour mon apprentissage. Décidément, je serai ouvrière en robe. J'étais bien émue, ma chère marraine, de dire tout à fait adieu à l'espérance d'être autre chose. Mes petites études de classe m'étaient si chères et j'aurais tant aimé faire l'école aux autres. Mais toujours des coutures, quelle déception ! Et laisser maman toute seule à la tête de son ménage, de mes frères et de mes sœurs, et quitter ma bonne grand'mère que j'aime tant, quelle épreuve ! Et puis l'entrée à l'atelier me semblait bien redoutable. On allait m'y regarder curieusement sans doute, et la maîtresse n'y remplacerait guère maman, je le craignais. Mes frères me dirent au revoir comme si je partais pour un pays lointain ; mes sœurs voulurent m'accompagner en me donnant la main et me serrant de près jusqu'à la porte de l'atelier. Elles avaient le cœur bien gros, mais elles voulaient être raisonnables et me cachaient leurs larmes. Je n'y répondis que le moins possible. Maman, toujours si courageuse aux moments pénibles, me donnait

l'exemple de la fermeté. Tu reviendras pour dîner, me disait Marie ? C'est bien sûr, reprenait Marthe, et pour la récréation et pour le souper et pour le coucher. Je pensais avec compassion à tant de pauvres jeunes filles qui s'en vont de si bonne heure chercher à gagner leur vie au-dehors. Qu'il est triste de quitter la famille ! Mademoiselle Elise, la maîtresse, m'a doucement accueillie et d'un air affectueux, comme si elle voulait tout de suite me faire comprendre qu'elle ne me laisserait pas attendre la consolation dont on a besoin quand on vient de s'éloigner de ceux qu'on aime. Elle m'a recommandée à une des plus âgées de ses ouvrières qui la remplace en son absence, et aussi à une autre qui doit un peu me patronner. C'est l'usage dans cette maison de mettre les nouvelles venues sous la protection de celles qui méritent la confiance.

A mon entrée, on chuchotta bien un peu : Qu'elle est grande ! disait l'une d'elles. Oui, répondait une autre, croyant aussi n'être pas entendue. Si elle ne sait rien, elle aurait bien dû ne pas grandir si fort. Un regard de Mademoiselle Elise fit bientôt cesser ces pourparlers et mon supplice d'arrivante fut aussi abrégé que possible. Bien vite je me trouvai rassurée, me sentant protégée par une sage maîtresse. Mon cœur se sentit même tout-à-fait à l'aise, peut-être par l'entremise de mon amour-propre, à la première couture que je montrai, et qui me mérita un encouragement tout flatteur. Comme je m'applaudissais de m'être appliquée aux leçons d'ouvrage données à l'école de la bonne Sœur Sainte-Marie ! Combien je pense à elle, si vous saviez ! Et à ces bonheurs de la classe et de l'ouvrage, où l'on nous faisait de si belles instructions, de si agréables lectures, et dont les congés étaient fêtés par de si jolies promenades ! Ici, rien de pareil, sans doute. C'est autrement sérieux. Qui le croirait dans le monde ? A l'atelier où l'on travaille pour lui, on est toujours pressée, sans relâche et sans joie, quand c'est le moment de le servir. Les chères Sœurs pouvaient prendre le temps de nous parler, de nous instruire tout en nous faisant travailler, de nous caresser quelquefois, de nous récréer souvent. Ici je suppose qu'on ne parle guère que de ses coutures et de la mode qui casse la tête aux maîtresses ouvrières. Mademoiselle Elise disait, tout-à-l'heure, qu'autant vaudrait entreprendre le plan et la bâtisse d'une maison que la façon et l'ornementation d'une robe.

Les premiers jours de mon apprentissage, je pensais tant à chez nous et avec une si grande tristesse, qu'il me semblait ne jamais pouvoir supporter ma nouvelle position. C'était à ma grand'mère si bonne et si habituée à mes

soins ; c'était à Marthe, à Marie, à Pierre, à Paul. C'est qu'ils sont si gentils ! Quel dommage qu'ils grandiront ! Pourtant j'espère qu'ils resteront sages. Nos bons parents prennent si grand soin d'eux. Monsieur le Curé leur dit souvent que les enfants de tant de sollicitude ne sauraient périr, ou que tout au moins ils ne mourraient pas sans ressusciter. De tout mon cœur, je désire bien qu'ils ne meurent pas du tout, à la grâce du bon Dieu. C'est souvent un si grand ouvrage que de ressusciter ces morts-là. Mais je crois que Pierre aura même une sainte vocation. Il parle toujours de se faire curé ; dresse des autels dans tous les coins où il s'amuse et prêche fréquemment. Dimanche soir, après notre souper, il nous a donné un petit sermon sur la gourmandise. C'était à l'adresse de Paul qui n'aime pas la soupe, ce qui ennuie beaucoup maman, parce que sa santé laisse parfois de l'inquiétude. Il nous a bien amusés, même papa qui paraissait jouir comme si Pierre était un vrai prédicateur. Tout-à-coup pensant qu'il n'avait rien dit pour convertir mes petites sœurs, qu'il appelle quelquefois coquettes, il termina en s'écriant, et bien tourné de leur côté : Ce n'est pas beau d'aimer les jolies robes ; ça fait de la peine aux parents qui ont tant de mal à travailler pour gagner la vie des enfants. D'ailleurs la sainte Vierge n'aimait pas la toilette. Je vous souhaite donc, mes chers frères, de n'être plus ni gourmands ni coquettes, avec la bénédiction de Monseigneur. N'est-ce pas, ma bonne marraine, que cela annonce quelque chose ? Ce n'est pas mal, pour un prédicateur de neuf ans. Il faisait avec cela de si bons petits gestes, il avait une si gentille mine, qu'on l'aurait croqué. Quant à Paul, maman espère qu'il travaillera avec papa et fera comme lui un bon charpentier, si la force lui vient, comme on peut l'attendre du temps. Combien mon cœur battait en arrivant chez nous, les premiers jours de mon absence ! On aurait dit que je m'étais expatriée. Ce que c'est que de ne s'être jamais quittés en famille. J'étais leste au retour ! Je fais la route tout entière, de l'atelier à chez nous, avec la jeune ouvrière à laquelle Mademoiselle Elise m'a recommandée, et qui demeure dans notre quartier. Je dois aussi m'en retourner avec elle à l'atelier. Elle est pieuse et paraît être très-sage ; c'est pour cela sûrement que l'on m'a mise sous sa protection. Mon premier retour à la maison a été accueilli bien vivement ; mes frères et mes sœurs ont exprimé leur joie avec un certain tapage ; il leur semblait m'avoir perdue et me revoyant ils croyaient me retrouver, les pauvres petits ! Papa et ma chère grand'mère avaient aussi l'air ému. Quant à maman, elle doit sentir surtout la grâce du courage, comme vous me le disiez, ma bonne marraine, car elle ne pleure

guère, lors même qu'elle souffre. Dès que le devoir s'accomplit, malgré le sacrifice qu'il peut imposer, c'est la satisfaction qui domine dans son âme. Si seulement je devais un jour lui ressembler un peu !

Voilà tous les détails pour aujourd'hui. En pensant au charitable intérêt qui vous les fait lire, je suis bien encouragée à vous les adresser, quels qu'ils soient. Nous étions allés tous faire notre pèlerinage à Notre-Dame de Pitié, avant mon entrée en apprentissage. Cette démarche nous avait remplis de confiance et de joie. Le bon Dieu avait eu l'air de l'approuver en faisant luire sur notre promenade le plus beau soleil possible.

Ma grand'mère vous offre ses meilleures civilités ; mes parents leurs respects, et moi, ma bien chère marraine, l'assurance de ma reconnaissante affection.

Votre filleule respectueuse,
VICTORINE GHÉRARD.

Hier, allant à l'atelier, ma compagne me dit que nous étions en avance et que, passant devant la Cathédrale, nous pouvions dire un petit mot de prière. Il n'y avait devant l'autel de la sainte Vierge qu'une enfant de sept ou huit ans, accompagnée d'une femme qui paraissait être sa grand'mère, et qui la faisait prier. Elle s'approcha de nous le visage plein de larmes et nous demanda une prière pour la mère de cette chère enfant, nous dit - elle, en nous désignant la petite fille, « Oh ! mes bonnes demoiselles, si vous saviez quel malheur ce serait si la mère venait à mourir ! » De tout notre cœur, et bien émues, nous la recommandâmes à la sainte Vierge. On prie si facilement pour les malheureux ! Ma compagne me passa ensuite une prière attachée à un prie-Dieu. — Ceci est pour nous, je vous conseille de la dire souvent, elle m'a plus d'une fois fait du bien. Et je la copie pour vous l'envoyer, ma chère marraine, puisqu'elle est recommandée aux réunions de jeunes filles qui vous intéressent tant. Elle est d'un saint.

PRIÈRE AUX JEUNES VIERGES DU CIEL PROTECTRICES DE CELLES DE LA TERRE.

Ames très - innocentes, demandez pour moi la grâce de bien connaître le prix de l'innocence. Vous avez eu recours, pour conserver la vôtre, à toutes les précautions que la prudence chrétienne suggère, rendez-moi vigilante au milieu des dangers inévitables, et prudente à fuir ceux qui ne le sont pas. Vous aviez une sainte horreur du péché qui vous aurait fait perdre la vie de la grâce ; excitez, entretenez en moi cette disposition salutaire. Vous étiez attentives à éviter les fautes légères qui contristent. l'Esprit-Saint : communiquez-moi la délicatesse de votre conscience. Vous vous proposiez dans toutes vos actions un but digne. d'une âme chrétienne : faites que j'apporte dans toutes les miennes une intention droite et pure.

Ames très-bénignes, apprenez-moi à préserver mon cœur de toute rancune, de toute aigreur, à rendre le bien pour le mal ; à être charitable dans mes pensées, douce dans mes paroles, bienfaisante dans mes actions, à reproduire dans mon cœur une image de Celui qui a dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Ainsi soit-il.

LETTRE II^E.

Réponse de la Marraine à sa Filleule.

Dijon, 18.

Elle applaudit à la résolution d'apprendre un état et de le choisir, autant que possible, analogue à la position de la famille. Avantages qu'il y a devant Dieu et devant les hommes, à se servir des fruits de son travail pour aider ses parents. Bonheur de s'aimer en famille.

Je suis tout heureuse, ma chère enfant, d'apprendre que tu as enfin pris la détermination la plus sage, et je te demande la continuation de tous les détails de ta nouvelle vie. Tu les dois à une marraine qui t'aime comme l'enfant de son âme, et que tu trouveras toujours disposée à t'accueillir avec les sentiments d'une religieuse affection.

Je n'attendais rien moins de la raison de tes bons parents, que cette résolution de te faire apprendre un état. C'est la garantie du pain quotidien que la Providence présente aux familles chez lesquelles manque le patrimoine. Des parents comme les tiens sentent l'obligation qu'il y a pour eux de seconder cette adorable Providence, et d'entrer dans ses vues, le mieux possible, pour assurer l'avenir de leurs enfants, de la manière la plus raisonnable. Tu aurais bien voulu continuer les petites études commencées avec une facilité qui n'est pas une rareté chez les jeunes filles, et que s'exagèrent d'ordinaire les maîtresses, qui ont naturellement envie de garder leurs élèves et de les voir choisir un état qui a eu leurs préférences. Surtout, tu aurais désiré éviter ce travail avec la foule des ouvrières qui peuvent n'avoir pas, comme toi, l'amour de la retraite et de la famille. Enfin, tu avais caressé le projet de devenir une institutrice. La sagesse de ta bonne mère et un peu les conseils de ta marraine ont tranché la question

autrement. Si le bon Dieu permet que dans une dizaine d'années tu puisses me communiquer tes réflexions à ce sujet, il n'est pas douteux que tu ne les accompagnes de tes remerciements, sans aucune arrière-pensée de regret. Nous avons toujours besoin des lumières de plus éclairés que nous. Les sages le comprennent en demandant conseil à de plus sages ; les sots le prouvent par la continuation de leurs sottises dans une conduite qui ne prend l'avis de personne. C'est surtout, ma chère enfant, au moment de choisir un état qu'il est important de se rendre attentive à la voix de ses guides. Si nous trouvons en nous un goût plus naturel pour une chose que pour l'autre, ce n'est pas à dire que ce goût soit notre vocation providentielle, parce qu'il peut se trouver en nous-mêmes à côté de cette inclination, et en dehors de nous, des obstacles à la juste satisfaction de ce goût. Ainsi tu aurais aimé, il te semble, à faire l'école parce que l'étude te plaisait. Mais c'est un avantage tout personnel que l'amour de l'étude, et il faut bien autre chose pour faire une institutrice, même dans les conditions les plus ordinaires. Ce n'est pas pour étudier que l'on doit choisir cet état, c'est pour enseigner ; c'est surtout pour élever, ma chère enfant, pour faire monter en haut les âmes. N'en est pas capable qui veut. Et mieux vaut incomparablement être une ouvrière distinguée, intelligente et laborieuse, qu'une institutrice vulgaire et incapable. Car une ouvrière peut être très-distinguée. Le tort de la généralité c'est de ne pas tenir assez à le devenir ; c'est-à-dire à élever ses sentiments et à veiller sur son ton et ses manières. Une institutrice peut être vulgaire, et c'est un malheur dans la société. Tu comprendras cela au fur et à mesure que tu réfléchiras et tu te contenteras de faire tes coutures pour ton prochain, en lui donnant la preuve du bonheur qu'il y a à se rendre utile dans le devoir. L'effet de ton éducation sera heureux partout. C'est parce que tu as du cœur et un peu d'ambition morale, que tu donneras raison à ta soi-disant vocation en aidant à l'éducation de tes frères et de tes sœurs, et à celle de tes compagnes d'atelier, tout au moins par le bon exemple. Et aussi parce que tu as du cœur et une conscience déjà cultivée, tu sentiras tout ce qu'il y a de généreux dans le choix d'un état qui adoucit pour ton père les sacrifices d'argent qu'impose une grosse famille. Et puis, ma chère enfant, à moins de circonstances particulières, comme d'une intelligence ou de talents exceptionnels, il est bien sage de ne pas trop s'éloigner de l'état de ses parents. C'est une véritable condition de bonheur que de garder avec eux toutes les causes de rapprochement, et de ne pas être exposé à dédaigner l'état honnête exercé par un père dévoué. Mais je prêche

une convertie. Tu as opéré courageusement ton entrée dans l'atelier d'une personne choisie par ta digne mère ; tu y as fait tes premiers essais en couture, on t'a encouragée par de bonnes paroles, et je n'en suis pas étonnée. D'ici je vois le soin que tu mets à réussir. C'est bien, mon enfant. L'application à ce que l'on doit faire est une preuve de bon sens et de délicatesse de conscience, en même temps qu'elle assure le développement agréable de l'adresse des doigts. Il y a un philosophe qui a composé tout un livre pour faire admirer les merveilles de la main, Je ne sais s'il a parlé de celles que peuvent produire les doigts de l'ouvrière, en tant de féériques ouvrages qui en sortent à l'admiration des connaisseurs. Ce qu'il n'a peut-être pas dit non plus, c'est l'honneur qui se trouve, pour la plus humble ouvrière, dans l'usage de ses mains, puisqu'elles peuvent aider à soutenir la vie d'une famille. Tu as aussi une compagne de voyage pour aller et venir dans la rue. Il est bien entendu que la Providence applaudit à ta résolution. Elle te le prouve en l'entourant de témoignages approbateurs. Ah ! les courses dans la rue, qu'il est important de les faire avec la modestie de la toilette et du maintien ! Ta bonne mère est là pour te guider et t'avertir. Mais les mauvaises façons peuvent se prendre par une insinuation si inaperçue, qu'il est bon d'être de temps en temps exhortée par une voix que l'on n'entend pas habituellement. Je te redirai donc quelquefois ce que ta sage mère te dit très-souvent. Rien n'est pénible aux personnes qui s'intéressent de cœur à la jeunesse, comme de rencontrer sur des chemins fréquentés, des bandes de jeunes ouvrières follement parées, allant à leur atelier, le verbe élevé, le front haut, de manière à se faire entendre et regarder, quand c'est tout le contraire qu'il faudrait : Toilette simple et propre, silence dans la rue, attention à y passer aussi inaperçue que possible. Je me suis sentie émue avec tes bons parents de ton retour au milieu d'eux, après une première absence, de si peu de durée cependant. Mais vous apprécierez tous ce bonheur d'être au complet dans la famille : ce sentiment vient de la sagesse du cœur qui, plus tard, vous donnerait celui de la résignation, s'il fallait voir s'absenter l'un ou l'autre. Il en est malheureusement qui désirent les jouissances du dehors et qui n'apportent dans l'intérieur que la mauvaise humeur de ce qu'elles croient perdre par la privation des plaisirs rêvés. C'est une erreur bien malheureuse dont il faut les plaindre en bénissant Dieu de ne pas la partager.

Avec la douceur de compter père, mère, frères et sœurs au retour, tu as celle d'aimer aussi une grand'mère si digne d'estime et dont tu as reçu des

soins pleins d'intelligence et d'affection. Tous les plus chers intérêts de la vie intime sont réunis autour de toi. Continue à les bien goûter, mon enfant. En créant la famille, le bon Dieu a mis à la disposition de ses différents membres, les grâces de situation qui en font le mérite et le charme. Tu vois les dévouements de tes parents ; la piété filiale de ta mère doit être le modèle de la tienne. Puis c'est l'amitié fraternelle. Combien de petites et de grandes vertus peuvent se pratiquer dans une maison comme la vôtre ! C'est bien ce qu'un moraliste appelait un gymnase de vertu où chacun s'exerce de mieux en mieux à la pratique de tout ce qui est bon. Si bien que cela devient comme un sanctuaire domestique. Mais il faut y gagner sa vie et sortir de chez soi pour apprendre à le faire. C'est ta souffrance d'aujourd'hui. Hélas ! ma chère enfant, c'est qu'il n'est pas possible de s'asseoir nulle part ici-bas, dans la quiétude du bonheur. Tu sais que Dieu lui-même blâmerait la plus pieuse créature qui voudrait séjourner dans ses temples aux dépens de ses devoirs d'état. Il en faut sortir pour aller gagner ailleurs sa vie éternelle ; pour la gagner par les vertus domestiques, le soin de sa maison, de son entourage et par son travail. Il faut aller la gagner à la pointe de son aiguille, comme on le disait à des femmes du monde, en les exhortant à demeurer beaucoup chez elles et à s'y employer au travail des mains. Tu es absolument obligée de le faire. Eh bien, cette obligation assure ton obéissance à la loi du travail en y ajoutant le mérite de la conformité à la volonté divine, si tu travailles de bonne grâce, ce dont je ne saurais douter. Chaque jour tu sentiras mieux combien les espérances de l'autre vie nous font supporter les ennuis de celle-ci.

Embrasse pour moi frères et sœurs, parle-moi d'eux, ne m'oublie pas près de tes chers parents. A toi les meilleurs vœux de mon cœur : bon courage, patience en tout et avec tous.

Ta dévouée Marraine,

LOUISE DUMONT.

LETTRE III^E.

Victorine à sa Marraine.

Lyon, 18..

Elle lui parle de son atelier et lui donne l'histoire abrégée de sa maîtresse.

MA BONNE MARRAINE,

On ne peut se promener aujourd'hui, car il tombe une grosse pluie qui durera sans doute toute la journée. Ce n'est pas à cause de cela que je vous écris, puisque c'est le jour convenu pour vous donner de mes nouvelles, et que vous savez combien il m'est doux de le faire. Je veux dire seulement que, sans vous désobéir, le plaisir de vous écrire pourra être mis à la place de la- promenade que vous m'avez tant recommandée pour les jours de repos. Hier notre Paul est rentré transporté de son école. Il en rapportait la croix et beaucoup de satisfaction des chers Frères et surtout de lui-même, je crois pouvoir le dire sans jugement trop téméraire. Il était excellent à entendre à son retour, ses succès lui avaient donné de l'éloquence. Et le soir quand papa lui fit la question que souvent il lui adresse : Eh ! bien, les chers Frères, qu'est-ce qu'ils ont dit de bon aujourd'hui ? J'ai cru que la réponse n'aurait pas de fin. — Le Frère Etienne nous a parlé de la création du monde, de tout ce que le bon Dieu y a mis pour faire plaisir aux hommes, et pour leur être utile. Tout cela était pour leur prouver qu'il les aimait comme un Père, puisque Lui dans le Ciel n'a besoin ni de soleil, ni de lune, ni d'étoiles, ni de fruits, ni de fleurs. Il nous a expliqué que le monde est composé de corps et d'esprits. Les esprits ne peuvent pas être vus, ni

touchés, ni sentis. Il y en a trois sortes : le bon Dieu, les Anges et puis notre âme. Mais le Frère nous a dit qu'il voulait nous expliquer de la physique. C'est une science qui parle des choses qui se voient ou qu'on peut toucher ou sentir. Ainsi les arbres, l'air, les fleurs, leur odeur, le son, le bois, ce sont des corps ; et quand on les étudie, eh ! bien on fait de la physique. Et c'est une science très, très-grande. Ce sont des savants très, très-savants qui s'en occupent. Mais le cher Frère nous a dit que si l'on n'avait pas bien étudié son catéchisme avant d'étudier toutes ces choses-là, qui sont des ouvrages du bon Dieu qui est infiniment plus savant que tous les savants ; et que si l'on n'était pas pieux, pas reconnaissant de tous les biens de la création, qu'on devenait orgueilleux comme le démon, et qu'on ne pouvait plus du tout bien étudier, ni bien comprendre. Et qu'enfin on finissait tout comme le diable, par vouloir être autant que le bon Dieu. Mais on serait bien attrapé quand on voudrait seulement créer un grain de sable, puisque les hommes ne peuvent rien créer et ni rien faire sans les corps que le bon Dieu a mis dans la nature. Enfin ce cher petit savant parlerait encore si nous lui avions prêté notre attention jusqu'à aujourd'hui. Ce qui nous fait plaisir c'est qu'il paraît saisir aussi le côté moral de ce qu'on lui enseigne. Alors nous pensons qu'il ne se contentera pas d'être un perroquet.

Mademoiselle Elise, notre maîtresse, est une personne que vous aimeriez beaucoup. Elle paraît avoir toutes les vertus qui méritent l'estime. Ma patronesse de l'atelier m'a un peu dit son histoire, et vraiment c'est bien touchant de la voir à une œuvre si modeste quand on sait ce qu'elle a pu espérer autrefois. Mademoiselle Louise Desbray a joui d'une belle et bonne position dans sa jeunesse. Son père, homme très-honorable, gérait une place qui lui donnait le droit de voir la meilleure société. Madame Desbray était une femme très-distinguée qui s'appliquait avec le plus grand soin à l'éducation de ses enfants. On s'en aperçoit par Mademoiselle Elise ; elle a deux frères, dont l'un militaire et l'autre prêtre. Il paraît qu'ils ont, tous deux, très-bien fait leurs études. Leur avenir se trouvait assuré par là, et les parents recueillaient avec soin, chaque année, le fruit de leurs économies pour faire la dot de leur fille. Elle avait dix-neuf ans quand le notaire chez lequel son père avait placé les épargnes destinées à la doter, s'enfuit ne laissant à ses créanciers que l'embarras de débrouiller des affaires qui en ruinaient la plus grande partie. Monsieur Desbray fut tellement ébranlé dans sa santé, par le coup que lui portait cet événement, que malgré le courage de sa femme et l'attention que mettait sa fille à lui prouver en tout qu'elle ne

regrettait rien, il ne fit plus que languir, et mourut dix-huit mois après. Ce n'était pas à cause d'une perte d'argent qu'il mourait ; mais il avait été frappé au cœur dans les projets d'établissement qu'il formait pour sa fille. Mademoiselle Elise n'avait pas non plus pleuré cette perte d'argent. Elle ne doit avoir de larmes que pour les choses du cœur, mais elle a peine encore à surmonter la douleur que lui a causée la mort de son père. On voit bien que c'est pour ménager sa mère qu'elle se retient de montrer ce qu'elle garde toujours de ce chagrin. Il fallait penser à faire continuer les études aux frères, sans voir la mère souffrir pour cela de trop rudes privations. Mademoiselle Elise s'imposa sans retard tous ces dévouements. Elle avait toujours beaucoup aimé l'ouvrage manuel, malgré la facilité avec laquelle elle réussissait dans les arts et tout ce qui est de l'intelligence. Elle s'était exercée à devenir adroite en faisant elle-même ses vêtements, et ne croyant pas que ses talents plus brillants fussent propres à lui faire gagner sa vie et celle de sa mère, modestement dans sa compagnie, elle ne dédaigna pas de se mettre à un petit apprentissage de perfectionnement et de reprendre la maison de la maîtresse couturière, femme très-respectable, chez laquelle elle avait pris des leçons. A quelques amies du monde qui s'étonnaient qu'elle restât dans la ville où elle avait été vue en une toute autre position, Mademoiselle Elise répondait : Que ceux qui ont passé de l'honneur au déshonneur cherchent à se cacher, je le conçois ; mais passer de la perte de sa fortune au travail ne saurait déshonorer personne, et je reste dans mon pays, sans aucune arrière-pensée. Quelle force d'esprit, n'est-ce pas ? Et puis dans les œuvres de charité que pratiquait toujours cette excellente personne, c'était au patronage des jeunes ouvrières qu'elle s'était surtout appliquée. Cette affection gardée tout particulièrement en son âme pour la jeunesse travailleuse, l'aida beaucoup à s'en rapprocher et à nous supporter toutes avec nos défauts si variés, où elle ne doit pourtant jamais retrouver les siens, car on ne lui voit les restes d'aucun. La vogue ne manqua pas à notre maîtresse, depuis douze ans qu'elle travaille avec une dizaine d'ouvrières. D'abord on craignit presque de s'adresser à une personne si distinguée, pour lui donner de l'ouvrage. Mais comme on vit bientôt qu'elle l'acceptait sans dédain, et même avec reconnaissance, et que sa distinction ne faisait que rendre ses relations plus faciles et plus aimables, on accourut de toutes parts réclamer son travail. Je vous assure, ma chère marraine, que Mademoiselle Elise est presque une institutrice, tant elle a soin de notre âme. Jamais nous ne commençons ni ne finissons notre journée de travail,

sans prier un petit moment en commun, et les meilleurs conseils nous sont toujours donnés par elle, à l'occasion. Nous ne sommes pas des saintes, à notre atelier, tant s'en faut, mais en général nous travaillons de bon cœur, sans oublier Dieu, ni nos parents, et nous aimons à contenter notre maîtresse. Nous ne sommes pas muettes non plus. Quand vient l'heure où il nous est permis de parler, il est facile de juger que nous venons de subir une grande mortification. Il y a même un moment où toutes parlent à la fois ; alors personne n'écoute, et je me demande comment il se fait que l'on se répond encore. Mademoiselle Elise sourit, ne tarde pas à nous rappeler à l'ordre et nous nous y remettons mieux qu'on n'aurait pu le supposer. Hier dans un de ces moments de babil, une de nos plus jeunes ouvrières, très-espiègle, s'écria tout à coup : Oh ! quel malheur d'être sourde-muette ! Nous avons bien ri en lui demandant comment elle pouvait apprécier un malheur dont elle était si loin. Par le bonheur que j'ai de parler, nous répondit-elle. Je crois bien que c'est parce qu'elle sait qu'elle a de l'esprit, la drôle de petite, qu'elle babille si volontiers. Aussi Mademoiselle lui a-t-elle répondu : Il y a un malheur plus grand que celui de ne pouvoir parler, c'est celui de mal parler, de le faire de manière à déplaire à Dieu et à nuire au prochain. Et de tout mon cœur, je désire que celui-là ne vous atteigne pas, mon enfant. Déjà en l'absence de cette jeune fille, Mademoiselle Elise nous avait recommandé de rire modérément de ses saillies, parce qu'il lui arrive d'en faire de malignes, et puis parce qu'elle dit que les vaniteuses d'esprit comme les vaniteuses de beauté, s'en vont souvent bien loin de Dieu, à cause de l'occupation qu'elles gardent de leur personne.

Enfin, ma bonne Marraine, je me plais déjà bien à l'atelier et je n'y éprouve plus guère de cette tristesse du commencement. C'est toujours le même bonheur en revoyant mon monde de chez nous, mais ce n'est plus le même ennui de le quitter pour aller ailleurs. Figurez-vous que les ouvrières d'une certaine maison où l'on n'a guère bon genre, nous appellent fes Blanches, quand elles nous rencontrent dans la rue. Et puis là-dessus elles partent d'un éclat de rire. Cela me met au cœur une grande colère et un vif sentiment d'aversion. Je voudrais bien ne plus faire de rencontres aussi déplaisantes.

Je suis votre bien reconnaissante filleule, ma bonne marraine.

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE IV^E.

La Marraine à la Filleule.

Dijon, 18..

Elle la remercie des détails qu'elle lui a donnés, l'exhorte à l'indulgence et lui rappelle les avantages de l'éducation. Une petite histoire. Les jeunes filles sans éducation sont comme les fruits sauvages, âpres et insupportables au goût. Indulgence qu'il faut pourtant leur accorder.

Je ne puis te dire combien j'ai trouvé d'intérêt à la lecture de ta lettre. Tu y as déposé toute espèce de consolations pour moi. Tu m'y fais connaître une personne digne d'estime ; j'y prends l'assurance que tu es en bonnes mains et la conviction que tu comptes sur le profond intérêt de ta marraine. Mademoiselle Elise devient, comme tu le désires, une de ces amies de cœur que l'on aime sans les voir parce que tous les renseignements qui nous en arrivent, nous font croire que les voyant, nous ne pourrions qu'ajouter à cette amitié. Et je me réjouis de penser que tout en apprenant à tirer ton aiguille, tu continueras à être renseignée, comme près de ta bonne mère, sur la direction de ton esprit, la garde de ton cœur et le gouvernement de toute ta conduite. Quant à la petite persécution dont tu me parles à la fin de ta causerie, elle me semble bien peu difficile à supporter. C'est un véritable exercice de commençante. La Providence permet que toutes les âmes de bonne volonté trouvent, dès le début de la vie, les moyens de lutter quelque peu, pour apprendre de bonne heure à supporter les étranges difficultés de nos rapports avec le prochain. Ces pauvres enfants qui vous appellent Blanches, ont quelque tort par l'intention, si elles veulent vous dire une injure. Cependant il faut convenir que le choix qu'elles en ont fait ne vous outrage guère, puisqu'on pourrait la prendre pour un éloge. Mais elles y

attachent l'idée d'une ironie, cela demande votre miséricorde. Donnez-la leur, ma chère enfant, il est si facile de la fonder sur de véritables motifs. Sans doute l'éducation de la famille leur manque ; elles ne reçoivent pas les soins qui te sont donnés de toutes parts et sont dépourvues des exemples qui t'inspirent et te soutiennent. A votre âge on est si facilement hardie, quand on est mal élevée. C'est la première disposition dont on fait usage. On se sent la force du corps, cela donne de l'audace à l'esprit. C'est une folie qui se passera par les humiliations de la vie, pour peu que la réflexion chrétienne les accompagne. Et ce doit être ta vengeance de le demander pour elles, car ce sont comme toi, comme nous toutes, de petites créatures toujours indigentes et infirmes devant Dieu, très-facilement répréhensibles devant les hommes. Tu m'as rappelé une petite aventure qui a bien des airs de la tienne et dont la fin peut te prouver qu'il est toujours juste de pardonner en pareil cas. Un soir revenant de chez une amie, avec ma mère, à l'heure où sortent d'ordinaire les ouvrières des magasins, nous nous voyons suivies par deux jeunes filles qui entonnent derrière nous ce joli refrain composé à l'époque de notre première révolution :

Ça ira, ça ira,
Les aristocrates
On les pendra.

Nous étions très-peu dans nos droits pour être pendues, ne portant pas un nom aristocratique, mais nos petites persécutrices n'y regardaient pas de si près. Elles, ne nous firent pas grâce d'une ligne de leur jolie chanson dont elles achevèrent le dernier couplet derrière nos persiennes. Nous avions fait semblant de n'en rien prendre pour nous, ma mère et moi. C'était encore un de ces moments d'effervescence où tant d'hommes égarés perdent la tête et se trompent d'esprit et de cœur avec les meilleurs amis que la société puisse leur offrir. A quelque temps de là, j'étais envoyée par une réclame et un ordre de la charité, dans un très-pauvre quartier de notre ville, pour y visiter une famille plongée dans la plus profonde misère que la maladie rendait encore plus poignante et plus triste. A ces sortes d'appels, il faut répondre sans tarder. Je me rendis le plus vite possible à la mansarde indiquée. Je

trouvai là un de ces ménages malheureux tels que les fait trop souvent l'inconduite du père de famille, et où la mère ou quelque enfant déjà en âge de travailler, est le gagne-pain de tous. Dans le réduit qui réunissait la famille composée du père, de la mère, employée au dehors pour son mari qui ne s'employait guère et de quatre garçons très-jeunes encore, se trouvait une fille de dix-sept ans, leur sœur, très-malade et qui leur servait de seconde mère en travaillant pour eux. Hélas ! quand j'arrivai là elle ne travaillait plus, et ne devait plus travailler, mais devait encore beaucoup souffrir. Epuisée par un labeur devenu chaque jour plus fatigant, et bouleversée souvent par les scènes de son père, elle finissait dans les plus douloureuses souffrances d'une péritonite. Dès les premières crises de sa maladie, elle s'était sentie condamnée à mort. La vie était bien rude pour elle, mais nous sommes ainsi disposés, que malgré les rigueurs dont la Providence l'a composée, pour beaucoup, elle nous offre toujours un sacrifice à faire. Et ce fut avec larmes, le cœur bien navré que la pauvre enfant me dit, au bout de quelques jours : Madame, je n'en reviendrai pas. — Mon enfant, Dieu seul le sait, toutes les guérisons lui sont possibles. Remplissez vos devoirs de malade et puis attendez en toute confiance, ce que Dieu décidera. — Je sais bien ce que Madame veut dire, il faudrait faire venir Monsieur le curé. J'y avais déjà pensé, mais c'est que cela me fait tant de peine de laisser maman qui a tant de mal et mes petits frères qui ont si grand besoin de moi. Je lui dis ce que l'on peut dire en pareil cas, que les précautions pieuses ne font que du bien, jamais de mal, et qu'il est très-certain qu'elles n'ont fait mourir personne. — Comme Madame voudra. Quand mon frère reviendra de l'école, il nettoiera un peu chez nous et alors Monsieur le Curé pourra venir. Et les larmes coulèrent abondantes. Je la caressai avec l'espèce de tendresse que m'inspirait son malheur, et suivis ses souffrances en venant la voir, certains jours plus pénibles, deux ou trois fois, aux heures où sa mère occupée dehors était obligée de la laisser seule. Nous étions devenues deux amies. Beaucoup de malheur d'une part, un peu de charité de l'autre, avaient rapproché intimement cette petite âme de la mienne. Je me sentais navrée à la pensée de la voir bientôt me quitter. — Quand on pense, Madame, que j'étais si hardie avant ma maladie, me disait-elle un jour, touchée jusqu'au cœur. Elle venait de recevoir le saint Viatique. Quand il y avait eu chez nous quelques moments moins mauvais, je levais la tête et je regardais les riches de ma hauteur. J'allais jusqu'à insulter par quelques méchantes paroles les personnes près desquelles je passais et qui

me semblaient un peu fières. Jusqu'à..... oh ! pardonnez-moi, Madame, depuis que vous venez me voir, il me semble parfois que c'est derrière vous et une autre dame qui vous accompagnait, que je chantais un soir une affreuse chanson ; je l'avais entendu chanter par de mauvais amis de mon père. L'accent de regret avec lequel elle me dit cela me toucha jusqu'aux larmes, tout en me faisant sourire. Il y a longtemps que vous avez votre pardon, mon enfant. Je sais combien il faut passer d'étourderies à la jeunesse, avant que le bon Dieu ne lui ait fait la leçon de manière à en être compris. — Vous n'avez peut-être pas entendu, Madame, qu'en vous quittant nous avons crié hardiment : C'est qu'elles font les jeunes..... je n'oserais pas vous dire quel vilain mot nous avons mis au bout de cette insolence. J'ai tout entendu, mon enfant, et tout excusé, — en vous plaignant de vous tromper ainsi puisque vous attaquiez deux personnes souvent occupées des intérêts de votre position ; et puis d'attribuer tant d'avantages à la jeunesse qui, vous le voyez, peut manquer des plus précieux, ceux que nous donnent les années et la raison. — Mon Dieu, Madame, que vous êtes bonne, et que j'étais folle avant que la maladie et votre dévouement ne m'aient fait réfléchir ! Enfin nous nous étions retrouvées pour nous bénir mutuellement. Et cette enfant est, j'en suis sûre, une de mes bonnes amies du Paradis, car elle a fini comme une sainte, en me promettant de prier pour moi.

On donne sur la greffe des arbres une explication que tu as entendue plus d'une fois, ma chère Victorine, et où nous trouvons le symbole de cette différence qui existe entre les jeunes filles que l'on n'a pas pris le soin d'élever, et celles que l'éducation transforme. Rappelle-toi cet arbuste hérissé de longs piquants qui porte de petites poires si âpres et qui te faisaient faire une si terrible grimace quand tu y mettais la dent. L'ingénieuse culture des arboriculteurs, de ceux qui cultivent particulièrement les arbres, a fini par civiliser ce sauvageon ; elle lui a changé le caractère, au point de lui faire produire les fruits les plus étonnants pour l'œil et les plus satisfaisants au goût. Mais que de patience et de labeur n'a-t-il pas fallu pour en arriver là ! Tu sais, ma chère enfant, ce qu'il en a fallu aussi à tes parents et à tes maîtres pour t'élever ; ce que tu as dû en mettre toi-même pour accepter ces détails du bienfait de l'éducation. Combien souvent tu sentais la révolte se soulever en ton cœur au lieu du sentiment de reconnaissance qui aurait dû l'animer pour d'excellents avis dont ton amour-propre se troublait follement ! Alors tu

trouvais d'autres conseils encore qui t'aidaient à profiter des premiers, et des amitiés de bon exemple te prenant par la main pour te remettre sur la voie. Mais que serais-tu devenue si l'on t'avait laissée faire ? Que deviendrais-tu encore si tu avais ce triste privilège de vivre indépendante ? Ces jeunes filles et beaucoup d'autres que l'on peut rencontrer à tous les degrés de la société, ne sont trop souvent si déplaisantes que parce qu'on les a laissées libres d'agir dans l'aveuglement de leur jeunesse, sans les réprimer, ni les guider. Elles croient couvrir toutes leurs défauts en mettant le plus d'ornements possible à leur coiffure et se rapprochant de la mode avec tous les chiffons qu'elles peuvent réunir sur elles. Les pauvres enfants, elles ne sauraient voir d'elles-mêmes que par ces moyens elles ne font que s'indiquer à la raillerie des malins ! Cependant ne t'en moque pas, car s'il n'est aucune faute que nous ne puissions commettre, il n'est pas non plus de ridicule où nous ne puissions tomber si quelque bon ange de la terre ne veille sur nous pour nous avertir. Suivant l'histoire de notre poirier dans les effets de son éducation, est-ce que nous ne voyons pas ses tentatives pour retourner vers le passé ? Les jardiniers observateurs nous disent que le poirier garde au sein même du verger comme un sourd regret de sa vie indépendante du buisson. Je crois que si la jeune Victorine ne se surveillait de près, elle pourrait bien revenir quelquefois à ses méchantes petites poires du passé. Pardonne, va, ma chère enfant, et de tout cœur à ces étourdis qui vous insultent avec un si joli mot, pardonne-leur encore, lors même qu'elles le choisiraient plus outrageant. Il faut de bonne heure habituer son cœur à cette charité qui aime quand même, sous peine de n'y arriver plus tard que par des efforts dont nous ne pouvons nous assurer le succès. Dieu ne peut souffrir les ajournements de la charité. En pareil cas venge-toi, par l'exemple d'un meilleur maintien, sans aucune apparence de mépris. — Ta maîtresse a été conduite par la Providence sur cette voie laborieuse. Le jour d'hier a été pour elle, comme pour bien d'autres, plein de projets de bonheur ; le lendemain le remplaçait dans la réalité de l'épreuve et du travail sans relâche. Mademoiselle Elise a su y trouver une autre sorte de félicité que celle qui avait été rêvée pour elle. Les vrais enfants de Dieu sont toujours intimement heureux sous sa main, soit qu'elle les bénisse pour ce monde ou pour l'autre.

Je t'embrasse en te chargeant de toutes les commissions de mon cœur pour tes chers parents.

LOUISE DUMONT.

LETTRE V^E.

La Filleule à sa Marraine.

Lyon, 18..

Maladie de Pierre. Inquiétude douloureuse de Victorine et de son père.
Courage de sa mère. Premiers gains. Emploi qui en est fait. Espoir.

MA BONNE MARRAINE,

Si vous saviez combien j'ai été malheureuse depuis que je ne vous ai écrit ! Que de fois je me suis dit : Il est donc vrai que cette vie est un lieu d'amertume et d'épreuve ! Plusieurs jours de suite, mon frère Pierre était rentré de l'école avec un grand mal de tête. Maman, s'en inquiétant, consulta la bonne Sœur Vincent qui s'occupe beaucoup des enfants et qui a l'expérience de leurs maladies. Elle trouva que Pierre paraissait menacé d'une fièvre muqueuse et dit à maman qu'il avait dû se contraindre pour ne pas être condamné à manquer à l'école, et qu'il fallait appeler le médecin. Maman ne se le fit pas répéter. Le médecin déclara que Pierre avait la lièvre, et ordonna de le garder chez nous en attendant que la maladie fût assez déclarée pour qu'il ordonnât un traitement. Pierre ne mangeait plus, ne jouait plus, dormait d'un sommeil agité et souffrait toujours d'une grande pesanteur de tête. L'inquiétude devenait plus vive. Comme toujours maman prenait sur elle, pour remonter papa bien plus vite accablé, mais je devinais sa peine, malgré l'effort qu'elle faisait pour la cacher. Pierre, interrogé souvent sur ce qu'il éprouvait, répondait toujours pour rassurer son monde, qu'il n'avait guère mal, que ce ne serait rien. Il se trompait, le

pauvre enfant ! Ce fut quelque chose, et quelque chose de grave. La fièvre devint bientôt typhoïde au degré le plus dangereux. Le délire arriva, puis un accablement où la vie semblait se retirer de ce cher petit. Que nous étions malheureux, ma bonne Marraine, si vous saviez ! Plus d'une fois je voulus vous écrire, n'en pouvant plus. Puis le courage me manquait pour parler de ma peine, et j'attendais comme si je ne pouvais vous la dire que quand elle serait passée, ou tout au moins adoucie, puisque le médecin nous faisait espérer que Pierre serait sauvé par sa bonne constitution. Mais l'espoir ne gagnait pas mon père. Il disait que les médecins ne sont pas infailibles, et que l'on peut toujours avoir lieu de perdre l'espoir, quand même ils vous disent d'espérer. La désolation n'est pas infailible non plus, disait maman. Elle l'est d'autant moins que, souvent c'est notre sensibilité qui la produit aux dépens de notre raison que nous n'écoutons plus. Il faut recommander au bon Dieu notre inquiétude, puisqu'il a toute puissance pour nous rassurer, et faire prier notre tristesse pour qu'elle se change en joie. — Les femmes, ça peut toujours prier, toujours parler au bon Dieu ou à ses saints, répondait mon père. Moi, quand j'ai sur le cœur le poids que le chagrin y met, je ne peux que me laisser étouffer sans rien dire, ni au bon Dieu ni aux hommes. Je sens bien qu'il est le maître, et qu'il est tout-puissant, et que ceux-ci ne peuvent pas grand'chose. J'attends le dos tendu, sans souffler, n'ayant rien à faire pour empêcher le coup de m'écraser. Pourtant vous savez, ma chère Marraine, comme il est fidèle à ses devoirs religieux. Maman prétend que dans les chagrins domestiques, les hommes ne sont pas braves, que les femmes y sont autrement vaillantes, et qu'elles y ont la charge d'y soutenir les hommes. Le fait est que quand papa voyait notre pauvre Pierre haletant, livré aux agitations de la fièvre et ne nous reconnaissant pas, il était plus triste à voir que le malade lui-même, « Mon Dieu, disait-il une fois, étant comme hors de lui, envoyez-moi sur les toits, au milieu des incendies les plus embrasés, envoyez-moi à toute espèce de périls, mais ne me montrez pas mon enfant dans cet état. » Enfin, ma bonne Marraine, vous pensez bien que tout va mieux, puisque je peux vous dire ces tristes choses. J'aurais voulu que vous vissiez maman dans tout cela ; toujours souriante près du lit de mon frère ; pensant à tous et à toutes choses et suffisant à ses devoirs si multiples, sans y rien retrancher. Son courage et sa sérénité ont gardé l'espoir tout autour d'elle, autant que possible. La bonne Sœur Vincent l'a bien soutenue et nous aussi. M. le Curé et les chers Frères sont venus plusieurs fois pour visiter notre malade. Comme ils ont vu

souvent des enfants atteints de la même maladie, ils pouvaient suivre l'état de mon frère et nous rassurer à propos. Oh ! les bons amis que ceux qui sont donnés par la religion ! Quel sacrifice c'était pour papa de s'en aller de notre maison quand son travail l'obligeait à s'éloigner plus que de coutume ! Cependant il n'aurait pu supporter longtemps de suite la vue du malade, et, sans une tâche bien occupante, que serait-il devenu dans son inquiétude si vive ? Il y a des heures si pénibles dans ces longues maladies ! Et moi aussi, je m'en allais bien tristement à mon atelier les jours où le malade nous semblait plus mal et où j'aurais tant voulu rester près de lui. Mais on craignait pour nous tous l'influence de la maladie, et l'on nous avait logés chez ma grand'mère qui nous serrait de près pour que nous ne lui échappions pas. En allant à mon travail, je ne manquais pas de jeter mon regard vers Notre-Dame. Comme mon cœur la trouvait bien placée sur cette montagne d'où elle peut voir tout son monde circuler à ses pieds ! Certains jours je devais avoir plus de tristesse que d'espérance dans le coup-d'œil jeté vers Celle qui pourtant sait bien agir miraculeusement. Mais je n'avais parfois que l'impression de la désolation. Elle me l'a pardonné. Au milieu de notre chagrin, il m'est pourtant arrivé une joie. Comme on éprouve vivement les petites consolations que le bon Dieu vous envoie, quand on a été quelques jours à ne croire qu'à l'affliction ! C'est là que l'on sent bien qu'il est notre Père. Voici la cause de ma joie. Mademoiselle Elise, trouvant que je ne couds pas mal et que je suis assez habile, a fixé le prix de mes journées à 1 fr. 25 c., m'a offert de dîner près d'elle durant la maladie de mon frère, ce que je n'ai pas accepté, ne pouvant durer une journée sans avoir de ses nouvelles. De plus elle m'a remis 20 francs pour le mois dernier quoique rien n'eût été convenu de cela, puisque j'étais prise à l'essai, et pour me perfectionner. J'étais si émue en recevant ce premier argent gagné par moi (que d'ailleurs j'avais peine à croire mon dû, puisqu'il était une si grande surprise), que je ne savais quelle sorte de remerciement employer. Pourtant je ne pense pas que ce soit l'amour de l'argent qui m'ait satisfait le cœur de cette manière, ma chère Marraine. Mais il me semblait que la tristesse allait peut-être finir pour nous et que cela en était l'annonce. Je ne saurais vous dire à combien d'usages j'employai mes 20 francs, de chez Mademoiselle Elise à chez nous. En y arrivant j'étais toute disposée à l'espérer d'en donner un à-compte sur l'achat de la maison dont nous sommes locataires. J'ai déjà remarqué que la Providence ne nous envoie pas une peine toute seule. Je crois bien qu'elle fait de même avec les

consolations. En rentrant déjà moins affligée, j'apprends tout de suite que le médecin a déclaré le danger passé pour mon frère, sauf celui qui pourrait survenir par suite d'imprudence. La convalescence de cette maladie demande aussi des soins et des précautions. Mais maman est là et Pierre est obéissant. On a permis qu'il se levât bientôt et puis qu'il fît une petite promenade. Et comme il a grandi et que ses vêtements n'ont pas grandi avec lui, voilà l'emploi de mon premier argent tout trouvé. J'ai acheté à notre convalescent un vêtement plus commode, ce qui a fait une autre joie qui a été aussi sa première après la maladie. Que de paroles affectueuses je trouvais à dire au bon Dieu, le soir, en me couchant, pour tant de bonté qu'il m'avait témoignées à la fois ! Je promis à la sainte Vierge de ne pas aller à mon ouvrage, sans lever les yeux vers elle. C'est bien peu de chose que cette promesse, mais si vous saviez comme cela fait du bien à mon cœur. Il me semble que ce regard me rappelle, en un rien de temps, toutes mes espérances. Mes parents étaient pénétrés de reconnaissance. Et puis ils avaient eu leurs consolations à côté du malheur, Marthe, Marie et Paul sentaient qu'ils devaient être plus sages que jamais, et ils avaient tous les jours mérité les meilleures notes. C'était chez eux une intention du cœur, car aujourd'hui qu'ils savent la bonne nouvelle du danger passé, il est difficile de contenir leur joie.

Je vous aime, ma bonne Marraine, et vous le dis avec respect.

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE VI^E.

La Marraine à Victorine.

Dijon, 18..

Elle aussi a eu du chagrin. La Providence a toujours raison, quand même Elle permet des événements qui nous font pleurer.

MA CHÈRE ENFANT,

Cette vilaine fièvre a donc encore une fois mis bien des cœurs en détresse, et le tien avec le mien en même temps, sans que nous puissions nous douter des souffrances l'une de l'autre. Le bon Dieu t'a rendu ton cher petit malade, je l'en bénis avec vous tous. Nous avons été moins heureuses dans l'épreuve que la Providence a permise pour nous en même temps que tu subissais celle dont l'issue a tourné selon tes vœux. La jeune fille que tu as vue près de nous avec quelques autres élèves qui y terminaient leur éducation, vient de mourir dans mes bras, après dix jours de maladie seulement. Quand la fièvre maligne est à sa toute première période, c'est souvent une heureuse opposition à y faire que de mettre le malade en route et de le reconduire chez lui. Cela se fait dans les pensions, si la maladie est prise à ce début, en des circonstances qui rendent possible le déplacement du malade. Hélas ! nous n'avons pu essayer ce moyen, puisqu'il n'y avait plus de mère chez cette chère enfant, que son père était absent et que d'ailleurs la maladie a, tout de suite, pris cette gravité qui ne permet pas le voyage. Je ne te ferai pas repasser par les tristesses dont tu es à peine sortie pour ton compte, en te donnant les détails de mes souffrances au chevet de

cette petite amie. Pauvre enfant ! mais non, pas pauvre, car, malgré tous ses avantages extérieurs, elle ne pouvait espérer, pour ce monde, la félicité dont elle doit jouir dans l'autre. La mort récente de sa mère l'avait élevée à une telle piété que son recueillement à l'église, et partout où elle priait, faisait l'édification de son entourage. Beaucoup de personnes qui l'ont suivie jusqu'à sa dernière demeure, n'avaient pas d'autre raison de le faire, que celle d'honorer ce souvenir de l'exemple qu'elle donnait à l'église. Le sentiment filial tout attristé, et sans doute, une mystérieuse proximité de l'autre vie, tenaient depuis quelque temps l'âme de cette jeune fille dans une sorte de présence de Dieu, presque toujours soutenue. Naturellement elle avait de la peine avec elle-même et en donnait aux autres quelquefois. Son caractère se montrait d'une singulière opiniâtreté, et le père, qui la chérissait, avait cependant été amené par quelques accès un peu étranges de cet entêtement, à désirer son retour près de nous, pour faire achever, pensait-il, une éducation interrompue trop tôt. Dès qu'elle fut de retour ici, et sans aucune réflexion de notre part, elle rentra dans un tout autre ordre d'idées. Désoccupée tout à fait de ses avantages extérieurs, elle ne songeait plus à son joli visage, et portait avec la plus austère simplicité le deuil de sa mère. Tout heureuse quand une circonstance particulière nous appelait à l'église, en autre temps que celui qui oblige, elle y entraient tout de suite dans un recueillement si profond, qu'elle m'entraînait moi-même à la prière recueillie. J'ai remarqué chez toutes les jeunes filles que j'ai vues mourir, pour peu qu'elles eussent l'occupation de Dieu, la modification avantageuse de toutes leurs idées, dès l'heure du danger. Ce sont alors les pensées de la foi qui, dissipant les rêves de ce monde et de cet âge, donnent comme instantanément à l'esprit une maturité toute céleste. Que de merveilleux changements j'ai pu constater par l'effet de cette préparation que Dieu opère en des âmes que leurs tendances naturelles eussent établies dans la plus vulgaire légèreté, si elles fussent demeurées ici-bas le plus longues années. Puis j'ai vu ces enfants, de quinze ou seize ans, mourir avec cette douce grandeur d'âme qui n'appartient qu'aux enfants de Dieu. Sûrement, malgré leur apparent enfantillage, elles avaient gardé cette semence divine, ces enseignements de la foi chrétienne adressés à leurs cœurs soit dans une école, soit dans un catéchisme, et déjà dans le secret intime de leurs relations avec Dieu, s'étaient disposées à y faire naître ces fruits inattendus qu'il recueille avec tant d'amour. Dieu tient compte de si peu de chose avec les petits de bonne volonté. J'aurais voulu, ma chère Victorine, voir toutes

les jeunes personnes trop peu réfléchies, assister à cette pieuse et belle mort. Pour peu que l'on ait le sentiment chrétien, il est impossible d'assister à un tel spectacle sans en éprouver une émotion religieusement bienfaisante et de ne pas se dire, même à seize ans : La seule chose réellement importante est de bien vivre selon Dieu, puisque la bonne vie est le gage de la bonne mort, de celle qui nous met en possession de ce bonheur que l'on rêve à ton âge, que l'on attend à un autre, mais qui ne s'obtient qu'au Ciel. Quand je rencontre des jeunes filles qui paraissent si sûres d'elles-mêmes et de la vie, parce qu'elles ont la force, la santé et la fraîcheur de dix-huit ans, je me dis qu'elles ne croient pas que la mort soit possible pour elles, après une maladie de quelques jours. Et pourtant, ce n'est pas rare. Voilà tout du bien sérieux, mais je sais que tu n'es pas de celles qui passent la morale de ce qu'on leur écrit, et je ne crains pas de t'en donner. Il faut désirer toujours ce pain quotidien de la doctrine pour nourrir un peu son âme chaque jour, si l'on ne veut bientôt défaillir. Enfin nous n'avons plus que l'image de cette petite amie que nous aimions et que nous regrettons comme un membre de notre famille. Mais à travers nos larmes, nous voyons que la Providence a toujours raison, même quand elle permet pour nous des douleurs. La mère seule de cette enfant pouvait bien protéger sa jeunesse, et c'est un soin divin de cette bonne Providence de l'avoir abritée à jamais, là où nul danger ne se rencontre plus. Souvent tu désirais que je te raconte l'histoire de toutes ces jeunes figures que tu voyais dans mon album. Et les faisant défiler devant toi, tu pensais que dans toutes ces familles où elles vivaient de la fleur de l'éducation et des plus douces jouissances, il se préparait pour toutes un avenir aussi heureux que possible. Combien déjà ont fini leur vie, arrêtées tout court à quinze ou seize ans ! Combien de feuillets à tourner, et quelle courte biographie : un peu de joie dans les premières journées ; une belle et touchante fête à l'heure de la première communion ; quelques années encore où chaque jour s'en efface le bienfaisant souvenir. Puis tout à coup une grande douleur qui le rappelle. La mort d'un père, d'une mère, ou d'une sœur qui devait être l'amie de toute la vie ; puis la fin de tout pour soi-même. Dieu a fait son œuvre le Père en sauvant pour l'éternité, celle que les périls de ce monde eussent perdue. Courage ! ma chère enfant, courage à toi, à nous tous. Une seule chose nous soutient en ce monde à quelque âge que nous soyons. C'est une conduite exacte selon Dieu, c'est le calme que donne l'observance de ses commandements. Sitôt que tu ternirais cette clarté qui te guide, que tu serais infidèle à ta conscience ; en perdant bientôt

la sûre lumière, tu empoisonnerais ta vie, car en dehors du devoir, de la vertu et de ses intimes consolations, on ne trouve que ténèbres, désenchantements et amertumes de toutes sortes. Habitue-toi bien, chère enfant, à ne regarder ni en arrière, ni en avant, mais surtout en haut. Ni le passé, ni l'avenir ne sont à nous, nous ne possédons que le tout petit moment qui s'appelle le présent. Pour le bien mener, il faut penser souvent à Celui qui nous conduit nous-mêmes, si nous le voulons, et le faire entrer dans toutes nos actions. Alors nous contenterons aussi tous ceux qui auront affaire à nous, s'ils sont raisonnables. S'ils ne le sont pas, ils peuvent par notre patience devenir cette croix providentielle qui nous aide à achever notre salut. Avec la religieuse habitude de te confier à la Providence, et de suivre sa conduite au fond de ton âme, tu sentiras de quelles douces et intimes ressources elle sait user pour nous aider à porter les fardeaux de la vie. Tandis que les étourdies et les gens du monde succombent à tout moment sous ce faix, le trouvant toujours trop lourd pour leurs forces, les âmes attentives à la voix de Dieu et fidèles à la suivre, trouvent encore de la joie au milieu des épreuves de chaque jour. Recommande-moi bien à Dieu, ma chère enfant, car si j'adore de toute mon âme les secrets arrangements de la Providence, je sens tout en l'adorant, la tristesse de mes regrets. Partout où m'accompagnait cette enfant qui n'est plus, je sens, la tristesse de mes regrets. Vois un peu ce qu'elle pouvait valoir par cette note que j'ai trouvée en tête de son petit journal : » N'aimer les avantages de ce monde que pour rendre, autant qu'on le peut, selon Dieu, les autres heureux. Voilà le programme d'un bon cœur. » C'était celui qu'elle aurait voulu suivre. Dieu l'en récompense sans doute.

Adieu, ma bonne Victorine.

LOUISE DUMONT.

LETTRE VII^E.

La Filleule.

Lyon, 18..

Pierre va tout à fait bien. Joie de la famille. Pierre fait encore un sermon. Il retourne à l'école.

MA BONNE MARRAINE,

On se trouve bien soulagée quand on vient d'avoir une grande inquiétude et qu'on en est sortie. Mais on reste encore un moment comme un peu timide au-dedans. Il semble qu'on ne soit pas bien sûre d'être tout à fait hors de ce danger, et que l'on craigne que la Providence n'ait pas décidé tout à fait ce que vous désirez. Pourtant notre cher Pierre paraît aller aussi bien que possible. Pourquoi cette bonne jeune personne que vous regrettez, que vous avez vue mourir, n'a-t-elle pas guéri ? Combien sa mort m'a fait peine ! Elle était toujours si aimable avec moi quand j'allais vous voir, et m'a donné de si bonnes leçons d'orthographe et de calcul sans faire la maîtresse. Puisqu'elle était déjà si bien élevée et qu'elle aurait pu faire tant de bien, je ne comprends guère pourquoi le bon Dieu nous l'a reprise. Si vous aviez vu notre Pierre reparaître parmi nous, ma bonne Marraine, vous auriez été heureuse de notre bonheur. Mais j'ai l'air d'une égoïste, en vous parlant de ma joie, quand vous êtes sous le coup d'une telle peine. C'est que je sais que notre consolation fera aussi la vôtre. Papa regardait Pierre sans pouvoir en détacher ses yeux, le jour qu'il s'est remis à table avec nous pour la première fois. On aurait dit qu'il voulait bien s'assurer qu'il lui était

rendu. Quant à maman, elle garde toujours tant de réserve dans sa tendresse, qu'on la croirait presque un peu froide, si on la jugeait sur l'apparence, mais c'est tant elle a peur de gêner, si elle montrait ce qu'elle ressent. Cela me fait bien de la peine quand on ne la juge pas dans toute sa valeur. Je crois qu'elle ressemble à la femme forte de l'Evangile, et qu'elle aime comme ce modèle, par le dévouement et l'oubli de soi, pour le plus grand bien des siens. Aussi il me semble que nous commençons à comprendre que la meilleure manière de l'aimer, c'est de remplir nos devoirs, parce qu'elle nous répète souvent et nous prouve par ses exemples que la véritable affection est là dans le dévouement à ceux qu'on aime. Paul et mes sœurs étaient ravis de revoir Pierre. C'était à qui s'empresserait pour lui et travaillerait le mieux à lui donner une indigestion. Il a un appétit sur lequel il faut veiller pour empêcher le convalescent de le satisfaire, ce qui serait un grand danger, dit le médecin. Alors frère et sœurs doivent faire le sacrifice de toutes les jouissances qu'ils voudraient se procurer en se privant pour le ressuscité, de ce qu'ils aiment le mieux. Marthe et Marie surtout renoncent difficilement à ces jouissances du sacrifice, et n'aiment pas du tout de manger ce qu'ils voudraient offrir. Quant à Paul, on a bien envie de rire en devinant l'effort qu'il fait pour n'en avoir pas l'air bien aise. Pierre reprend chaque jour ses habitudes, même celles de sa vocation. Hier après midi, il nous a redonné un petit sermon. C'était au jardin des chères Sœurs ; avec une caisse à laurier qui était vide, il s'est fait une chaire et nous a prêches sur les avantages de la maladie : « Mes chers Frères, c'est bien ennuyeux d'être malade, mais c'est le bon Dieu qui veut que nous le soyons pour nous punir de nos péchés, de notre désobéissance, de notre paresse, de notre gourmandise. Quand on est malade, il faut bien obéir au médecin, et puis boire des choses quelquefois très-mauvaises. Eh bien ! si on le fait sans murmurer, ça décide le bon Dieu à nous pardonner nos péchés, et puis ça nous donne envie de mieux faire, parce que plus on remplit son devoir, plus on aime le bon Dieu. Les méchants ne l'aiment pas, parce qu'ils ne font que du mal. Ils sont fâchés à Dieu, comme s'il était cause de leur méchanceté. C'est tout le contraire. Le bon Dieu serait cause de leur sagesse s'ils voulaient recevoir sa grâce. Quand on est malade, mes chers frères, on ne peut pas travailler, mais on se repent d'avoir été paresseux, et on aimerait bien mieux aller à l'école que d'être au lit, surtout quand on va déjà mieux et qu'il y a un peu de temps qu'on y reste. Il semblerait que le bon Dieu vous dit : Cela t'apprendra à y aller de bon cœur et à savoir toujours bien

tes leçons avant de partir. Et puis on n'est plus fier du tout, quand on est couché sur son lit et qu'on n'a point de force. Et le bon Dieu n'aime pas qu'on soit fier. Il ne l'a jamais été, Lui, ni étant petit, ni étant grand, et nous devons Lui ressembler, » Enfin, le prédicateur nous rendait la morale qu'il avait reçue de Monsieur le curé, et la chère Sœur était ravie. Mais maman lui recommande bien de ne rien laisser voir de flatteur à mon frère, parce qu'elle dit que l'amour-propre trouve toujours à se loger en nous, et elle prétend que c'est quand il est le mieux caché qu'il nous joue les plus vilains tours. Et puis, elle trouve que les très-bonnes âmes sont si heureuses de rencontrer de sages dispositions dans les enfants, qu'il leur arrive souvent, à cause de cela, de leur faire des compliments qui nuisent beaucoup à ces dispositions et les montrent bientôt pleins d'une vanité qui les perd, au lieu des progrès de toutes sortes que l'on en attendait. Aussi maman ne fait jamais que l'encourager à mieux faire en lui parlant volontiers de ses défauts et le moins possible de ses avantages. Pierre était bien heureux de retourner à l'école, et ses bons maîtres de l'y revoir, car il y est vraiment un modèle.

Je vous quitte, ma bonne Marraine, mais vous savez bien que ce n'est qu'en apparence. Je reste avec vous et tout près de vous, surtout quand vous priez pour celle que le bon Dieu vient de rappeler à Lui ; mais sans doute elle est devenue plus puissante que nous, et c'est à elle de prier pour ses amis de la terre.

Votre reconnaissante filleule,

VICTORINE.

LETTRE VIII^E.

La même à la même.

Lyon, 18..

Une nouvelle alerte. Tristes inquiétudes.

MA BONNE MARRAINE,

On ne peut donc être un moment bien tranquille en ce monde ? Avant-hier, comme je revenais de l'atelier, on sonnait au feu, et les hommes s'agitaient en tous sens pour savoir où porter leur secours. Bientôt je compris que c'était à la section de papa et qu'il allait être obligé de courir à l'incendie. Oh ! que l'on est agitée tristement quand on pense à voir partir son père pour aller trouver de pareils dangers ! Je voulais hâter le pas et mes jambes ne m'y aidaient pas. — Notre-Dame, prenez pitié, disais-je, en élevant mon regard vers Fourvières, préservez-nous de malheur ! Déjà papa était parti quand j'arrivai. Maman gardait le calme autour d'elle tant qu'elle pouvait, pour nous tous, et surtout pour Pierre qui avait grand peur que papa ne se fit du mal. Cet incendie était affreux ; nous en pouvions voir de chez nous, les flammes et la fumée ; puis le mouvement des pompiers qui travaillaient à couper la charpente pour entraver le feu. C'était dans un très-grand bâtiment de manufacture. Comme ces hommes étaient admirables dans leur courage et leur activité ! Il faut bien qu'ils aient encore de la religion, au moins au fond du cœur, pour trouver tant de générosité à l'occasion ; ou sans qu'ils le veulent, le bon Dieu y a donc gardé quelque chose de ce qu'il y avait mis de si beau en les créant ? Tandis que maman

veillait sur mes frères et mes sœurs afin qu'ils ne sortissent pas de chez nous, je m'étais réfugiée au grenier pour chercher à mieux voir ce qui se passait du côté du sinistre. Il me semblait qu'en suivant mon père des yeux, je l'indiquais au bon Dieu pour qu'il le gardât de préférence. Il y avait des moments où l'activité était si grande sur les toitures, que ce mouvement faisait battre mon cœur, comme s'il allait sortir de ma poitrine. Mon Dieu ! mon Dieu, ne permettez pas que mon père soit victime de son dévouement. Oh ! regardez ses enfants qui veulent vous servir ! N'en pouvant plus, je redescendis pour prier avec tout mon monde. Quel tourment ! Et il y avait si peu de temps que nous étions dans l'inquiétude pour mon frère. Le feu se ralentit enfin ; mais l'attente fut encore longue avant l'arrivée de papa ; nous en gémissions avec une désolation qu'il vous est facile de comprendre, quand tout-à-coup un cri de Pierre nous annonce papa. C'était bien lui, mais dans quel état ! Cependant il n'y avait rien de grave ; des brûlures un peu de toutes parts. A la tête, aux mains, au visage ; nous l'embrassons sur tout cela, sans penser qu'il peut en souffrir et même comme pour l'en guérir. Et nous pourrions presque croire que c'était un vrai pansement, car aucune de ces blessures n'a gardé d'inflammation. Il faut dire que maman a une excellente petite pharmacie dont elle sait tirer toutes sortes de partis pour les accidents qui arrivent à la famille. Voilà qui est fini encore pour un moment. Mais pensez, ma chère Marianne, qu'après ce danger passé, notre bon père est exposé à en courir un autre au premier jour, peut-être demain ! Et dire qu'il y a des hommes qui sont comme destinés à ces périls-là, tandis que d'autres n'ont pas l'air d'y songer, ni à ceux qui les courent, pour leur adresser au moins un merci ! Enfin je le dis au bon Dieu de tout mon cœur de nous voir tirés de ce grand souci. Puis je lui rends grâce aussi de m'avoir donné une Marianne qui veut bien prendre part à mes peines et à mes consolations.

Votre bien reconnaissante,

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE IX^E.

Réponse de la Marraine aux deux dernières lettres
de » filleule.

Dijon, 18..

Réflexions morales dont Victorine aimait sérieusement la communication. Soins recommandés pour aider à l'éducation des plus jeunes frères. Il ne faut pas craindre les dévouements de ceux qu'on aime. Honneur qu'il y a à les seconder au moins de l'intention. Compter sur les bénédictions qui les récompensent.

MA CHÈRE ENFANT,

C'est bien vrai ce que tu dis de ce que l'on ressent après la crainte d'un grand malheur. Mais quand tu auras un peu plus vécu, tu seras mieux établie dans la confiance en Dieu, moins épouvantée sous le coup de l'épreuve, plus fortement assurée d'en sortir par les secours de la Providence, et d'obtenir la grâce du courage pour l'épreuve suivante. Cependant il est bon de te pénétrer de bonne heure de l'incertitude des choses de ce monde. Cette incertitude qui est la grande imperfection de ses jouissances, en diminuant ce qu'il peut y avoir de trop vif dans notre désir de les posséder, puisqu'elle se peuvent si vite nous échapper, nous aide en même temps à nous consoler dans l'obligation de nous en passer, sachant que nous perdons si peu en ne les obtenant pas. Je te le répèterai bien souvent, ma bonne enfant ; il n'y a rien de solide que cette sorte de bonheur qui vient du devoir, parce que la douceur qu'il donne s'attache au cœur, et ne dépend d'aucun

plaisir frivole et passager ; que nous pouvons le trouver à tout moment autour de nous sans le perdre jamais. Les bons sentiments, les exemples de la famille, ses plaisirs innocents, ce que nous faisons pour elle, ce qu'elle fait pour nous selon Dieu, tout cela porte avec soi cette part de félicité intime dont la Providence a voulu faire le charme du devoir. Si ce bonheur là n'empêche pas les larmes, les larmes n'empêchent pas ce bonheur, parce qu'on sait, en les répandant, combien de bénédictions sont promises à ceux qui les répandent dans la résignation chrétienne. Il en est beaucoup qui ne croient pas cela et qui cherchent leur félicité tout autrement. Je connais bien des jeunes filles qui imaginent la trouver dans le fréquent renouvellement de leur toilette, dans la variété de leurs récréations, à qui la fortune permet toutes ces recherches de la vanité et de la déraison et qui gardent plus de désirs et de malaises que certaines ouvrières qui n'ont que bien juste de quoi satisfaire les nécessités urgentes de la vie. Il y a, par exemple, pour Henriette et Maria que tu as vues ici, toujours si laborieusement occupées, si simplement vêtues et privées de tant de jouissances permises, il y a pour elles des joies que ne goûtent pas les insatiables jeunes filles que l'éducation religieuse n'a pas disciplinées dans leurs désirs. Elles font entrer pour tout dans le bonheur qu'elles appellent, des choses qui y entrent pour très-peu et n'y mettent pas ce qui peut seul l'assurer. Mais tu pratiques cette vérité déjà autant que tu peux la comprendre, je n'en doute pas. Parlons de Pierre. J'entre de tout mon cœur dans tes vœux relativement à son avenir, ma chère enfant. C'est, dans toute famille, l'honneur par excellence que celui de la prêtrise pour un de ses membres, mais il ne faut pas trop insister sur cette vocation, peut-être ici tout à fait enfantine. Il faut la protéger doucement comme une heureuse espérance, mais sans y attacher l'évidente importance qui finit par obliger chaque jour un peu plus une jeune âme, en lui enlevant sa liberté. Surtout il faut se garder de faire valoir les avantages qui tiennent à l'amour-propre. C'est à l'élévation des sentiments qu'il faut viser sans cesse, pour arriver à faire comprendre qu'un état si sacré ne doit être choisi qu'en vue d'y servir la cause du bon Dieu avec plus de dévouement et de perfection que ne le peuvent les autres hommes. C'est une chose des plus respectables que la vocation. Aussi faut-il la protéger par une influence toute pleine de précautions délicates. Et même lorsqu'elle se présente sous la forme d'un état vulgaire ; c'est pour l'entourage de celui qui l'a choisi ainsi, un véritable devoir que de l'appliquer à en estimer les obligations. Toutes les honnêtes dispositions sont providentielles,

puisqu'elles concourent avec toutes les autres vocations d'un ordre plus élevé, à rendre à la Société l'ensemble des services qu'elle réclame des hommes. Tu dois à Paul, le soin de lui faire apprécier l'honneur de recevoir son état d'un père si estimable. Aide bien ta bonne mère, au moins par tes exemples, à unir tes frères dans ces sentiments de fraternité qui rapprochent à jamais, malgré la distance que semblerait mettre la différence des états. L'honnêteté chrétienne les rapproche tous.

Vous avez été encore une fois bien troublés en votre cœur par la déroute de dévouement de ton bon père, et tu crains que bientôt une autre ne succède à celle-là. Il ne faut pas, ma chère fille, s'abandonner à ces sortes de craintes. La Providence mélange la vie de peines et de consolations. Quand elle nous éprouve, elle veut que notre courage réponde à l'épreuve ; quand elle nous console, acceptons en confiance ce moment de répit. Si ta bonne mère a parfois le courage de vous faire pleurer pour vous élever, et si elle aime mieux vos larmes que votre indifférence, elle veut aussi que votre sérénité, que votre gaieté correspondent aux circonstances heureuses de la vie de famille. La Providence est bien une autre mère ! Bénis Dieu, chère enfant, d'être entourée de cœurs dévoués. Cette noblesse morale qui se trouve dans le généreux oubli de soi-même au profit du prochain, a aussi son hérité dans les âmes d'une même famille. Il faut la désirer pour toi et la suivre par l'union de ton intention aux dévouements que tu ne saurais pratiquer d'autre manière. C'est à cette hérité sans doute, que Pierre doit l'élévation de ses désirs. Et si Paul et tes sœurs sont destinés à une tâche moins élevée, ils la rempliront sûrement de manière à la rendre digne de la bénédiction de Dieu et de l'estime des hommes. Tu as déjà entendu jalouser les prérogatives de la naissance, de la distinction qui classe aux premiers rangs de la Société. Le monde, ma chère enfant, n'est pas plus connaisseur en noblesse qu'en bonheur, et il ne sait pas voir que ce sont nos sentiments et nos actions qui nous méritent les meilleures places, même ici-bas : celles qui se donnent à la vertu, si ce n'est par tous, au moins du consentement des vrais sages. Applique-toi à voir juste, pour cela à regarder toujours à la lumière de la foi chrétienne, laquelle seule nous donne la véritable appréciation des choses, en conduisant notre regard en haut, tout près de Dieu.

Je suis ton amie en Notre-Seigneur.

LOUISE DUMONT.

LETTRE X^E.

La filleule y demande une petite Instruction sur la patrie et donne quelques détails personnels.

MA BONNE MARRAINE,

J'ai mis plus d'intervalle que je ne l'aurais voulu, entre ma dernière lettre et celle-ci. Un peu plus d'occupation dans le ménage et de presse à l'atelier ont été cause de ce retard.

Vous allez rire de ma demande, ma bonne Marraine, mais c'est égal, je veux la faire pour m'instruire au sujet d'une question que l'on traite souvent depuis quelque temps, et qui me trouve toujours trop incapable d'en parler juste. Il s'agit de la patrie ! Jamais je n'avais pensé à faire la part de mon cœur à mon pays ni à lui donner cet amour que l'on dit si rare à présent, et que j'avais dans l'âme sûrement sans le savoir, car je sens combien je l'aime, mon pays, depuis qu'il est malheureux, combien je hais ceux qui l'humilient et qui le font souffrir ! Mais parfois il me semblait qu'il était plus généreux d'aimer tous les hommes, que d'aimer de préférence ceux de son pays. Est-ce un sentiment religieux que celui de cet amour de la patrie ? Et d'ailleurs que peut-elle faire de mon amour ? Est-ce qu'il est possible de servir son pays, quand on ne fait que manier un rabot, charpenter, comme papa, ou tenir une aiguille, comme sa fille ? J'entends depuis quelque temps, soit des connaissances de la famille, soit même des compagnes d'atelier, raisonner sur ce sujet dont on ne parlait pas il n'y a qu'un instant. J'aimerais bien de savoir que penser et que dire à mes compagnes quand cette question reviendra dans la causerie. Vous savez, ma bonne Marraine, que je n'ai pas assez d'humilité pour supporter de paraître si ignorante, quand surtout on a autour de moi la malice de m'appeler la savante.

Mon travail me plaît toujours malgré les regrets que j'éprouve encore parfois en songeant à l'état que j'aurais préféré, et en subissant les privations que m'impose celui-ci. Il me serait si agréable de lire un peu, et il est si rare que j'aie une minute pour le faire, excepté le dimanche, lorsque le temps ne permet pas la promenade. Mademoiselle Elise, toujours attentive à redresser nos erreurs, me gronde un peu en m'entendant regretter cette privation. Elle sait bien des choses de la vie des jeunes personnes, elle dit en voir de riches qui ont tout leur temps à elles et de charmants talents pour l'employer, et qui plus souvent que nous autres disent qu'elles s'ennuient. C'est donc une permission de la Providence pour que les positions ne soient pas si différentes ? Je pense quelquefois que le bon Dieu ne doit guère être content que nous ayons si grand peur que les autres soient plus heureux que nous et le soient d'une autre manière. Vous avez pourtant bien raison de me dire que la manière n'y fait rien pourvu qu'elle soit honnête. Ainsi quand papa et maman sont satisfaits, que mes frères et mes sœurs sont sages et qu'ils se portent bien, que nous sommes tous réunis l'hiver autour de notre grande table, l'été dans la campagne, aux jours de récréations, la satisfaction de mes parents, la sagesse et la joie de mes frères et de mes sœurs suffisent à me rendre heureuse. Il ne me semble pas possible de l'être davantage. Au bout de tout cela, me disent plusieurs, c'est toujours la pauvreté. Et je leur fais pitié en leur vantant ce bien-être des réunions en famille. Elles croient qu'il faut beaucoup d'argent et du luxe pour jouir.

Mademoiselle Elise a établi une petite caisse d'épargne où chacune dépose ce dont elle peut disposer, pour nous engager à retrancher le superflu de notre toilette au profit de la famille, ou de nous-mêmes selon les circonstances. Mademoiselle nous en paie la rente, et nous fait sentir le prix de l'économie, avec des paroles si sages et si délicates qu'il n'y a pas moyen de rester prodigues, ni de devenir avares.

Nous sommes pressées pour le renouvellement des toilettes et aussi pour les premières communiantes. Ah ! si l'on ne faisait que de ces robes blanches, cela rappelle de si doux souvenirs ! Les plus belles parures à côté de celles-là me semblent tristes, malgré l'admiration de quelques-unes. J'admire comme Mademoiselle Elise sait obtenir que les mamans choisissent souvent, pour leurs enfants, ce qu'il y a de plus simple. Si elle pouvait toujours ! Parfois je fais comme vous me disiez, ma bonne Marraine, de la philosophie et je me demande comment, après le bonheur goûté dans la robe de première communiant, on a pu assez changer ses

sentiments pour changer ainsi sa toilette. A cette réflexion que je communiquais à Mademoiselle Elise, elle répondit que c'était la raison d'apprécier devant Dieu une position où l'on est moins exposée à changer de sentiments et de toilette. Pourtant il y a des jeunes personnes riches qui sont bien édifiantes dans leur simplicité et toute leur manière de se conduire. Mademoiselle Alice de B..., qui est une pratique de Mademoiselle Elise, et qui demande toujours de nous faire visite à l'atelier quand elle vient avec sa maman, est d'une piété qui se voit dans sa toilette, toujours de très-bon goût, mais si modérée, si raisonnable, que Mademoiselle dit que saint François de Sales n'y aurait rien trouvé à redire. Et puis elle est si aimable, si polie avec nous, et sait nous dire des paroles si encourageantes, parfois si pieuses, que ses visites nous font autant de bien que de plaisir. Il faudrait toujours être aimable de cette façon, quand on est placée au-dessus des autres.

Je vous offre, ma chère Marraine, tous les sentiments de votre reconnaissante Filleule.

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XI^E.

La Marraine répond à la question relative à la patrie. Définition céleste. Définition terrestre. L'amour de la patrie est un sentiment élevé. Jésus-Christ l'a ennobli à jamais en l'éprouvant lui-même. Aimer la patrie, c'est la servir par l'accomplissement du devoir quel qu'il soit.

MA BONNE ENFANT,

Puisque tu y tiens si fort, je vais te donner, sans rire, sur la question qui t'occupe, les idées telles qu'elles me viendront. Il n'est jamais ridicule de chercher à cultiver ses sentiments pour les apprécier selon la morale chrétienne et en faire usage dans sa conduite. — Une de ces belles âmes que Dieu prédestine de bonne heure à l'habitation du Ciel, définissait ainsi la patrie : « Patrie, c'est le lieu où l'on vit, où l'on aime, où l'on voudrait être, vers lequel on soupire. La patrie ne peut être que le Ciel, et s'il faut en choisir une sur la terre, elle est dans vos églises, ô mon Dieu, dans le lieu où l'on vous adore ; elle est dans la croix qui rappelle vos souffrances. « Les âmes supérieures ont le don de trouver le plus beau côté des belles choses, et ne regardent que de loin et sans attention celles du monde qu'elles n'habitent qu'en passant. Pour nous, qui faisons partie du vulgaire, descendons de ces hauteurs pour voir la patrie dans les régions inférieures, et disons ce qui nous semble raisonnable sur la question qui t'occupe.

La patrie, c'est le pays où nous sommes nés et où se trouve la société dont nous faisons partie.

Une société ou un peuple, c'est une réunion d'hommes que la même religion, les mêmes lois, les mêmes mœurs, une communauté de langage, d'origine, de gloire, de malheurs et d'espérances unissent dans une sympathie particulière. Sans doute l'amour de l'humanité tout entière est

excellent. Mais notre cœur est borné de sa nature, et il lui est nécessaire de restreindre ses vues pour appliquer ses sentiments. L'amour du pays natal est un instinct sacré providentiellement inspiré aux hommes. Il est si vrai que cet amour est providentiel, que les pays les plus déshérités de la terre sont aimés de ceux qui y ont reçu la vie, comme les plus favorisés de la nature. Et le Lapon tient à son ciel de neige, de glace et de ténèbres, comme l'Italien à ses horizons de feu, de lumière et d'azur. Non seulement il est naturel d'aimer son pays, mais c'est in amour religieux qu'il faut garder avec soin comme tout sentiment propre à honorer l'âme humaine. La dignité nous en est prouvée par Notre Seigneur lui-même qui l'a honoré de ses larmes en es répandant sur les malheurs de Jérusalem. Par ces larmes sacrées, nous voyons quels sont les maux qui dans la patrie méritent surtout notre compassion : l'impiété, l'oubli du devoir ; voilà les malheurs qui ont fait pleurer un Dieu au moment des plus cruelles douleurs de son humanité. Si notre cœur n'a pas la générosité de ces larmes, qu'il ait au moins celle de la prière pour de tels malheurs. L'amour de la patrie, soit qu'il s'applique à un vaste pays, ou au territoire le plus restreint, est donc un sentiment louable. Il n'est si petit peuple qui n'offre à ceux qui en font partie, quelque raison d'aimer de préférence le lieu où ils sont nés. Si la grande ville de Lyon offre l'illustration de ses héros saints et martyrs, de ses fondations évangéliques, de sa Propagation de la Foi, un petit coin de la Lorraine est à jamais célèbre et honoré pour sa Jeanne d'Arc. Dans notre Bourgogne nous nous honorons de saint Bernard, de Bossuet, du Père Lacordaire et de plusieurs autres, comme s'ils avaient avec nous, leurs compatriotes immédiats, quelque sorte de parenté spirituelle dont nous sommes fiers sans pécher. Toutes ces gloires prises d'ici et de là dans la France, font partie de ses richesses morales et lui donnent droit à nos préférences. Il n'est pas de lieu qui n'ait sa gloire propre, des personnages qui lui ont donné une puissance, une illustration plus ou moins considérable. Depuis la prédication de l'Evangile, il n'est pas de terre qui ait reçu le bienfait de l'évangélisation, sans s'honorer par des institutions bienfaisantes, par quelques traits louables dominant le caractère de ses habitants, et parmi eux, des hommes qui se sont illustrés par leur science, leurs talents ; ce qui vaut infiniment mieux, par le courage de la vertu. Chacun a donc aussi des raisons d'aimer de préférence, la province, la ville, le bourg où il est né ; mais il faut l'aimer avec générosité, sans vanité, sans hauteur, et se tenir disposé, selon sa position, à contribuer au véritable honneur de la mère-

patrie. S'il faut prier pour le Lyonnais, pour la Bourgogne, la Lorraine, et toutes les diverses parties qui composent la France, il faut surtout prier pour la France tout entière, la servir de tout son pouvoir et la secourir dans le malheur. Aucun égoïsme n'est louable. Et n'aimer que le petit coin où l'on vit, est une étroitesse beaucoup trop fréquente, et souvent nuisible à la patrie générale.

Tu veux aussi la définition du vrai patriote. Passons cette fantaisie à une jeune fille qui a toujours eu un peu d'ambition intellectuelle, philosophique, scientifique, etc., etc., et disons-lui : Qu'un vrai patriote est celui qui cherche d'abord, en toute sa conduite, à donner à la patrie un citoyen utile et honorable. L'indifférent en religion, à plus forte raison l'impie, ne peut se piquer d'être patriote. Il n'est pas possible à un fils rebelle, insolent et ingrat envers sa mère, de prétendre être considéré comme un bon fils. Toutes les fois qu'un homme outrage la religion par ses discours, ses écrits, sa conduite et ses exemples, il ne faut pas croire à son patriotisme. Il a beau crier : Patrie ! Patrie ! c'est un mauvais citoyen, ce n'est qu'un hypocrite de patriotisme, Il n'y a de véritable patriote que l'homme vertueux qui aime et accomplit tous ses devoirs. On peut donc servir la patrie sans être soldat et l'honorer sans aider à ses victoires militaires. On l'honore par la pratique de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est juste, de tout ce qui est saint, de tout ce qui est aimable, de tout ce qui fait une honnête réputation, en un mot de tout ce qui est vertueux et digne d'estime. Tous les états, dès qu'ils sont utiles, si obscurs qu'ils soient, peuvent concourir à l'honneur de la patrie, si l'on y joint l'accomplissement des devoirs relatifs à Dieu, à la famille et à soi-même. Les femmes, les jeunes gens et les vieillards peuvent donc aussi indirectement servir leur pays, malgré l'infinité de leur situation, s'ils y donnent l'exemple de la bonne volonté dans la vertu. Te voilà aussi, toi et tes compagnes, si vous le voulez, tout à fait en mesure, pour faire de véritables patriotes, sans être ni des Judith, ni des Jeanne d'Arc. La prière est une arme vaillante, par excellence. Il faut t'en servir pour défendre la patrie, car il y a pour les villes et pour les royaumes une mesure de prévarication au-delà de laquelle Dieu ne diffère plus ses vengeances. C'est-à-dire, un dernier crime après lequel il a résolu de faire éclater sa colère. Prions et faisons prier : c'est un acte de patriotisme à la portée de tous, petits et grands. Ce patriotisme tout spirituel de la prière, doit être généreux. C'est alors qu'un grand Evêque disait : Je recommande à Dieu ma famille plus que moi-même, ma patrie plus que ma famille, le genre

humain plus que ma patrie. Et c'est de cette société générale des âmes dont tu avais le sentiment chrétien, voulant l'aimer tout entière, parce que tu sais que c'est pour elle que Jésus-Christ a donné sa vie, et que c'est à elle que l'Eglise consacre ses labeurs. Tu regrettes de ne pas lire, de n'en avoir pas le temps. Ne le déplore pas trop : si peu que tu aies de loisir, en choisissant bien, ne lirais-tu par jour qu'une page sérieuse, tu serais sûre d'acquérir plus et mieux que celles qui dévorent, sans discernement, tous les livres insignifiants qui leur tombent sous la main. Je ne parle pas des mauvais, que tu ne désires pas lire. Tu sais bien que toute espèce de malheurs peuvent fondre sur l'esprit et le cœur des liseuses qui s'en nourrissent. Combien la Providence se montre soigneuse de ton âme et de ton intelligence, en te donnant le goût de ce qui est bon, de préférence à ce qui n'est qu'agréable ! En retour de cette sollicitude providentielle, tu dois à Dieu de veiller, dans la mesure de tes droits et de tes forces, sur les créatures humaines qui peuvent se trouver près de toi, plus faibles encore, plus ignorantes, moins surveillées, moins heureuses enfin, sous le rapport moral. Pense souvent devant Dieu, pour les lui recommander, à ces pauvres jeunes filles que la misère, ou l'impatience avide de leurs parents, jettent de si bonne heure dans les fabriques, au milieu de ces réunions où l'on passe à l'entraînement du mal, sans avoir eu le temps de se fortifier dans l'habitude du bien ; de s'y laisser gagner par cette douce influence de la pratique qui dispose l'âme à le préférer. La facilité du travail et l'élévation du prix qui y est attaché, ne renferment pas non plus le bonheur que l'on croit trouver en ces soi-disant avantages. La facilité sans obstacles appauvrit l'intelligence qui ne se développe qu'à la condition d'être exercée par la difficulté. La rétribution excessive fait perdre de vue le prix de l'argent acquis avec le moins de sueur possible. Pourquoi nos bons travailleurs de la campagne en dépensaient-ils si peu autrefois ? C'est qu'ils savaient avec quelle peine ils l'avaient gagné, et le soin de le ménager leur valait l'avantage d'en avoir toujours un peu, sans en demander à personne au jour du chômage ou de la maladie. Ne crains donc pas de rencontrer l'obstacle dans ton travail. C'est le courage et la patience qui nous façonnent et donnent à notre ouvrage le prix que Dieu y cherche et y bénit.

Oui, ma bonne enfant, ce qui reste de désirs au cœur, après le bonheur que donnent les pures affections et les occupations honnêtes, se trouve aussi au cœur des jeunes filles riches des biens de la fortune, brillantes d'éducation et de parures. Si la foi leur manque, elles sont plus que vous

autres livrées aux rêves d'une imagination troublée. Si elles sont bien chrétiennes, il leur reste l'inexorable malaise qui accompagne toujours l'insuffisante félicité de ce monde, goûtée par un cœur fait pour les joies infinies. Comme ce poète en mal du Ciel, elles peuvent dire aussi : « Ah ! je voudrais être chez moi, dans

« ma vraie demeure, au royaume des Cieux ; là où
« l'on contemple Dieu éternellement. Courage ! mon
« âme, dirige-toi vers ce but, là où t'attend la
« troupe des anges ; pour toi, tout ce monde est
« trop petit, il faut en sortir pour retourner dans la
« patrie, là où la vie ne redoute plus la mort, où
« les joies bravent le sort cruel. — Expie tes fautes
« et améliore-toi, comme si demain tu devais partir
« pour le ciel. »

« Ni peindre, ni sculpter, disait Michel-Ange, l'un des plus étonnants génies du monde, ni peindre, ni sculpter ne peuvent apaiser mon âme tournée vers cet amour divin qui nous ouvrit les bras de la croix. »

Tu le vois : le riche d'intelligence n'est pas plus heureux que le riche des biens vulgaires qui se voient et se touchent.

Rien, mon enfant, ne peut nous contenter. Les plus intelligents sont bien encore les moins satisfaits, par une vue plus claire de ce qui leur manque. La résignation et l'espérance chrétiennes sont les seuls véritables biens de la vie de ce monde. Console-toi toujours de te passer des autres, même de la science. Que pouvons-nous savoir réellement que nous n'ayons vu Dieu ?

Lis-moi à plusieurs reprises, si tu me trouves trop longue. C'est toi qui as voulu cette espèce de chapitre de morale. Partage-le avec tes compagnes dans ce qui pourra leur être utile comme à toi.

LOUISE DUMONT.

LETTRE XII^E.

La Filleule.

Lyon, 18..

Elle remercie sa Marraine de son instruction. Tristesse. Gêne dans le ménage. Un ennemi et ses méfaits.

MA BONNE MARRAINE,

J'ai donné votre lettre à Mademoiselle Elise, pour qu'elle veuille bien nous en faire la lecture haut. Plusieurs de mes compagnes ont paru la bien goûter ; mais il y en a qui n'ont jamais l'air de vouloir écouter les choses de l'âme : leur toilette, leurs désirs, la toilette et les plaisirs des autres seraient les sujets habituels de leur conversation, et les seuls, si on ne les en détournait de temps en temps. J'ai de la peine, ma bonne Marraine, à ne pas leur marquer de dédain, et même à ne pas m'abandonner à une sorte de mépris envers deux de mes nouvelles compagnes qui me paraissent bien communes dans leurs sentiments et dans leur langage. C'est mal, mais c'est plus fort que moi, il me semble. Il y a encore bien d'autres luttes à soutenir, ma chère Marraine. Par exemple, la beauté du ciel en cette saison du printemps, et la pureté de l'air me causent des tentations de regrets bien vifs, quand je m'en vais le matin à mon atelier. J'aimerais tant à poursuivre mon chemin dans la campagne, avec tout mon monde, comme de bien entendu. Mais il faut aller à l'ouvrage, laisser son père à l'œuvre, sa mère à son ménage, et envoyer ses frères et ses sœurs à l'école. Ce n'est pas un regret de paresse, que je vous confie, c'est une impression que m'a laissée

le beau soleil de ces jours-ci. Et puis on rencontre parfois, en allant à sa tâche, des jeunes personnes qui partent en voiture d'un air si heureux, si triomphant ! Oh ! si la Religion, le bon Dieu et ses secours ne venaient vous remettre l'esprit et le cœur à la raison, je ne sais où l'on irait. Je crois bien, ma chère Marraine, qu'on irait quelquefois à la promenade au lieu d'aller au travail. Mais on a la peine aussi qui vous rappelle au devoir. Il y a des jours d'épreuve chez nous. Mes bons parents ont beau faire pour me le cacher, je le devine sur le front de mon père et par les efforts que fait maman pour paraître aussi sereine qu'à l'ordinaire.

Un méchant voisin qui hait mon père, rien que parce qu'il ne pense pas comme lui, sans doute, lui a enlevé une affaire sur laquelle il comptait pour effectuer un paiement sur notre maison. La saison d'hiver a été plus mauvaise cette année, et puis tout est devenu plus cher ; la maladie nous a visités et nous a causé des dépenses considérables pour notre fortune. Je souffre, voyant mes parents attristés de n'avoir à leur service que mes petites journées de commençante. Quand j'ai le cœur touché de ces difficultés, malgré la beauté du soleil qui brille sur la campagne, je sens l'empressement d'aller à mon travail, sans autre désir que celui de venir en aide à nos parents. Ce voisin contre lequel mon âme se soulève, a l'audace de dire qu'il nous est bien facile de nous tirer d'affaire ; que M. le curé, les Frères, les Sœurs et toutes les riches dévotes de la paroisse nous portent secours. Oh ! le vilain homme ! C'est à cause de ces avantages imaginaires qu'il emploie sa mauvaise langue à détruire l'estime accordée à mon père, et à lui enlever son ouvrage. Vous savez bien, ma bonne Marraine, que mes parents ont toujours travaillé et économisé de manière à n'avoir besoin de rien demander à personne ; et même à se ménager quelque chose pour la maladie de l'un ou de l'autre, et l'entretien des enfants. Ce qu'il y a de plus triste, c'est le chagrin que mon père éprouve de rencontrer cet ennemi, à qui il n'a jamais fait aucun mal. Comment faire pour aimer un homme qui agit si méchamment ? Ma sœur Caroline doit venir à l'atelier avec moi, après le renouvellement de sa première communion qui se fait dans trois semaines. Je serai bien heureuse de l'avoir près de moi. Cette espérance me calme un peu.

Je suis votre enfant bien reconnaissante,

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XIII^E.

Dijon, 18..

La Marraine encourage, console et conseille sa filleule.

MA CHÈRE ENFANT,

Tu es un peu triste ; je veux alors te répondre plus vite qu'à l'ordinaire, d'abord parce que ta tristesse me touche et puis parce que si je tardais, mes consolations, j'aime à l'espérer, te trouveraient dans une disposition qui les rendrait inutiles. La vie est ainsi faite que les choses s'y succèdent de manière à nous mettre d'un jour à l'autre dans des sentiments tout différents de ceux de la veille. Il ne faut à la Providence que de le vouloir pour changer notre tristesse en joie. Ce serait bien mal reconnaître ce que cette bonne Providence a fait pour toi, ma chère Enfant, que de te laisser gagner au dédain des jeunes filles plus vulgaires que tu ne penses l'être. La première marque d'une véritable distinction, c'est le support inaperçu des personnes ordinaires, deshéritées des avantages de l'intelligence et pour lesquelles l'éducation n'a rien remplacé, rien réparé. Quand nous passons près d'un infirme que son évidente difformité peut humilier, nous baissions les yeux, et nous recueillant, pour ainsi dire, dans un sentiment de délicatesse, nous sommes déjà peïnés de l'avoir involontairement affligé de notre premier regard. Qu'il en soit de même avec les infirmes de l'esprit que tu peux rencontrer à chaque pas. Aussitôt que tu te sens prise de cette impression de hauteur, donnes-y vite le change en la remplaçant par un mouvement de charité. C'est à tout moment dans la vie de société, qu'il faut que notre âme évangélise notre cœur, toujours disposé à quelque erreur d'infidèle. Qui sait si tu n'es pas appelée à l'amélioration de plusieurs de

ces enfants qui n'ont peut-être, contre elles, qu'un mauvais ton, et qui, se trouvant honorées de ton amitié, se laisseront gagner à tes avis et à tes exemples ? Ne serais-tu pas bien heureuse de penser que tu peux faire pour elles, ce que personne n'a peut-être jamais essayé ; de leur avoir donné l'idée d'un meilleur maintien et le désir de plus de sagesse dans leurs actes ? En les dédaignant, tu les repousserais, en les irritant, et tu les forcerais de cette manière à faire bande à part, à ne voir que les compagnes de leur genre et à conclure que l'éducation des autres les a rendues inabordables. Qui sait si bientôt elles n'en accuseraient pas ce que tu peux avoir de plus qu'elles du côté de la piété, si elles ne diraient pas que la dévotion te rend fière ! Que tu n'en fasses pas tes amies intimes, je le comprends ; mais tu dois par tous tes procédés leur laisser croire que ton cœur ne saurait faire une essentielle différence entre elles et les affections de choix. Si, parce que tu les as touchées, elles se montraient plus modestes dans les rues, si elles y parlaient moins haut, y baissaient un peu plus les yeux ; si elles arrivaient par ta douce influence à diminuer la folie de leur toilette, est-ce que tu ne remercieras pas le bon Dieu d'un tel succès de ta mission ? La toilette ! Est-ce qu'elle n'est pas devenue l'idole de toute cette jeunesse ? Est-ce que cela ne te fait pas de peine de voir que Dieu lui-même a le dessous devant cette folie ? Elles ne s'habillent plus pour être vêtues, ces pauvres enfants, elles s'habillent pour être ornées. La preuve c'est qu'elles se passent plus volontiers du nécessaire que du superflu. Si ce n'était pas une si déplorable erreur pour elles et pour leurs familles, on rirait de les voir ainsi se parer des plumes du paon et les étaler avec toutes les satisfactions de la vanité qui les possède en propre. Mais quand on pense à tout ce que peut causer de privations et de souffrances dans les familles, ce goût insensé du luxe ; à ce qu'il y apporte de mauvaise humeur, à ce qu'il produit de boutades chez les jeunes filles ; à tout ce qu'il prépare de troubles et de ruines dans les ménages, certes on ne rit pas. Ma chère amie, c'est surtout entre vous, que vous pouvez être apôtres de ces vérités de détails. C'est vous qui avez le pouvoir de vous entraîner au bien. Mademoiselle Elise, moi et toutes les personnes de notre âge qui ont bonne volonté, nous pouvons bien vous indiquer le chemin, mais pour y être entrées avant vous, nous n'en avons pas plus le droit de vous décider à nous suivre. Vous pensez au contraire et beaucoup le disent : Autre temps, autres habitudes, et vous doutez que nous ayons eu à faire des sacrifices équivalents aux vôtres. C'est une erreur. Il me souvient que mes compagnes

et amies de jeunesse et moi n'étions pas du tout fâchées à votre âge, de voir arriver le jour où nous espérions nous parer d'une jolie robe neuve. Mais c'était avec grande réserve qu'on y mettait le prix, après avoir un peu augmenté la provision de linge relativement nécessaire ; jamais aux dépens de ce que réclament de douceurs, les malades et les vieillards ; et le plus souvent après maints sacrifices dont nos mères avaient soin de nous faire payer la satisfaction de porter une robe à notre goût. Ah ! quel mérite tu mets à la place du plaisir, quand tu remplaces de bonne grâce la promenade que te fait désirer le beau temps, par le travail que t'impose le devoir ! Le devoir accompli en Dieu ! Tu le sentiras tous les jours, c'est la vraie force et la consolation suprême. Bientôt quand tu sauras un peu ce que c'est que la vie, quand tu auras compris

Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne,

tu verras passer sans désir les plus brillantes jeunes filles allant au plaisir dans leurs élégantes voitures. Bientôt tu t'établiras dans cette intime félicité que Dieu donne en cette région élevée de l'âme où s'accomplissent pour lui tous les grands et les petits sacrifices qu'il y bénit par toutes ses grâces de lumière et de force. Là tu l'aimeras dans le travail tout près de la pauvreté, dans l'oubli et parfois le dédain du monde, avec l'épanouissement du cœur des saints. Tes parents souffrent et tu es aidée à les consoler par une grâce que tu n'aurais pas, sans doute, s'il y avait plus de dissipation dans ta vie. — Peu importe ce que dit votre pauvre voisin. Eh bien ! quand vous auriez été dans le cas de recevoir quelque chose de vos amis chrétiens ; qu'est-ce qu'il y aurait là de déshonorant ? C'est alors qu'il faudrait appliquer la philosophie chrétienne, c'est-à-dire cette sagesse qui sait voir où est le déshonneur et supporter sans trouble toutes les conséquences d'une situation voulue de la Providence. Bien volontiers tu assisterais ton prochain s'il avait besoin de toi ; pourquoi ne recevrais-tu pas son secours s'il arrivait jamais que tu fusses dans le cas d'y recourir ? — Bénis Dieu que cela ne soit pas, mais ne maudis pas celui qui voudrait le faire croire. L'effet de ses procédés malveillants n'aura qu'un moment. Tes bons parents méritent l'estime de tous, elle ne leur sera pas enlevée. Si cela pouvait avoir

lieu, il faudrait s'en consoler dans la pensée qu'ils n'auraient pas cessé de la mériter. Mais la Providence ne le permettra pas. Au revoir. Je suis heureuse de te suivre dans les soins que tu continues à l'éducation de tes frères et de tes sœurs. J'espère vous voir un jour former un atelier de couture avec tes sœurs, et puis j'ai pour Pierre la même ambition que toi ; mais doucement : il est convenu que nous devons laisser faire le bon Dieu et nous abstenir d'influence humaine.

Ma mère continue à aimer avec moi la jeune Victorine. C'est de tout notre cœur, mon enfant.

LOUISE DUMONT.

LETTRE XIV^E.

Dijon, 18..

La Mairaine y répond à une lettre qui n'est pas là, mais dans laquelle la Filleule avait donné lieu sans doute aux leçons qui vont suivre. Les anges du foyer et de l'atelier ; les démons de l'un et de l'autre.

MA BONNE ENFANT,

Puisque tu veux bien que je te suive en esprit jusque dans ces mouvements que l'on fait au-dedans de la maison pour y mettre l'ordre extérieur et y garantir la paix des âmes, me voici à ta suite, te regardant réparer les petits dégâts de chaque jour et pourvoyant à l'agrément de chacun. Il n'est pas besoin d'habiter un palais pour y vouloir l'ordre et même la grâce de l'arrangement, ni d'avoir pour père et mère de riches propriétaires pour pratiquer près d'eux ces heureuses attentions qui font le charme de la vie domestique. Nous imaginons facilement celles que devait divinement prodiguer Jésus-Christ à Marie et à Joseph, et l'on voit se produire dans de bien modestes positions cette sorte de poésie des cœurs chrétiens qui se traduit par toutes sortes de procédés délicats et agréables. Tu as soin de faire plaisir autour de toi, je n'en doute pas, mais j'ai de bonnes raisons d'insister sur ces détails dont la pratique est d'une si douce influence sur l'entourage de la famille. Garde-toi de te laisser éblouir par ce jugement porté à la légère et à la faveur du prestige de la jeunesse. « Elle est généreuse », a-t-on soin de lui dire sur tous les tons. Eh bien ! ma chère Enfant, c'est presque toujours le contraire qui est juste. La jeunesse est trop occupée d'elle-même et trop infatuée de ses avantages, pour être réellement généreuse sans effort. La vieillesse, pour des motifs plus dignes de

compassion, peut aussi parfois bien trop s'occuper d'elle-même, si la religion et l'esprit de sacrifice ne viennent arrêter et interrompre cette personnelle attention. A aucun âge, nous ne sommes absolument généreux, sans cette touche d'une grâce surnaturelle qui remplace le souvenir effectif des autres par l'oubli de nous-mêmes, pour faire à Dieu l'hommage d'une charité dont lui seul pouvait nous donner l'exemple, avec l'autorité qui impose à tous.

Jusqu'à présent tu as bien cru être suffisamment attentive à contenter les tiens ; mais c'était un peu en général, sans considérer le menu des devoirs journaliers. Ton bon père, au retour de son travail, a besoin de rencontrer un doux visage et d'échanger quelques paroles de délassement avec sa fille aînée ; ta généreuse mère, que le soin de sa famille occupe sans interruption, a droit aussi à quelque délassement de sa pensée dans ces moments de relations que vous avez en vous retrouvant aux heures des repas et à celles du retour de l'atelier. Ils sont tous deux, par leur sagesse et leur dévouement, les anges protecteurs du foyer. Il faut que les enfants en soient les anges agréables, les anges du délassement. Il faut que la fille aînée en particulier, se montre, partout et en toute occasion, disposée à faire tous les petits sacrifices qui produisent l'harmonie et maintiennent la paix entre frères et sœurs. Je te redirai encore : quand on s'aime bien entre soi, qu'on a la suprême satisfaction d'aimer Dieu ensemble ; quand le fruit du travail suffit à ôter la crainte de l'excessive pauvreté ; que l'ordre dans le ménage et la bonté du cœur permettent même de faire la part à plus pauvre que soi, chère enfant, c'est la plus vraie proximité du bonheur. Pourtant il y a quelque chose qui peut en rapprocher davantage. C'est l'égalité d'un bon caractère, c'est une bonne humeur. La variabilité de l'humeur est une des infirmités de l'âge où l'on a des désirs et pas d'expérience pour les combattre. Elle est comme le thermomètre de son cœur, marquant dans la vie de famille l'atmosphère qu'on y peut respirer. Qu'il est reconnaissant et charitable de s'appliquer à la rendre aussi pure, aussi saine que possible ! Tu as déjà entendu dire les tristes effets que cause l'atmosphère de l'Angleterre. Pesante et brumeuse, elle affaisse et ennuie ceux qui la respirent. Et pour échapper à la maladie morale qu'ils contractent sous ce ciel si constamment désagréable, ils s'en vont partout au dehors chercher distraction à leur ennui. Il ne faut exposer aucun des siens à demander, autre part que dans la famille, un agrément qu'on n'aurait pas voulu y mettre. Il faut que les frères et les sœurs apprennent de toi qu'il est du devoir de

chacun de fournir à la communauté de la famille, sa part d'amabilité et d'agréables avantages. Combien on s'épargnerait de cuisants regrets, pour le moment des séparations, si l'on agissait toujours de manière à n'avoir pas à se faire de reproches sérieux, quand les frères quittent la maison paternelle, quand Dieu rappelle à Lui le père ou la mère ! « Que ton âme s'ouvre à cette pensée triste, mais féconde en filiales inspirations : ces têtes déjà vieilles qui sont là devant moi, qui sait si bientôt elles ne dormiront pas dans la tombe ? Alors quelle souffrance et quel vide pour ton cœur ! Ah ! tandis que tu as le bonheur de les voir, honore-les et cherche-leur des consolations à ces maux de la vieillesse qui sont si grands ¹ ! » On rapporte quelque part les reproches amers que s'adressait un frère à la mort d'un des siens, qu'il avait tendrement aimé, sans le lui laisser voir, parce qu'il manquait de cette aménité qui exprime l'affection. « Et voilà ta place à jamais vide, et je n'ai pas su te prouver, d'une manière aimable, combien j'étais heureux que Dieu t'ait mis près de moi ! Qu'il me pardonne et que tu me pardonnes avec Lui tous ces torts d'omission qui font gémir mon cœur ! » « Attendre pour observer les aimables procédés que l'on soit hors de chez soi, et manquer d'égards et de complaisance envers les parents, c'est une absurdité et une faute. » Soigne donc bien, chère enfant, cet ange du foyer qu'on appelle un bon caractère, pour bien garder l'autre qui se trouve dans une humeur également facile. Point de susceptibilité d'amour-propre ; point d'obstination dans tes opinions ; fais tout de suite les concessions qui procurent et qui gardent l'union fraternelle. Travaille chaque jour à détruire ce démon des relations de la famille qui fait de l'opposition rien que pour ne pas être de l'avis des autres : la contrariété qui s'oppose à tout, même à ce que Dieu veut, qui produit la négligence des meilleures condescendances ; les paroles aigres et même les reproches injustes ; qui s'irrite de la souffrance, des privations, de l'oubli, des incertitudes de l'avenir. A la place de ces démons du foyer que l'on peut trouver en son caractère et en son humeur, tu t'appliqueras à mettre la douceur qui agit avec insinuation pour amener à meilleur avis, ou qui se prête au service d'une habitude innocente, dont on ne ferait cependant pas la sienne. Surtout, mon enfant, tu voudras acquérir la résignation par le support des petites épreuves, pour arriver à vouloir tout ce que Dieu veut dans les grandes, en les considérant comme voulues par l'immuable bienveillance de sa Providence. Une de mes amies de jeunesse que j'ai vue en possession de tout ce qui compose la félicité humaine : grande fortune,

santé florissante, affection et admiration de tous, je l'ai vue ensuite privée de tous ces biens et seule à soutenir cette privation. Et comme souvent j'écoutais, les yeux mouillés, le récit de ses souffrances si variées et si poignantes, et que je lui demandais un jour comment elle avait pu tant supporter et rester si souriante, elle me répondit qu'elle avait trouvé la force de ses douleurs dans la conviction que Dieu ne peut que bien vouloir et bien faire, et que les épreuves qui renferment pour nous des mystères, renferment aussi quelques grâces d'une bienfaisance éternelle. Alors après les larmes que Dieu permet, « je me retournais vers Lui dans la sérénité de cette partie de l'âme où je m'étais exercée à lui donner filialement raison. »

Gare-toi bien des démons de l'atelier ; il s'en glisse dans les meilleurs : Le babil, le prosélytisme de la vanité et de l'indépendance. Que ta généreuse résistance y substitue l'ange de la sagesse qui inspire la réserve dans les paroles et la dépendance de la conduite.

Voilà bien de la morale, ma bonne Enfant, mais nous sommes convenues que c'est le devoir de la Marraine d'en faire souvent, et celui de la Filleule de l'accueillir et de la pratiquer.

Louise D... est partie hier pour l'Italie, où on lui a procuré une place de gouvernante. Sa patronesse et moi avons déploré ce départ qui l'éloigne de la famille, où elle pouvait rendre tant de services en y gagnant sa vie. Si elle y revient, il est à craindre que d'autres habitudes ne lui rendent pénible le séjour de la maison paternelle. Je doute fort que ce qu'elle changera à sa vie la rende plus heureuse ; et je crains que l'obligation d'une tenue plus élégante ne lui ôte la facilité de secourir père et mère, comme elle le faisait avec les ressources de son aiguille. Il y a des services dangereux auxquels il faut réfléchir avant d'en profiter. Ils peuvent être dus à cette funeste obligeance qui aime moins d'uniformité, plus d'aventure que n'en fournit la position d'une simple ouvrière. Sans doute, il est parfois nécessaire d'aller gagner son pain au dehors, mais quand on sait le faire chez soi, c'est le lieu où la Providence a mis les grâces d'état, en même temps que les plus douces garanties de bien-être moral.

Au revoir, chère Enfant,

LOUISE DUMONT.

LETTRE XV^E.

Lyon, 18..

Confession qu'il est très-sage de faire à sa mère ou à une amie expérimentée. Danger d'un premier compliment.

MA BONNE MARRAINE,

Voici bien autre chose que je ne voudrais pas vous cacher et que je n'ai pu, sans trop savoir pourquoi, dire tout de suite à Maman. Figurez-vous, ma bonne Marraine, qu'hier, deux jeunes gens nous ont suivies, ma compagne et moi, comme nous revenions de l'atelier. Nous n'y avons rien vu d'abord, mais les entendant nous dire : Vous allez bien vite, Mesdemoiselles, c'est dommage, car vous êtes aussi jolies que modestes et nous serions heureux de vous accompagner. Nous avons été bien effrayées ; faisant semblant de ne pas les entendre, nous avons marché plus vite, comme sans le vouloir, et sommes arrivées chez nous toutes rouges et toutes haletantes. Frères et sœurs étaient là. — Tu as donc couru, me dit Pierre. Oh ! comme tu es rouge. Je suis premier et Paul aussi ; est-ce bien tombé, comme papa va être content, n'est-ce pas ? Et toi aussi, tu l'es, je pense. — Tu m'ennuies, fut ma réponse ! — Oh ! Victorine, tu es fâchée quand j'ai été sage, que nous avons été sages et que nous sommes récompensés ! C'est drôle. J'aime mieux alors les pères et les mères que les grandes sœurs ; ils ne disent pas : Tu m'ennuies, quand on leur rapporte des bonnes notes. Paul avait des larmes dans les yeux. Tout cela, ma bonne Marraine, je l'entendais sans l'écouter et le voyais sans le regarder. Mon attention était toute à ces paroles que je ne cessais d'entendre : Vous êtes aussi jolies que modestes. C'était la première fois qu'un compliment m'était adressé, et sans cesse il

me revenait à l'oreille, en me troublant singulièrement. Je suis restée toute la journée d'hier rêveuse et attristée, après le moment de ce trouble de vanité qui m'a faite tout de suite si mauvaise pour ces pauvres petits frères et sœurs. A l'atelier j'ai gardé le silence de manière à étonner mes compagnes sans vouloir leur en dire la raison. Vous me l'avez souvent recommandé, j'ai senti que je devais suivre votre conseil et ne pas me confier à de plus jeunes ou à d'aussi jeunes que moi. Ma compagne a senti de même, et nous n'avons rien dit à personne. C'est en cachette que je vous écris ce petit billet ; j'ai grand besoin que vous y répondiez.

Votre respectueuse Filleule,
VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XVI^E.

Dijon, 18..

Réponse où la Marraine dit qu'il ne faut courir aucun danger sans le dire à une mère. Les rues ont leurs malfaiteurs en plein jour, comme les bois en pleines ténèbres.

CHÈRE ENFANT,

Je ne t'avais peut-être pas avertie sur les démons de la rue. Tu les as rencontrés sans avoir pu t'y attendre. Ce n'est pas ta faute, et il n'y a là d'autre reproche à te faire, en conscience, que le silence gardé avec ta bonne mère, bien capable de comprendre ce petit accident et de t'en montrer la valeur. Ton vénérable confesseur te remettrait bien vite sur la voie en pareil cas. Mais à défaut d'autres, me voici, ma bonne Enfant, t'assurant bien que cela ne se renouvellera plus, parce que tu aimes par-dessus tout l'honneur du devoir et la paix de ta conscience. Le trouble que tu as éprouvé en entendant la redite de cette fadaise se répéter à ton oreille, n'est que l'effet de l'infirmité particulière à ton âge. Entre Dieu et toi, tu verras si tu aurais pu, avec plus de succès, faire cesser ce bruit flatteur quand il s'y répétait. Tu le verras avec la délicatesse de ta conscience si tu l'as entendu une première fois réellement ; sois bien sûre qu'il était aussi vain et trompeur que la répétition ; que déjà bien des fois ce compliment avait été adressé à d'autres, et que tu n'es pas la dernière qui l'ait entendu de la même bouche. Qu'ils aillent à leurs leçons ces malheureux enfants qui paient trop souvent les sacrifices de leurs parents par la honteuse ingratitude de leur conduite. Mais je prêcherais inutilement ma chère filleule, en lui montrant le danger que peut renfermer même la parole flatteuse d'un

honnête homme, adressée à une honnête jeune fille. Ce n'est pas ici le cas, où un insolent étudiant s'est permis de l'adresser dans la rue à d'honorables enfants. Si vous pouviez craindre encore cette triste rencontre, votre mère avertie irait vous chercher à l'atelier, et dérouterait bien vite ces petits audacieux.

Aurais-tu changé quelque chose à ta toilette, à ta coiffure, pour avoir mérité l'outrage d'une louange en pleine rue ? Tu sais combien tous les plus petits détails m'intéressent. Ce serait le cas de te dire l'histoire de plusieurs victimes d'un premier compliment, non pas de l'un de ceux qui se font dans la rue — quand on a été élevée comme toi, on les méprise bien vite — mais de ces louanges données à une jeune fille près de sa mère, dans les plus honorables réunions du monde. C'est A. C. qui croyait vraiment que c'était un cœur qui parlait quand il lui fut dit à son entrée dans le monde combien elle y était désirée impatiemment. Cela accompagné de différentes fadaïses, que moitié charmée, moitié riant, elle se répétait et répétait aux autres. Si bien qu'elle y prit goût et changea ses modestes allures en façons légères et mondaines. Bientôt les complimenteurs se moquèrent d'elle, et la signalèrent comme une étourdie sur laquelle personne ne pourrait compter pour en attendre du bonheur. Cette vie fut tristement abrégée par un refroidissement gagné à la sortie d'une fête d'hiver. Ah ! quand il fallut passer de toutes ces illusions du plaisir, aux réalités d'une mort si peu prévue, que de terribles angoisses ! Si la religion n'était venue là avec des adoucissements auxquels cette pauvre enfant avait gardé sa confiance, quelle lugubre fin aurais-je à te dire ! Et combien d'autres de ces enfants ont été plus ou moins trompées par cette flatterie qui a passé de leur esprit à leur cœur et a changé leurs sentiments et leur conduite ! Vite, ma chère Enfant, regimbe-toi contre toi-même, et ne cède rien à cet amour-propre de jeune fille. Ah ! qu'ils sont loin de vous valoir, ceux qui se permettent de croire que vous prêterez l'oreille à leurs paroles ! Quel cas vous feriez bien vite de leurs louanges si vous pouviez savoir combien, par ceux qui vous les donnent, elles sont dignes de mépris ! Au revoir, chère Enfant, reprends tes occupations avec un nouvel intérêt ; point de silence rêveur ; prie plus fréquemment, chante, distraie-toi avec frères et sœurs ; oublie cet accident de ton chemin. Quand tu y rencontres une pierre qui t'a fait trébucher, tu ne la ramasses pas pour la garder en souvenir de ce mauvais pas. Continue à veiller sur toi à l'aide de l'expérience des vieux amis qui ne désirent que ton meilleur bien.

Ta Marraine,
LOUISE DUMONT.

LETTRE XVII^E.

Lyon, 18..

La Filleule fait un retour sur elle-même, et revient à sa Marraine pour lui avouer une petite vanité.

MA BONNE MARRAINE,

Oui, c'est bien moi qui suis cause de l'insolence commise à notre égard. J'avais, sans penser que cela pût si vite mal tourner, arrangé mes cheveux à ma fantaisie, contre l'aveu de maman et de tout le monde raisonnable que j'avais entendus blâmer cette coiffure ; aussi, ma chère Marraine, étais-je partie pour mon atelier sans la montrer, de crainte d'une observation qui m'aurait obligée à en faire le sacrifice. J'en ai été bien punie par la honte de cette aventure et du trouble qu'elle m'a causé. Une de mes compagnes m'avait applaudi d'avoir mis un peu de goût à l'arrangement de mes cheveux, les autres avaient paru étonnées du changement que j'y avais fait. Mademoiselle Elise m'a dit tout bas, au départ : « J'aime à supposer que vous avez voulu cette singularité seulement pour une fois, car rien n'est insignifiant dans la mise d'une jeune fille, et cette manière ne va pas à votre éducation. » J'étais émue et peinée d'avoir peut-être causé de l'ennui à Mademoiselle ; et puis, la rencontre des complimenteurs et l'effet du compliment avaient tout bouleversé dans mon esprit, et un instant, trop long certainement, je ne savais plus ce qui était désirable. Mais je crois que c'est fini, ma bonne Marraine. Si pour aussi peu, on perd et on risque tant, quant à la paix de son âme, reprenons bien vite notre coiffure habituelle ; celle que l'on ne regarde pas dans la rue, qui ne cause pas d'erreur à ceux que l'on rencontre et qui ne redoute ni le jugement de ma bonne Mère et de ma

Marraine, ni celui de ma Maîtresse. Sans compter avec les frères et les sœurs qui, le jour où j'étais si bien coiffée, s'en sont allés fort mal peignés à l'école, puisque je suis chargée de leur toilette, et que je m'étais occupée de moi, de manière à ne pas laisser de temps pour les autres. S'ils avaient dû avoir une mauvaise note, elle me reviendrait certainement ; mais je n'en veux plus mériter de cette façon.

Ayez encore la bonté de m'embrasser, ma bonne Marraine.

Votre Filleule bien affectionnée,

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XVIII^E.

Dijon, 18..

La marraine la commence par une caresse, se rappelle un agréable souvenir et conclut une fois de plus que le bonheur est dans le devoir.

Oui, ma chère enfant, je t'embrasse et bien tendrement. L'effet d'une bonne confession est d'attirer et de produire la miséricorde ; tu le sais, et la tienne est de celles qui disposent le cœur à ne garder de l'aveu que le souvenir qui bénit le pénitent. Ta petite aventure avec tous les retours de conscience qui la suivent, m'a rappelé un de ces souvenirs touchants et agréables où la morale s'est donnée dans les circonstances les plus heureuses pour la faire accepter.

Monseigneur Lavigerie visitait ce jour-là le modeste pensionnat de N.... où j'étais associée à la tâche qu'y remplissaient mes amies. Les élèves étaient chargées des frais d'agrément de cette réception. On avait très-bien exécuté une belle entrée en musique, et très gracieusement fait un petit compliment. L'arrivée du prélat et des vénérables prêtres qui l'accompagnaient, avait imposé aux moins sérieuses, cette religieuse émotion dont l'effet produit la dignité du maintien, si nécessaire en pareil cas. Deux étourdies furent cependant prises d'une sorte de fou rire au moment où Monseigneur commençait à parler. Au lieu de gronder, l'indulgent prélat sourit en disant : Heureux âge que celui où l'on rit si facilement ! Mais il en prit occasion d'une admirable petite instruction sur la différence très-certaine de l'avenir. L'avenir ! où si souvent l'envie de rire se change en envie de pleurer, pour ceux mêmes que l'on croit les plus heureux : « Et savez-vous pourquoi, vous aussi, à quinze ou seize ans, avez déjà parfois le cœur oppressé ? C'est qu'il n'est pas dans son pays. C'est qu'il est en exil. Et il y a bien des douleurs pour l'exilé. Vous le sentirez plus tard, et je vous engage à bien vous laisser pénétrer de l'amour de Dieu

pour devenir patientes et courageuses. Alors, Monseigneur trouva des récits tout émouvants pour appuyer ses conseils, et faire comprendre la nécessité de se préparer aux luttes de la vertu, par la sagesse de cet âge où il est encore si facile de bien faire. Puis se doutant avec raison qu'il y avait lieu d'exhorter les vaniteuses. — Chères enfants (un père a la permission de tout dire à ses enfants). Laissez-moi vous mettre là, en représentation devant cette glace tant aimée. Quelle admiration de ces deux yeux que vous trouvez si fort à votre goût ! Est-il possible que le bon Dieu ait fait une petite merveille comme moi ! Quelle ravissante créature ! Imaginez-vous une petite fourmi se contemplant aussi au miroir, et s'infatuant devant ses deux yeux, car elle a aussi de jolis yeux, et c'est la même main qui les lui a donnés. Si vous voyiez chose pareille, vous diriez : Voilà une fourmi qui est une petite sotte. » Tu penses bien qu'on ne s'attendait pas à voir une fourmi en cette affaire. Aussi ce mot demeura-t-il certain temps au pensionnat. Plus d'une fois les maîtresses s'en servirent pour couper au court les séances de vanité qui menaçaient de se prolonger devant le miroir. Il me semble que ce terme de comparaison était juste de tout point. La fourmi m'a toujours fait l'effet d'un petit être plein de prétention, de suffisance et d'oubli des autres à son profit. Est-ce sa dure conduite avec cette pauvre cigale ruinée, est-ce sa démarche si décidée ? Revenons à Monseigneur qui reprend : « Supposez, mes enfants, qu'au dessus de ces deux yeux que vous admirez tant, vous voyiez tout à coup se produire le bulletin de votre conscience, et que tout le monde puisse y lire ce que vous avez fait de désagréable à Dieu. Oh ! pauvres petites, quelle confusion succéderait à votre vain contentement ! » Et toutes ces jeunes filles de rougir, comme si vraiment le bulletin supposé allait s'inscrire sur leur front et très-étonnées d'être ainsi devinées dans l'admiration d'un avantage qu'elles avaient de commun avec une si infime créature, tandis que la grandeur de leur âme les inquiétait si peu. Tu veux j'en suis sûre, Victorine, t'occuper de la beauté du dedans, de préférence à celle du dehors. Et tu l'as trouvé tout fait dans ta conscience, ce bulletin de ta conduite, par la bonne habitude de le lui demander chaque jour. Cela t'épargne bien des mauvaises hontes, » Soyez apôtres dans vos familles, chères enfants, c'est la péroraison de Monseigneur, qu'un jour on vous voie porter sans murmurer les fardeaux de la vie domestique, et vous placer au nombre de ces femmes courageuses, obscures, inconnues, dont on ne parle pas, mais que Dieu voit et admire. Elles sont, mes enfants, le salut du genre humain. »

Tu le vois, ma chère enfant, la mission des femmes vertueuses les plus oubliées du monde, est prise bien haut. Mais pour devenir capable et digne de la remplir, il faut s'y préparer dans les années de la jeunesse, et tendre à s'acquérir plutôt l'honneur d'un respect mérité, que le plaisir d'une vaine admiration.

Ne pense-t-on pas à ta mère, en voyant rendre cet hommage aux femmes vertueuses ? Et ne dois-tu pas être fière de l'aider dans toutes les tâches qu'elle remplit près de toi ; de l'aider surtout dans le saint labeur de l'éducation des plus jeunes de la famille ? Tu le sens bien, chère enfant, ce n'est ni avec la grammaire et la littérature que tu aurais aimé à étudier, que tu peux faire un bien réel autour de toi. C'est avec la force de caractère que donne l'habitude de la vertu et des sacrifices inspirés et accomplis à chaque instant par la foi chrétienne. La jeunesse a encore cela d'heureux qu'elle trouve l'indulgence quand elle se trompe de chemin, et que son retour sur la bonne voie est accueilli d'une sorte de reconnaissance qui n'est pas inspirée par un autre âge, quel qu'ait été d'ailleurs le courage de la conversion : Dieu seul ne compte pas avec les années de ses enfants prodigues. Mais, chère amie, il est certain qu'il est plus généreux de le réjouir par la beauté de sa persévérance que par celle de son retour.

La plus jeune des filles de la famille X..., que tu as connue si vive, si riieuse, est entrée au couvent et paraît devoir y rester. Une vocation, confuse d'abord, et enfermée au fond de son cœur, s'est révélée tout à coup, à ce que croit le monde, mais depuis déjà longtemps s'affermissait en cette âme par les motifs les plus puissants. Il y a là pour père et mère un grand sacrifice à faire. Une forte grâce leur est nécessaire ; mais ils l'obtiendront par cette généreuse bonne volonté qui désire donner le bonheur selon l'indication de la Providence.

Au revoir, ma bonne Victorine,

LOUISE DUMONT.

LETTRE XIX^E.

Lyon.

Regret encore plus réfléchi ; maladie de la grand'mère ; chers souvenirs.

MA BONNE MARRAINE,

C'est à tout moment que je découvre un nouveau ravage dans mon cœur, produit par cet effet d'une rencontre d'un moment. Oui, ma bonne Marraine, je rêvais en travaillant et j'oubliais toutes les choses réelles et si intéressantes qui m'entourent : mes bons frères et sœurs, ma chère grand'mère, que j'aime tant ; ah ! si cet état avait duré, que serais-je devenue ? Mais, étais-je donc déjà assez coupable pour que la Providence emploie à me rappeler à l'ordre un moyen aussi sévère ? Voilà encore la maladie chez nous et sur ma grand'mère ! Je ne saurais vous dire combien j'en ai le cœur affligé. Je lui dois les meilleures joies de mon enfance, et aussi bien qu'à maman, les meilleurs sentiments de mon âme. Comme au milieu de ses peines elle prenait soin de ménager toutes mes jouissances ! Elle contait avec tant d'animation et de charme les plus sérieuses et les plus saintes histoires, que j'aimais mieux être moralisée par ses récits que divertie par ceux des autres. Quel intéressant et touchant chemin de croix elle me faisait faire ! Tout enfant que j'étais, je me sentais pénétrée de ses pieux récits devant les tableaux qu'on gardait religieusement dans notre famille. Les révélations de Catherine Emmerich ne lui étaient pas connues, et l'on aurait dit qu'elle les avait eues elle-même, tant son cœur ressentait toutes les douleurs renfermées dans la Passion. Et les cantiques qu'elle chantait encore si bien, et qu'elle me faisait chanter avec elle ! Tout cela avait lieu l'hiver près d'un petit feu bien insuffisant quand le temps était

rude ; mais près d'elle je ne souffrais pas du froid et ne m'ennuyais jamais.
Mon Dieu, ne me la reprenez pas ; je veux être sage pour vous et pour que
vous me laissiez cette bonne mère !

Priez pour moi, ma bonne Marraine.

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XX^E.

Dijon, 18..

La Marraine y redresse une erreur au sujet de la Providence. Réflexions
et conseils.

MA CHÈRE ENFANT,

C'est souvent par un soin maternel de la Providence que sa miséricorde nous afflige de ces douleurs qui nous font pleurer amèrement. Elle aime mieux nous avertir que nous châtier. Tu avais besoin d'une épreuve qui te rappelle à Dieu et au devoir en te sortant d'un danger de vanité dont l'issue pouvait être redoutable pour toi. La Providence ne te punit donc pas pour des fautes graves que tu n'as pas commises, mais elle t'arrête en de petites fautes pour t'empêcher de passer à de plus grandes. Alors elle plonge ton bon cœur dans la tristesse par un chagrin de famille, et le détourne de l'erreur où il cherchait à s'engager. Elle a donc avec toi un but tout aimable et plein de bonté. Il faut craindre Dieu, ma chère enfant, ce témoin qui voit toujours sans être vu, que personne ne peut mettre de complicité dans les plus secrètes de ses fautes, mais il est nécessaire de s'appliquer à le bien connaître pour ne pas laisser son âme se méprendre sur ses adorables attributs. Il faut que la tienne se laisse gouverner par cette souveraine sagesse qui n'étant jamais sans bonté doit l'épanouir toujours, et en aucun cas, ne doit la resserrer tristement. Pénètre-toi bien de cette conviction, que Dieu fait tout par miséricorde, qu'il fait tout par bonté parce qu'il fait tout par amour.

Ne vois jamais Dieu le Père, sans penser au Dieu fait homme, né pour souffrir, et mort pour nous. » A celui par qui on fléchit le Père, l'exemplaire

toujours subsistant de la bonté, de la patience et du pardon ; le Maître des maîtres dans la bonne vie, la lumière qui perce le triple mur des consciences, mais le juge tout miséricordieux de ses créatures fragiles. «

Avec ta chère grand'mère il n'y a qu'à te laisser agir. Déjà tu as fourni tes preuves près des malades ; et celle qui t'est chère à tant de titres te trouvera toute dévouée à son chevet, comme elle l'a été si souvent au tien. Oui, mon enfant, le cœur est bien malheureux quand il est saisi de la crainte de perdre un de ces précieux membres de la famille qui en pratiquait toutes les excellentes traditions. Garde bien pour toi et pour l'avenir des tiens, le goût de cette vie intime où l'on s'aime de manière à sentir que la pire manière d'offenser Dieu, serait de se faire de la peine les uns aux autres ; de cette vie où l'on prie, où l'on travaille, où l'on souffre avec père, mère, frères et sœurs ; où les vieillards et les infirmes ont leur part de la félicité commune, dans les consolations du respect et des soins de plusieurs générations, » Quand vous êtes réunis, ne te semble-t-il pas voir Dieu Lui-même au milieu de vous, applaudissant de son regard doux et satisfait, votre prière, votre travail ou vos jeux innocents. « Cette pensée me semble tout-à-fait applicable à votre intérieur et à ce que tu y éprouves.

N'est-ce pas, c'est bien là qu'est le bonheur. Il n'est ni dans la rue où l'on étale sa parure, ni au théâtre où l'on perd le goût des plaisirs innocents, où l'on prend celui des émotions troublées et perverses. Il est là tout près de nous et du devoir, et comme mêlé à tout ce que nous faisons selon la conscience. Jamais pour les cœurs honnêtes il ne se trouvera où Dieu n'est pas. Dis-bien à ta bonne grand'mère combien je pense à elle.

Ta toute dévouée,

LOUISE DUMONT.

LETTRE XXI^E.

Lyon, 18..

Un moment d'espoir bien goûté de tous. Quelques détails d'intérieur.

MA BONNE MARRAINE,

Voici de meilleures nouvelles, mais pourvu qu'elles se soutiennent. Hier nous avons passé une journée pleine d'espérance ; nous avons tous retrouvé de la joie ; c'était encore bien un peu mélangé d'émotion et de crainte ; mais on aurait dit que frères et sœurs se hâtaient de jouir pour réparer le passé de tristesse qui vient de s'écouler, et certainement ils le croient terminé sans retour. A souper, Pierre, Paul et mes sœurs jasaient tous à la fois ; papa, qui lui aussi, était bien heureux, les laissait causer et s'ébattre. D'ailleurs mes parents aiment à connaître la disposition de chacun et très-volontiers donnent même aux plus petits la permission de se soulager du silence de la classe, à leur retour à la maison. Quand papa a sous la main ce jeune peuple là, c'est un plaisir de voir comme il le regarde jouir de la liberté de parler et de déraisonner pour le remettre ensuite à sa place, rabattant l'amour-propre de l'un, montrant à l'autre sa sottise, et riant de toutes les variétés de vanité de la bande. Paul a bien un peu le ton du docteur, en faisant l'apôtre. Monsieur le Curé dit que c'est parce qu'on n'a pas encore critiqué ses sermons, et puis parce qu'il est toujours sage et presque jamais réellement humilié. Alors quand il est dans sa veine d'éloquence, on sent un peu qu'il est content de lui. C'est le moment où papa commence à lui faire entendre qu'il sera bientôt temps qu'il apprenne à se taire, s'il veut savoir parler plus tard. Hier, comme c'était son cœur qui faisait le discours qu'il nous a donné après souper, papa, maman et moi

l'écoutes tout attendris, sans désir de critique. » Quand je serai curé, disait-il, j'irai voir les malades, comme ma grand'mère, et je leur dirai des choses qui les engageront à avoir beaucoup de patience, parce que quand on ne s'impatiente pas, et qu'on dit au bon Dieu *Fiat voluntas tua* ; c'est-à-dire que votre volonté se fasse ; je veux faire comme vous, souffrir pour les pécheurs, pour ceux qui ne vous demandent pas pardon, eh ! bien le bon Dieu a pitié des pécheurs et des malades qui les recommandent, et il leur donne la patience et le Paradis. Et c'est beau de gagner le Ciel pour les autres. — Quel prêcheur ! s'écria Paul. Est-ce que tu as reçu l'ordre pour savoir être curé et prêcher. Oh ! ! bien, moi, je me moque bien de gagner le Ciel pour les autres. Qu'ils le gagnent s'ils veulent. Pourquoi font-ils tant de péchés ? C'est de leur faute. Ils sont baptisés, ça fait devenir sage ; ils ont fait leur première communion ; Monsieur le curé les a instruits. Moi, je ne serai pas sage pour ceux-là. C'est trop difficile de l'être pour un, sans vouloir qu'on le soit pour trente-six mille autres. Tes sermons ne seront pas bons ; je n'irai pas les écouter. — Moi j'irai, dit Marthe, et je ferai ton ménage, je te donnerai de la boisson pour que tu n'aies pas mal à la gorge. Et je ne serai jamais grognon comme la vieille Nanette, la sœur de Monsieur le curé, qui fait toujours la maîtresse et qui n'a jamais l'air de vouloir recevoir le monde. Et puis elle dit aux personnes qui viennent demander après Monsieur le Curé : « Il n'est pas encore deux heures, nous ne pouvons pas être au confessionnal toute la journée, on devient vieux, il faut un peu respirer. » Comme si ça la regarde, comme si Monsieur le Curé a besoin de sa permission pour devenir un saint. — Je ne ferai pas comme cela, va, Pierre, et même j'engagerai beaucoup, les hommes surtout, à venir se confesser. — Moi, je serai religieuse, dit Marie, quand j'aurai été à tes sermons. Eh ! qui restera pour soigner papa et maman, reprit notre Pierre ? Il faut qu'on leur tienne compagnie quand ils seront vieux. Ce ne serait pas du tout bien de les laisser seuls. — A moi à parler, dit papa : Toi, mon pauvre Paul, tu feras un beau soldat et un fameux pompier, si tu continues à penser des sottises comme celles que tu viens de nous débiter. Si tu ne veux travailler que pour toi, je te renie pour mon enfant. Les gens qui ne pensent qu'à eux, qui ne veulent servir qu'eux, sont de la pire espèce de maîtres et de serviteurs. Avec ça qu'ils n'ont guère d'esprit, pas plus que d'honneur, puisque tout autour d'eux, chacun travaille pour leur personne. Depuis Monsieur le Curé, qui s'occupe de leur âme, jusqu'au boulanger qui fait le pain pour le soutien de leur corps, tous les hommes sont là dans la société

s'occupant de chacun ; chacun doit se tenir disposé à faire du bien à tous, s'il était possible. Paul, tout ému, les yeux mouillés, alla se réfugier près de maman, prétendant qu'il ne demandait pas mieux que de travailler, d'être charpentier pour tout le monde ; mais qu'il ne pourrait pas se faire saint pour les autres. Tout en lui disant que papa avait raison, et que plus tard il comprendrait qu'il est possible de se dévouer pour ses frères en les recommandant au bon Dieu, ma bonne mère lui mettait du baume sur sa plaie en l'embrassant et lui donnant de douces réprimandes. J'ai remarqué que si l'on n'y regardait pas bien, on pourrait accuser maman de gâter cet enfant, tandis que son intention est de le soutenir, comme un petit infirme, parce que son intelligence est moins développée que celle de Pierre, son caractère moins fort, et qu'il a une sorte de susceptibilité qui produirait vite chez lui de la jalousie et du découragement. Nous élevant ensemble, maman sait cependant nous faire à chacun l'éducation particulière qui doit nous aider à nous corriger de nos défauts personnels.

Plus tard, notre Paul sera un Paul converti, vous voyez bien, notre père, disait maman, qu'il n'est encore qu'un petit Saul, ce pauvre enfant. Attendons que le bon Dieu ait refait ce cœur-là, après la première communion, vous verrez que ce sera admirable. Mais ce pauvre Paul saisit tout ce qui le blesse, et le voilà qui s'émeut de nouveau et qui s'écrie : Je ne suis pas Saul, moi, je ne persécute pas les Chrétiens, il n'y a que les Juifs et les autres qui ne sont pas catholiques que je n'aime pas. — Et Paul de reprendre : « Monsieur le curé nous a dit qu'on persécute Jésus-Christ, quand on ne remplit pas ses devoirs et qu'on fait du mal aux hommes, quand même ils seraient Juifs ou Infidèles, parce qu'ils sont tous notre prochain, et que le mal qu'on leur fait, c'est comme si on le faisait à lui-même. C'est pour cela qu'il a dit à Saul : » Pourquoi me persécutes-tu ? « Il a dit : me pour montrer qu'il prend intérêt aux hommes comme à lui-même. Comme Il est bon, le bon Dieu ! Nous ne l'aimons guère comme Il nous aime. Monsieur le curé en avait l'air bien triste en nous expliquant ça l'autre jour. — J'ai sommeil, dit Marthe, et moi aussi, et moi aussi, dirent ensemble les deux autres, sans pouvoir attendre la leçon que papa leur eût faite sûrement. C'est bien vu, reprit papa, car j'allais vous dire d'aller vous coucher. Pierre, déconcerté comme un prédicateur qui voit ses auditeurs s'endormir, se retira à regret. Cet enfant n'a jamais fini de vivre. Maman dit que si la santé seconde le zèle qui se montre en lui, il sera capable de rendre bien des services. Qu'il en soit ainsi ! Mais, ma bonne Marraine, quelle

œuvre de patience que celle de l'éducation de tous ces petits si différents de caractère ! Et quel talent il faut pour la bien accomplir ! Je vois des connaissances de maman qui croient remplir leur tâche en donnant, selon leur humeur, une correction par ici, une récompense par là, en vêtement ou en friandise. Il me semble qu'il y a tout autre chose à faire pour former le cœur et le caractère des enfants, et je pense comme vous, que le bon Dieu bénira mes parents pour le soin qu'ils apportent à cette tâche. J'ai achevé ma lettre, ce matin, à côté de ma bonne grand'mère qui dormait. Le médecin espère. Ah ! si le bon Dieu voulait !

Je vous embrasse de tout mon cœur, ma bien bonne Marraine, en vous priant d'excuser mes grandes lettres, si vous les trouvez trop longues.

Votre Filleule reconnaissante,
VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XXII^E.

Lyon, 18..

Chagrin de Victorine. Belle mort de sa grand'mère.

MA BONNE MARRAINE,

Quelle triste nouvelle ! ma bonne grand'mère n'est plus de ce monde. Oh ! que j'ai le cœur malheureux ! Il ressent comme une déchirure à la pensée que je ne la verrai plus, et je regrette de m'être livrée à l'espérance. Jeudi dernier, le mal devint si grave que ma grand'mère parla d'Extrême-Onction. Alors j'éclatai en sanglots et ne pouvais accepter cette résolution de réclamer le Sacrement destiné aux mourants. Ma bonne mère, aussi profondément affligée que possible, me redit ce que j'avais souvent expliqué moi-même à nos petits, en leur faisant répéter leur catéchisme. Allons, ma fille, ayons du courage ; ne nous abandonnons pas à nos impressions de cœur. Tu connais le but de l'Extrême-Onction qui est d'adoucir les derniers moments, de calmer les douleurs et parfois de les faire disparaître. Concevons encore cette dernière espérance qui a été laissée à la faiblesse des malades et de ceux à qui ils sont chers, mais que l'on n'obtient pas toujours. Envisageons surtout le secours spirituel dont tous ont besoin et qui jamais ne saurait abrégier la vie. Nous ne devons pas le laisser désirer avec la moindre inquiétude à notre mère. Si elle nous demandait un adoucissant pour les souffrances de son corps, volontiers nous irions loin et nous ferions tous les sacrifices pour le lui procurer. Elle réclame un secours qui lui est infiniment plus précieux, nous avons la même foi, ayons la même confiance et ne marchandons pas avec la charité qui doit lui procurer, sans retard, ce qu'elle désire. Mettons nos impressions à la

raison, ma chère enfant, Dieu nous aidera. Ma grand'mère, elle-même, voyant que j'avais pleuré et pensant bien que c'était à cause de la demande qu'elle avait faite, me parla comme maman. M. le Curé qui vint la voir accepta la proposition de notre malade d'une manière si délicate qu'on n'y pouvait deviner ni empressement, ni désir de retarder. Et une heure après sa visite, mes frères et mes sœurs étant de retour de l'école, papa de son travail, la cérémonie se faisait. Si vous saviez, ma chère Marraïne, avec quelle édification, de quelle piété ma bonne grand'mère paraissait pénétrée ! Et nos enfants comme ils étaient émus ! Quel recueillement dans toute la famille. Les paroles de Monsieur le curé nous ont été une grande consolation ; j'en ai retenu celles-ci où vous reconnaîtrez sa belle âme. « Comme l'Eglise vous a accueillie à votre entrée dans le monde, ma chère fille, comme elle vous a suivie à chaque pas de votre existence, et parce que vous n'avez cessé d'accueillir ses bienfaits, la voici qui vient prier près de votre lit de douleur et vous apporter les consolations et les fortifiants de ses saintes onctions. La voilà qui vient répéter près de vous les sublimes appels qui font violence au bon Dieu. Nous allons invoquer pour vous toutes les assistances que tant de fois votre bonne âme a invoquées pour les autres. Marie, la Mère des douleurs et la consolatrice des affligés, nos bons anges et tous les patrons de l'exil. Quand le repentir nous a purifiés, notre confiance nous ouvre le Ciel, où Dieu nous attend avec ses éternelles récompenses. Si Dieu veut en ajourner encore la possession et qu'il vous laisse à votre chère famille, vous la retrouverez dans tous ses membres, disposée à vous donner toujours, avec la grâce d'en haut, toutes les consolations que vous ont méritées vos enseignements. Toujours ils voudront tous, ces chers enfants, pratiquer les vertus dont ils ont vu les exemples si près d'eux. » Alors retenant nos sanglots, nous nous promettions d'être aussi sages que le bon Dieu et notre grand'mère pouvaient le désirer. Il me semblait suivre ma grand'mère et volontiers j'aurais quitté la terre pour m'en aller avec elle au ciel. On dirait vraiment que les mourants pieux ont déjà l'esprit des élus, quand ils vous parlent tout près de l'éternité. Après la cérémonie de l'Extrême-Onction, notre bonne grand'mère, qui déjà aurait voulu nous parler, quand elle eût reçu le saint Viatique, parut tout à coup comme guérie et jouissant d'une énergie pleine de vigueur, elle nous attira vers elle : » Mes bons enfants, ne nous attristons pas, comme ceux qui n'ont point d'espérance, causons un peu sans pleurer. Malgré mon ignorance, mes chers enfants, j'ai réussi, par la grâce de Dieu,

à tourner votre esprit en haut. Vous avez jusqu'alors compris qu'il faut travailler et souffrir sous les yeux du bon Dieu, sans trop nous appesantir sur les peines du passé, ni trop redouter celles de l'avenir, parce que le bon Dieu est notre père pour toujours. Quoique pauvres, nous n'avons pas été malheureux parce que la religion suffit au bonheur de ce monde quand on s'en sert pour régler ses désirs. Je ne peux rien pour votre avenir de la terre, malgré ma tendresse pour vous tous ; et je ne le regrette guère, parce que j'ai vu bien des riches moins satisfaits que moi, et beaucoup aussi de singulièrement éprouvés. Mes chers petits enfants, ne laissez jamais le nom du bon Dieu s'éloigner de votre pensée ; que, jusqu'à la dernière heure de votre vie, ce nom sacré et les saints enseignements de la foi restent scellés dans votre âme par mes bénédictions : ce sera le bonheur.... Elle a pu nous dire tout cela, ma chère Marraine, et terminer par une bénédiction que je n'oublierai jamais. Nous étions si enlevés par ces paroles et le pieux accent avec lequel elles étaient prononcées, que nous ne sentions plus l'amertume de notre tristesse. Et puis notre chère malade était toujours là ; mais ce qui suit ! Oh ! que c'est douloureux à dire et à supporter ! La soirée fut toute calme ; on voyait que la malade ne sortait plus guère de sa pensée ; de temps en temps, elle nous souriait et me disait à moi, très-bas, quelques paroles : « Courage ! ma bonne. Sois toujours bien fidèle chrétienne pour être toujours sage. Donne le bon exemple en tout. — Patiente dans l'épreuve. — La vie est courte. — L'éternité en est la récompense éternelle. « Puis vers la nuit nous avions un petit moment d'espoir bien trompeur. Une sorte de faim, la dernière, prit à ma grand'mère, elle nous demanda un potage qu'elle prit avec une sorte d'avidité. Ce repas fut suivi d'une espèce d'anéantissement dans lequel elle ne semblait plus pouvoir s'occuper de rien. Après être restée ainsi tout à fait en elle-même, tout à coup, avec une force qui était aussi le dernier effort, notre bonne mère leva les bras vers le ciel en disant : Mon Dieu, bénissez moi. Je voulais lui adresser une parole à la suite de la sienne. Mais c'était à Dieu seul qu'elle parlait. M. le curé vint s'informer de son état et lui demanda comment elle se trouvait. Toute souriante, comme d'ordinaire, notre mourante répondit : Je vais mourir, M. le curé.. le curé lui dit encore de bien touchantes paroles et lui offrit une nouvelle absolution avec indulgence plénière. Elle trouva l'énergie, au Confiteor, de frapper sa poitrine et de faire un signe de croix avec une piété qui nous dominait tous. Nous ne pleurions pas. Quelques minutes après

c'était fini... Maman fermait pieusement les yeux à ma grand'mère ; et nous tous agenouillés, nous étions replongés dans les larmes et les sanglots.

Priez pour nous, ma bonne Marraine.

Votre respectueuse filleule,

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XXIII^E.

Lyon, 18..

Quelques mots de la Filleule sous l'oppression de son charria.

MA BONNE MARRAINE,

Quelle douloureuse chose que la mort ! Tout le temps que ma chère grand'mère était étendue là sur son lit, que nous l'entourions en priant près d'elle, nous croyions la posséder encore. Il me semblait, pour ma part, compter sur quelque miracle qui la rendrait à mon affection. Mais plus rien d'elle au retour de la triste cérémonie ! Plus rien que des objets qui la rappellent en vous déchirant le cœur ! Tout ce qui était à son usage le fait battre d'émotion cruelle : c'est son livre d'église ; c'est son crucifix qu'elle a tant couvert de ses pieux baisers ; ce sont les vêtements qu'elle a portés, les derniers jours avant sa maladie. C'est sa chambre, avec tous les petits objets à son usage. Dire que ces riens durent plus longtemps qu'une créature chérie ! Ma bonne Marraine, comme on pense différemment dans la tribulation que dans la tranquillité de la vie ! Ma grand'mère, et le malheur de l'avoir perdue, c'est tout ce qui remplit mon esprit et mon cœur en ce moment, mais le bon Dieu n'est pas encore entré dans mon chagrin ; Je n'y sens bien que la souffrance toute naturelle de mon âme, sans avoir le courage de lui en faire l'offrande. Grondez-moi, ma bonne Marraine, je ne puis songer à retourner à l'atelier.

Votre obéissante Filleule.

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XXIV^E.

Dijon, 18..

Ce que produit la religion dans les âmes ; mission de la douleur ; elle opère aussi sur la jeunesse pour son plus grand avantage.

Ce ne sera pas le moindre des dédommagements de l'éternité, que celui qui nous remettra en possession de ceux que nous avons aimés dans la mortification de l'absence. Bientôt, ma chère enfant, tu sentiras l'effet de la religion sur ta douleur. Déjà tu sais comme elle transforme les âmes, de façon que "nous pouvons croire fermement ce qui n'est pas évident ; que nous espérons pleinement ce qui n'est pas visible ; que même nous pouvons finir par aimer ce qui nous est naturellement pénible." Ce miracle s'opère en toutes les âmes ; il s'est opéré en toi, mon enfant, plus que tu ne crois. Tu es convaincue que l'âme de ta bonne grand'mère trouve devant Dieu le prix de sa vertu ; tu aimes son bonheur quoiqu'il te prive de sa présence, et tu ne souffrirais pas la tentation d'une faute qui pourrait t'éloigner de ses leçons et de ses exemples. Les pensées tristes sont sœurs des pensées chrétiennes, et ces dernières te feront comprendre la mission de la douleur. Tu es déjà à une heure de la vie où tu donnerais tout ce que tu possèdes d'agréable pour une goutte de consolation. La religion bientôt te montrera ce qu'elle sait faire à ce sujet ; mais la douleur l'aidera à te former, crois-le bien, mon enfant. Au fur et à mesure que tu avanceras dans la vie, tu verras que toute âme souffre, et parce que tu sauras vivre en toi-même, tu sentiras que par un divin mystère il lui est bon de souffrir : » Les yeux mouillés de larmes se tournent du côté du Ciel. » La famille se dévaste par la mort et les séparations auxquelles oblige l'avenir des enfants ; le cœur en saigne et tient en arrêt cette jeune imagination que tant de rêves et de projets entraînaient peut-être déjà, loin de la raison et de Dieu. La douleur vient pénétrer ce bon cœur si aimant et le met à la torture de ces adieux sans

retour. Il voudrait s'appuyer sur une amie qui a partagé la joie de ses meilleurs jours, et n'y trouve qu'une insensible personnalité qui désenchanté sa confiance au moment de ses pleurs. » Déjà la terre se voile pour laisser resplendir le Ciel, » qu'elle ne regardait plus assez, cette chère petite fille, et vers lequel désormais elle élèvera fréquemment son âme. On s'endormirait si facilement dans le bonheur, en ce nid de la famille, où l'on s'élancerait si audacieusement vers la félicité rêvée, dans le désir de n'y pas vieillir et de n'y jamais mourir. Et pourtant, le but de la vie n'est pas dans la vie. On n'y trouve que les moyens d'atteindre à ce vrai terme qui est le lieu où s'épanouit l'âme de ta bien aimée. La première raison de la douleur est donc de nous retirer des choses du temps, pour nous rappeler à celles de l'éternité. Plus tard tu découvriras tout ce qu'elle peut opérer de bien parmi les pauvres humains qu'elle éclaire, qu'elle humilie avec des à-propos divins ; qu'elle purifie, qu'elle perfectionne, qu'elle divinise pour le Ciel. Sois bien assurée que toutes nos peines entrent dans le plan de la Providence, comme étant les meilleurs moyens employés par une mère, pour conduire et sauver ses enfants. Laisse-toi consoler dans ce que ton chagrin a de trop vif, mais gardes-en ce qu'il a de préservateur pour toi. Le souvenir des morts qui nous ont édifiés dans la vie, nous aide à bien vivre. Il est donc salulaire de le garder, de le bénir, de l'honorer par l'imitation des vertus qu'il nous rappelle. Et puis, ma chère enfant, la mort n'a pas pour effet d'abolir le commerce d'idées et de sentiments que nous avons sur la terre avec ceux que nous aimions. Par cette mystérieuse puissance du souvenir, qui est tout à fait de l'ordre spirituel, nous nous retrouvons avec ceux qui sont entrés dans le royaume des âmes, et nous vivons encore de leur direction et de leur amour.

Adieu,

LOUISE DUMONT.

LETTRE XXV^E.

Lyon, 18..

Victorine raconte à sa Marraine une épreuve qui fait diversion à sa douleur, et dont le récit produit tout un journal.

MA BONNE MARRAINE,

Voici une épreuve d'un autre genre. Il y en a donc de toutes sortes dans la vie ? Madame X... a demandé à maman de vouloir bien me laisser aller travailler chez elle pour lui faire ses robes d'été. Ce n'est pas l'intention de maman de m'envoyer travailler en ville. Je dois rester à l'atelier de Mademoiselle Elise, et je vous avoue, ma bonne Marraine, que l'idée d'aller porter mon travail ailleurs, me causait une grande humiliation. L'orgueil n'est pas seulement, il paraît, le défaut des riches, puisque si souvent il m'arrive d'avoir à m'en défendre. Et puis cette personne fort élégante passe pour être très-difficile, et quoique Mademoiselle m'ait assuré que je pouvais faire l'ouvrage qui me serait commandé, je me sentais on ne peut plus troublée à l'idée de cette entreprise. Mais mes parents ont été obligés autrefois par ceux de Madame X..., et ils sont restés dans l'habitude de dire oui à toutes les demandes de services qui peuvent leur être faites par elle. Il fallait donc obéir et m'en aller travailler à la journée ! Je passai ma nuit sans dormir et me levai bien triste, non de mon chagrin de cœur, mais de cette pensée d'échanger, ne serait-ce que pour quelques jours, mon atelier habituel pour la maison de Madame X... Si vous saviez combien mon cœur battait quand je tirai le cordon de la sonnette ! Et combien j'étais tentée de me sauver chez Mademoiselle Elise ! Mais j'avais demandé à la sainte Vierge de m'obtenir le courage, l'humilité et l'adresse nécessaires

pour servir Dieu en contentant la personne qui allait m'employer. Et je sentais, au fond de mon âme, le parti pris de me mettre de côté et d'honorer la mémoire de ma bonne grand'mère, par un peu de la vertu de courage qu'elle a tant pratiquée dans son humble travail. — La femme de chambre m'installa dans une pièce destinée aux ouvrières de la maison. Il y avait déjà une lingère et l'on attendait une repasseuse. — Je suis peut-être en retard, dis-je à l'ouvrière qui paraissait déjà bien en train de travailler ; mais c'était sans trop savoir ce que je, demandais, tant j'étais intimidée. — Non, me répondit la lingère, d'un air tout bienveillant, j'arrive seulement et l'heure n'est pas encore sonnée. Madame X... vint bientôt pour me recommander la façon d'une robe toute simple par laquelle je devais commencer. Je redoutais d'en entreprendre seule la façon, et pourtant mon premier sentiment fut un froissement d'amour-propre en voyant le tissu si ordinaire qui m'était confié pour essayer de mon adresse. Ce fut bien autre chose quand Madame X... entrant, me dit d'un air tout protecteur : Bonjour, jeune fille. Je m'inclinai froidement, pensant que j'avais un nom, et qu'il était drôle de ne pas s'en servir pour me saluer. Jeune fille ; je sais bien que je le suis, et quoique je ne sois pas fâchée de n'être pas encore vieille, j'aimerais mieux : Bonjour, Mademoiselle Victorine, que cela qui n'est pas un nom. Vous voyez, ma bonne Marraine, je ressemble bien peu à ma grand'mère si polie pour tout le monde sans compter avec personne. — Vous allez commencer par cette robe, me dit Madame X... Je la veux très-peu ornée, mais cependant d'une façon qui ait son cachet, de manière qu'elle puisse passer pour sortir d'une main habile et un peu renommée. Faites-y bien attention, petite. Encore ce mot si humiliant. J'en étais rouge jusqu'aux cheveux, et indignée jusqu'au profond de mon cœur, et j'avais bien envie de railler au-dedans le drôle de discours de Madame X... pour me recommander le cachet de sa façon de robe. Mademoiselle ne nous dit jamais de ces singulières choses : — Appliquez-vous à bien réussir, mettez toute votre adresse à ce que l'on vous donne à faire ; il est de votre devoir de chercher à contenter les personnes qui vous emploient et à les satisfaire en ce qu'elles désirent innocemment. Voilà comme on nous parle à l'atelier, et je n'ai pas alors envie de railler. Et puis Mademoiselle Elise nous dit toujours ce qu'elle veut d'une manière si polie, que l'on se sent tout de suite disposée à bien travailler pour lui être agréable. — Enfin il fallut mettre les ciseaux à l'étoffe, et pour cela encore j'étais bien émue ; l'envie de me moquer se passa. Il me semblait que ma bonne grand'mère m'exhortait avec

de ces paroles encourageantes, comme elle en savait dire quand il s'agissait du moindre devoir. Je tournai encore le regard de mon cœur vers la sainte Vierge, et lui envoyai tout bas mon Souvenez-vous avec toute la force de ma crainte et l'ardeur de mon désir. Mes ciseaux suivirent les patrons en tremblant encore pourtant ; mais Madame X... avait disparu, je me trouvais plus à l'aise pour agir. La lingère me regardait bien un peu, mais ne m'intimidait pas ; son âge et sa bonne physionomie semblaient me garantir son indulgence. C'est peut-être la première fois que vous coupez une robe toute seule, me dit-elle ? Je comprends que vous ayez un peu peur. Moi, je n'aurais jamais eu assez de résolution pour trancher dans une étoffe. J'ai toujours béni la bonne Providence d'avoir permis qu'il y ait de l'ouvrage pour tous les caractères et pour tous les esprits, puisque je n'étais faite que pour ravauder. Mais le bon Dieu nous secourt en toutes choses, il vous aidera dans vos ouvrages élégants et vous donnera l'adresse comme il me donne la patience. Et puis Madame est bonne, elle ne vous tracassera pas quand même vous ne feriez pas tout de suite de la perfection. — Elle m'épouvante cependant, et je redoute le moment où il faudra lui essayer mon ouvrage. Non, non, Mademoiselle, il ne faut pas juger sur le petit air du dehors : c'est le ton d'à présent, mais quand le cœur est bon et chrétien, les choses ne se passent jamais méchamment. Courage, allez, vous ne vous déplairez pas ici. Comme elle vit que mes yeux se mouillaient : Pauvre enfant, me dit-elle, mais d'une manière si compatissante que nos cœurs se rencontrèrent en se comprenant comme s'ils étaient de même âge. Un soupir que cette bonne fille n'étouffa qu'en partie, me laissa entendre qu'il y avait dans sa vie quelque souvenir douloureux. Je me sentais bien le désir de compatir, mais il fallait en attendre l'heure. Et puis il fallait aussi me hâter de mettre ma robe bonne à essayer. — Comme ça a gracieuse mine, me disait elle. Vous avez bien du goût ; jamais je n'aurais pu faire de jolies choses comme celles-là. Heureusement que le bon Dieu me tient compagnie, car je vous assure qu'il n'y aurait pas de quoi oublier ses malheurs en passant et repassant sans cesse mon aiguille dans les avaries de mon linge, sans jamais m'écarter d'une ligne. — Et sans compter qu'il ne faut pas être ambitieuse, reprit la repasseuse. C'est toujours le même gain, et il n'y a pas de quoi placer beaucoup de fonds au bout de l'année, à moins que ce ne soit sur l'espoir d'aller à l'hôpital. — A la volonté de Dieu, répondit la brave lingère. Je vis, ma bonne Marraine, que j'étais en compagnie d'une sainte fille, qui voulait me donner les encouragements de

sa charité en même temps que les exemples de sa vertu. Une enfant de cinq ou six ans entra tout en courant : — Bonjour Catherine, bonjour Marie, bonjour Mademoiselle, se présentant devant chacune de nous pour en être embrassée. Elle arrivait de l'école toute joyeuse avec des bons points, et me regardant d'un air moitié curieux, moitié timide : — C'est pour maman cette belle robe, et moi en aurai-je une ? — Petite curieuse, avez-vous bien dit votre leçon ? saviez-vous votre catéchisme ? demanda la lingère. — Oui, Catherine. La mère Elisabeth a dit que c'était bien, que c'était très-bien, et voilà ! Elle nous montrait un joli bon point d'un air si heureux, avec une si agréable petite mine que c'était plaisir de la voir. — C'est moi qui ai le mieux su, ajouta-t-elle. — Il ne faut pas vous en vanter, dit Catherine. Quand vous faites bien, le bon Dieu est content ; mais quand vous vous en vantez, c'est le démon, le mauvais ange qui est satisfait. Je vois que Catherine était de plus un bon ange du foyer pour cette petite enfant. Je crois bien que la repasseuse ne vaut pas la lingère. Elle me paraît avoir la jalousie de la fortune et critique volontiers ce qui se fait par les maîtres de la maison. Plusieurs fois déjà Catherine la redressa doucement avec de très-sages paroles. — Vous n'avez pas regardé les choses de tout près et vous avez vu les riches avec prévention, Marie. Vous pourriez déjà être convaincue que le bonheur n'est pas dans ce que l'on possède des biens de la terre, et que la Providence envoie presque toujours aux riches des tourments bien pénibles pour leur faire payer des richesses qui, le plus souvent, les égarent du bon chemin, et qu'elle ne les y remet que par ces moyens très-douloureux. — La repasseuse réfutait : Catherine est toujours en chaire à prêcher sur sa chaise de raccommodeuse ; elle voudrait nous y faire accroire que les riches ne sont pas plus heureux que les pauvres ; mais comme Monsieur le curé elle prêche souvent dans le désert. Comme si les pauvres n'avaient pas aussi des douleurs pour leur cœur, en même temps que toutes sortes de privations pour leur corps. — C'est que, Marie, je n'ai pas encore pu trouver que le bonheur vienne de l'argent, ni des plaisirs, ni des honneurs, et que la possession de l'une ou de l'autre de ces choses puisse nous ôter une véritable souffrance. Quand j'avais un peu rempli mon devoir près de ma bonne mère et que je la voyais satisfaite, je me trouvais si heureuse que rien n'aurait pu rendre mon âme plus contente ; et quand j'ai eu le chagrin de la perdre, rien au monde n'aurait pu me consoler. Tout ne sert de rien dans ces malheurs. Il n'y a que le bon Dieu qui puisse les adoucir ; tout l'or qu'il a mis dans la Californie n'empêcherait pas une de

mes-larmes. — Oh ! c'est que vous, Catherine, vous avez un esprit et des idées du vieux temps. Ce n'est plus comme cela à présent. — Je n'ai pas cru que le bon Dieu avait refait les esprits ; mais vous avez raison, on a plus que jamais détérioré son ouvrage, et ce n'est pas comme autrefois, on ne jouit plus comme de mon temps avec des choses toutes simples, et même des choses tout à fait du cœur, qui ne se voient pas : les promenades dans la campagne et en famille après les devoirs du Dimanche ; le bonheur de s'aimer, de se faire plaisir les uns aux autres, de se consoler, d'être l'amie de sa mère, et le soutien des plus jeunes et la consolation des plus vieux. — Vous avez beau dire, tout cela c'est trop sentimental, il faut encore autre chose pour se plaire au monde. — Ah ! ma pauvre Marie, c'est que les bons sentiments, c'est justement ce qui procure la félicité, la joie de l'intérieur. D'abord ils empêchent le trouble que causent les mauvais. Quand on habitue son cœur à n'aimer que ce qu'il convient d'aimer, on le met à l'abri de bien des souffrances et, certainement, on lui laisse beaucoup de bonnes consolations. — Je sentais que Catherine avait raison, et il me semblait qu'elle représentait tout à fait le temps de ma bonne grand'mère et la différence qui existe entre les ouvrières de cette époque et celles de la nôtre. Elle ne paraissait pas avoir le dernier mot avec la repasseuse, mais je trouvais que sa raison et son cœur parlaient juste. — Vous avez beau dire et faire de la morale, reprenait toujours Marie, vous ne m'ôtez pas de la tête que les riches sont plus heureux que les pauvres. Voilà Madame qui se promène dans son jardin tandis que nous sommes toutes trois occupées à travailler pour elle ; sans compter sa cuisinière qui fait le déjeuner, la femme de chambre qui époussette ses beaux meubles, etc., etc., et peut-être la modiste qui lui confectionne quelque joli chapeau. Enfin elle est servie, du matin au soir, n'a qu'à désirer, vouloir, ouvrir sa bourse et tout arrive comme elle le demande. — Oui, c'est pour cela qu'il y a quatre ans, elle a tant versé de larmes près du lit de son petit garçon qu'il a fallu voir mourir au milieu de tous ces avantages. Il est mort dans un bien beau petit lit, le pauvre ange ! Mais venant de le mettre dans la même terre que tout le monde, et trouvant le berceau vide en rentrant, je vous assure que ces élégances-là ne lui touchaient guère le cœur. Et je crois même que si elle avait été obligée de travailler pour gagner sa vie, ça l'aurait aidée à supporter cette peine qui faisait mal à tout le monde. Ah ! j'ai passé par plus d'une situation ; la meilleure selon vous ne serait pas celle de la pauvre ouvrière gagnant quinze sous par jour, eh ! bien j'y ai eu, en y regardant,

plus de tranquillité réelle que plusieurs de mes amies d'école. Les visites par la ville en robes extravagantes où l'on va débiter des petits propos plus ou moins charitables sur le compte du prochain, ce n'est pas plus le bonheur que ce n'est le devoir. Si c'est ça que vous désirez, Marie, je vous assure que mieux vaut ravauder, ourler, marquer à perpétuité et du matin au soir que de perdre ainsi son temps et son âme. Sans compter qu'on rentre le soir tout ennuyée, et qu'on ne trouve guère de cœurs bien disposés en revenant chez soi, quand on n'y a pas rempli son devoir.

L'heure du repas fit lever la séance. C'était une épreuve pour moi : manger avec les domestiques ! Je ne les méprise pas, mais jamais je n'avais mangé qu'avec mes parents, et ce monde me semblait au-dessous de moi par l'éducation. Il fallut encore accepter ça ; ce moment et ce souci passèrent aussi, adoucis par la pensée chrétienne. Comme je courus avec bonheur voir un peu ma chère famille après le repas, et quelle joie j'éprouvais en les revoyant tous ! C'était à qui me suivrait pour aller à l'école en ma compagnie. Bons et chers enfants, que je les aime ! A mon retour chez Madame X..., il fallut essayer sa robe. J'avais réussi presque parfaitement. Vraiment le bon Dieu et la sainte Vierge avaient tout aplani. Marie voulut que Catherine nous racontât son histoire, et je me dis en l'écoutant, ma bonne Marraine, que je vous la redirais, si vous voulez, puisque je vous rapporte tout, quoiqu'elle prétende qu'elle est aussi uniforme que ses raccommodages, mais elle me semble intéressante pour tous les bons cœurs.

Je vous quitte, ma bonne Marraine, en vous offrant mon respect bien affectueux.

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XXVI^E

Dijon, 18..

Où il est dit que le dédain n'est pas un fruit de l'éducation ; que la sagesse qui nous donne de la complaisance en nous-mêmes ne plaît guère à Dieu ; qu'il faut attendre pour juger ; qu'il y a de belles âmes partout ; qu'une simple ouvrière peut être plus sage avec sa foi pratique, que la plus belle parleuse qui discourt dans son orgueil.

J'ai suivi toutes tes impressions, ma chère enfant, et n'ai pas manqué de te gronder un peu pour chacune de tes petites erreurs, mais pas trop fort parce que tu es de bonne volonté et puis que tu es jeune, et qu'il faut bien que tu te fasses comme tout le monde, l'éducation de l'expérience.

C'était une grande épreuve pour toi que l'obligation d'aller travailler à la journée, dans une maison étrangère et sans avoir été préparée à cette sorte d'accident. Mais il faut bien t'exercer de bonne heure à l'inattendu des sacrifices si variés par lesquels la Providence veut façonner et parfaire nos âmes. A ceux que nous avons le loisir de considérer en nous y préparant, elle joint ceux dont l'accomplissement se fait dans cette générosité spontanée du premier mouvement qui distingue ces bons enfants dont le cœur ne prononce jamais le non qui refuse à un père bien-aimé. — C'est très-vrai, chère enfant : l'orgueil n'est pas seulement le défaut des riches, il est celui de tous les hommes, et parfois celui des pauvres d'une façon impie et cruelle. Comme c'est au cœur surtout qu'il se trouve, il suffit de désirer immodérément et avec envie pour devenir beaucoup plus orgueilleux que Je riche, pour peu qu'il ait de modération chrétienne dans la jouissance de ce qu'il possède. Le fruit d'une éducation raisonnable et chrétienne, comme celle que tu as reçue, c'est de savoir mettre l'honneur où il se trouve, l'humilité partout et d'estimer le travail sous toutes les formes honnêtes, non-seulement pour les bénéfices d'amour-propre ou d'argent, mais surtout

parce qu'il répond à une loi de Dieu qui nous honore en nous aidant à nous rendre dignes de lui et de ses dons. C'est nous-mêmes, ma chère enfant, avec le secours d'en-haut, qui rendons notre position honorable. J'ai vu chez moi des ouvrières dont j'aurais fait volontiers mes amies ; j'y ai vu des femmes du monde, que l'on a coutume d'appeler grandes Dames, dont je n'aurais pas voulu moralement pour mes ouvrières. Envoyée par ta sage mère à une tâche du dehors, tu pouvais être sûre de trouver en cette maison tout un personnel convenable. Mais à ton âge on ne juge encore guère que sur des apparences, ce qui expose à toutes sortes d'erreurs d'appréciation. Le ton d'une personne n'est pas l'indice certain de qu'elle est au moral. Pour la juger, il faut attendre ses actes. Nous avons presque généralement de ces habitudes extérieures qui prêtent à de faux jugements, dès que nous rencontrons des esprits malveillants ou malins. Combien ne voit-on pas dans les rues ou ailleurs, de jeunes filles qui s'admirent croient se faire admirer précisément par des prétentions qui donnent envie de rire ! — Ne prends pas l'habitude de la raillerie, mon enfant, le cœur fin par y perdre de sa bonté. Par-dessus toutes choses, disait notre Père Lacordaire, à un de ses jeunes amis, par-dessus toutes choses, soyez bon « La bonté est ce qui ressemble le plus à Dieu et ce qui désarme le plus les hommes. Votre physionomie n'est pas encore aussi bienveillante qu'elle pourrait l'être, et rien ne saurait lui donner ce caractère que la culture intérieure de la bonté. Une pensée aimable et douce à l'égard des autres fin par s'empreindre dans la physionomie. La première personne venue qui me cause l'impression d'être bonne, me touche et me console. » Cela est vrai pour tous, ma chère enfant. Nous faisons plus de bien par cette bonté des égards et des paroles de tous les instants, que par des bienfaits qui se font attendre, qui ne peuvent se répandre qu'à intervalle dont la valeur ne s'apprécie de cœur que s'ils sont accompagnés de l'aménité qui nous charme avant tout. Tu ne saurais croire combien on peut se sentir attristée du refus orgueilleux d'un acte de politesse eût honoré celle qui le refuse, en consolant le à qui il était dû. Que la régularité de la conte, ni les sentiments qui peuvent te mériter time ne soit jamais pour toi une cause de rair avec personne. Si l'on est ou paraît être un plus sage que les autres, c'est toujours par la ce de Dieu. Il résulte alors de cette grâce conduite que l'on est obligée à plus de reconnaissance envers Dieu et à plus de charitable commission envers le prochain moins heureux. Il peut avoir une bien belle âme dans une personne ne un peu ridicule dont l'éducation n'a pas cor- le manque de simplicité

extérieure. Défie-toi ce mauvais esprit de notre temps que l'on rescommence l'atmosphère, si l'on n'y prend garde, ont l'effet est d'inspirer l'aversion de ceux qui cèdent, rien que parce qu'ils possèdent. C'est sorte de récrimination impie contre la divine vidence, qui a voulu adorablement l'inégalité fortunes et des conditions ; c'est une injustice re le prochain à qui l'on retire sa charité en atant qu'on lui refuse même sa reconnaissance, d il oblige ou qu'il donne, parce qu'on a perdu intiment d'humble gratitude qui fait remercier le bienfait. Avec tous, ma chère enfant, riches ouvres, commence et finis toujours tes relapar la bienveillance ; tu y es plus obligée que s qui ont été moins favorisées que toi en insion et en exemple religieux. Ce serait bien la e d'avoir si bien appris l'Evangile dans ton enfance et d'avoir si exactement répondu aux questions de doctrine catholique, pour ne pas mieux pratiquer que les pauvres jeunes filles employées en fabrique dès l'âge de douze ans, qui n'y ont emporté que ce qu'elles ont recueilli en quelques jours d'école et de catéchisme, qui ne savent pas lire et sont dépourvues de tout moyen d'ajouter à cette insuffisante instruction. Mais toi ! Toi qui as désiré être Institutrice ! Je te laisse à méditer sur ce point d'exclamation. — Il n'est pas besoin de te faire remarquer de nouveau que le bon Dieu t'entoure des soins de sa Providence particulière. Le personnel qu'il te fait trouver là où tu redoutais de passer quelques instants, est une autre preuve providentielle de son attention à te mettre sous les yeux les exemples, et même les contrastes qui peuvent aider au choix de ton cœur. Tu vois en cette bonne personne, si simple ouvrière, combien la modération dans les désirs et la résignation chrétienne peuvent donner d'élévation aux sentiments, et même de distinction à la manière d'être extérieure. Tandis que les folles illusions elle tumulte des désirs produisent le trouble de l'esprit, l'abaissement du caractère, la vulgarité de la pensée et des mots qui doivent l'exprimer ; C'est une situation bien évangélique, que celle d'une humble ouvrière inclinée toute sa vie sur son travail et sous le regard de Dieu. On a depuis longtemps défié les plus profonds philosophes de pouvoir offrir au grand jour des justices, autant de mérites en toute leur vie de sagesse humaine ? qu'une bonne femme chrétienne, par un seul jour de les vertus pratiquées, avec son aiguille et par sa iété. — Remarques-tu, ma bonne amie, comme le bon Dieu nous réserve partout la satisfaction de faire e bien. Jamais Il ne laisse notre cœur absolument u dépourvu des éléments qui peuvent lui fournir l'occasion d'en accomplir au moins quelque peu. En dehors de ce que cette pauvre ouvrière pratique de vertu personnelle, n'est-

il pas admirable de voir ce qu'elle fait au profit des autres ? D'abord, son exemple n'est-il pas le meilleur redressement des erreurs qu'elle peut rencontrer dans les ouvrières qui l'entourent : la parfaite délicatesse qu'elle apporte à l'emploi de son temps, sa prudence, sa réserve, sa charité et sa sollicitude morale pour son eune entourage, tout cela n'en fait-il pas un véritable modèle pour toi ? Ce sont tous ces actes le vertu dans les devoirs de notre état, qui y donnent un mérite réel ; ce sont aussi tous les petits dévouements pratiqués en faveur des faibles : enfants, serviteurs, ignorants, vieillards et malheureux, qui développent et soutiennent en notre âme la charité que Dieu et les hommes aiment à y bénir. Courage, ma chère enfant, courage partout et toujours ! Que Dieu te pénètre du sentiment de son regard ! Les jeunes personnes aiment tant à être vues, à être regardées ; comment se fait-il qu'il n'y ait que du regard de Dieu qu'elles ne se soucient pas ? Les chrétiens fidèles sont donnés en spectacle aux anges, dit saint Paul, cette pensée ne saurait-elle plus flatter le cœur de la jeunesse ? N'est-elle pas bien à plaindre de placer si bas les intérêts de son amour-propre, qu'elle ne tienne plus qu'aux vulgaires et fragiles suffrages de la terre ! Dieu te voit, Dieu te regarde, ma chère enfant ! non de ce regard distrait, indifférent, interrompu et impuissant des créatures entre elles, mais de ce regard attentif, affectueux et effectif dont Lui seul est capable. «

A bientôt, mon enfant.

LOUISE DUMONT.

LETTRE XXVII^E.

Lyon, 18..

Où l'on trouve la très-simple histoire d'une raccommodeuse.

MA BONNE MARRAINE,

Je ne saurais trop vous remercier de la leçon de courage que contenait votre lettre, et j'ose presque vous dire que j'en ai profité. Il m'a semblé m'en aller de meilleure humeur chez Madame X..., pour y continuer ma tâche. Tout en arrivant, je réclamai le récit que nous avait promis Catherine ou que plutôt elle nous avait laissé désirer : le récit de sa vie. La repasseuse fit instance aussi à sa façon, qui me paraissait exprimer une curiosité toute vulgaire et qui fit répondre à Catherine que ce récit ne renfermait pas le moindre intérêt pour elle, qu'il faudrait être de sa famille pour donner son attention à des choses si ordinaires où le malheur suivait le malheur, comme cela arrive tous les jours pour tant de personnes qui n'en disent rien. — Eh ! bien, supposez que nous sommes de votre famille ; mais oui, ajouta la repasseuse, dites-nous donc votre histoire. C'était si légèrement qu'elle le demandait, qu'elle arracha un nouveau et profond soupir à la pauvre Catherine. Ah ! le bon Dieu a fait miséricorde à mon père, car Il l'a promis à ceux qui meurent dans le Seigneur ! Mon grand-père était un brave propriétaire, le plus saint des hommes. Pour cette âme-là, je ne crois pas nécessaire de la recommander à la miséricorde divine, elle a dû voler tout droit au Ciel. C'est le plus profond souvenir de mon enfance que celui de cette belle mort. Il n'y a point d'événement dans ma vie, je vous le répète, dit Catherine en me regardant. Et pourtant, ce n'est pas une vie si insignifiante qu'on se l'imagine, que la vie cachée dans le travail. Il ne faut

pas croire que le cœur s'y éteigne. Il y vit, au contraire, d'une manière profonde et réfléchie que ne connaissent pas les cœurs désœuvrés du monde heureux. Notre curé me le disait toujours et c'est très-vrai. Les tristesses et les joies y sont bien autrement senties quand la religion nous a fait une forte éducation. A présent, la moindre jeune fille a le cerveau malade de quelque désir et de quelque langueur, si le bonheur qu'elle a rêvé n'arrive pas à temps. Dans ma jeunesse, on était élevée avec l'idée du travail et du devoir, et l'on s'y soutenait par la confiance et la soumission à la Providence ; l'ennui ne prend pas là-dessus. Et puis quand c'est la conscience qui mène la vie, tout s'y fait et s'y supporte avec courage. — Votre histoire n'arrive pas, dit la repasseuse. — Mais c'est que je commence par la morale ; on en fait si peu à présent, que les gens d'autrefois trouvent à tout moment l'occasion d'en donner double dose.

Mon grand-père laissa ma grand'mère, maman et ma tante embarrassées des terres qu'il avait toujours cultivées à l'aide de consciencieux ouvriers qui travaillaient fort et qu'on rétribuait modérément. Ma pauvre grand'mère, restée seule avec des filles toutes jeunes et une très-mauvaise santé, puis n'ayant pas l'habitude de mener ces travaux, ne put réussir dans une tâche qu'elle voulut trop longtemps soutenir, par respect pour la mémoire de mon grand-père qui aimait ses vignes, les ayant créées lui-même. Cette culture devenue très-onéreuse, différentes pertes se joignant à celles que causait un travail que l'œil du maître ne suivait plus, mirent bientôt la gêne dans la maison. Les vignes furent vendues à prix réduit. Ma grand'mère, crut assurer l'avenir de maman en la mariant très-jeune ; cela ne fit qu'augmenter son malheur, car mon père était incapable de rétablir les affaires de la famille. Il avait le goût de la spéculation, sans en avoir l'intelligence. Dans ses relations de commerce, il prit des habitudes qui firent le malheur de trois dignes femmes : ma grand'mère, ma mère et ma tante, sans compter celui des enfants. Ma tante, ah ! la digne et sainte fille ! Ceux qui rient des vieilles filles ne comptent pas avec tous les dévouements qu'elles fournissent chaque jour ; et des dévouements que le bon Dieu seul apprécie, puisque ceux mêmes qui en profitent s'en peuvent encore moquer. Ma grand'mère eut une vieillesse pleine de douleurs, accablée d'infirmités qui ne lui laissaient guère de répit, et de souffrances de cœur plus poignantes encore. On lui cachait bien le plus triste du ménage de maman, mais il n'était pas possible de tout garder secret. Ce qu'elle voyait d'ailleurs à toute heure du jour et à bien des heures de la nuit, c'était le travail

prolongé de ma chère tante, pour subvenir aux nécessités du petit ménage, et souvent ses veilles comme garde-malade au chevet de sa mère. Mais la piété filiale, qui n'est plus guère en usage à présent, se pratiquait chez nous et ailleurs, en même temps que l'autre piété. Les parents aimaient sérieusement leurs enfants du temps de ma grand'mère. Ils ne les adoraient pas et osaient tout leur dire pour leur montrer leurs défauts et les en corriger. Puis ils donnaient l'exemple ; alors le respect coulait de source, sans qu'il fût nécessaire de jamais le réclamer. Ma grand'mère mourut courageuse et résignée, mais triste de nous laisser dans la peine. Ce fut la seconde séparation cruelle pour nous toutes, mais pour moi surtout dont elle avait soigné l'enfance et qu'elle aimait de prédilection. A la suite du partage réclamé par mon père, de ce qui restait à ma grand'mère, ma tante se vit réduite à la plus chétive position. Elle loua une petite chambre tout près de chez nous, pour rester à même de rendre encore service à ma mère, dans ses enfants. Nous étions aussi deux filles. Alors la pauvre Catherine tout émue de ce souvenir avait peine à reprendre son récit, et nous l'attendions tout attendries aussi. — Comme ma grand'mère avait compté sur l'aisance pour ses filles, elle en avait fait de bonnes ménagères, mais ne leur avait pas fait apprendre d'état. Ma tante, très-adroite et laborieuse, s'était mise à faire de la broderie pour subvenir aux frais de maladie et donner à sa mère toutes les douceurs de régime que réclamait la délicatesse de sa santé. Depuis, elle vécut de ce travail. Le chagrin de ne plus avoir à se dévouer pour sa mère la plongea dans une longue et profonde tristesse. Elle avait tout perdu, lui semblait-il. Tout lui était indifférent, et les seuls malheurs de ma mère purent rappeler son cœur à la vie pour compatir par de nouveaux dévouements. Nos affaires allaient de mal en pis. Jamais mon père n'en faisait rien connaître à maman, qui ne pouvait que supposer la ruine prochaine et en redouter tous les malheurs. La tristesse de ses prévisions ne lui ôtait rien du courage qu'elle mettait à nous élever, et ma digne tante la secondait de son mieux dans cette tâche. Mais il n'était pas possible de donner à notre intérieur la joie que l'on peut goûter, même dans les familles pauvres, quand le chef de la famille y met la sécurité par l'accomplissement du devoir. Mon pauvre père ! Dieu sait que je ne voudrais pas manquer de respect à sa mémoire, sa mort ne me laisse plus voir son passé que comme une époque qui ne fait plus partie de sa vie. Si j'en parle, c'est pour y voir toujours mieux combien tout finit par manquer à notre bonheur, quand nous continuons de manquer au bon Dieu. Mon pauvre père brouillait toujours un

peu plus ses affaires. Il ne pouvait pas en faire de considérables, mais il y perdait tous les jours. Croyant trouver au café des chances de réussite, il y passait très-souvent de longues heures dans une société qui finissait par altérer ses sentiments, ce qui ajoutait à notre malheur, celui de voir la foi diminuer en son âme. Il rentrait chez nous de mauvaise humeur, et au lieu des caresses que nous aurions voulu lui faire, nous sentions nos cœurs se serrer et le silence si attristé de notre mère nous gagnait pour toute la soirée. Ma sœur, d'une complexion délicate, d'une sensibilité dont elle souffrait pour la moindre peine, ne résista pas à cette vie de douleurs concentrées, que l'on n'osait pas se confier, comme par respect de celui qui les causait. Moi, étant plus âgée et plus forte, je me trouvais naturellement la confidente de maman. Elle pensait aussi ménager ma sœur en lui disant le moins possible ce qu'elle souffrait. Peut-être eût-il mieux valu lui en parler un peu en l'aidant à apprécier l'épreuve par la religion, et lui laisser alors la possibilité de prendre les raisonnables distractions qu'il aurait été possible de lui donner. Mais il n'est guère facile d'avoir raison en tout dans le malheur qu'il faut endurer devant ses enfants. Enfin nous souffrions ensemble sans communications qui auraient pu trop émouvoir ma sœur. Elle ne résista pas à la tristesse de cette existence où elle souffrait plus encore pour nos parents que pour elle-même. Elle aimait père et mère de tout son cœur. Je ne pourrais pas revenir à ces détails de notre chagrin. Ma sœur finit comme un ange qui n'a pu supporter une plus longue épreuve, manquant de force corporelle pour aller plus loin.

Ce que ma sœur fit pour mon pauvre père, dans ses entretiens avec lui, tout le temps que dura sa maladie, c'est un secret du bon Dieu. Le fait est que cette chère et belle âme fut le missionnaire de celle de mon père. Rien de plus déchirant que sa douleur à la mort de son enfant. Il ne s'en releva pas. Ma mère, ma tante et moi, regrettions de survivre à cette petite sainte ; mais il nous restait une tâche à remplir : il fallait entourer de nos consolations celui que ses regrets et son chagrin accablaient mortellement. Ce fut à qui travaillerait avec le plus de délicatesse à le lui faire supporter ; ma mère et ma tante s'y employèrent de toute leur âme, mais les hommes ne résistent pas à ce genre de peines. Notre bon curé trouvait encore moyen de faire sourire mon père. Il était si heureux de son retour à Dieu que notre ruine, disait-il, devait nous sembler légère, dès que nous avions pour porter cet accident de la terre, les consolations du Ciel. — Voyez-vous, lui disait-il un jour qu'il était sous l'impression de notre gêne et des reproches qu'il

s'en faisait, il faut redevenir un peu philosophe chrétien, c'est-à-dire supporter allégrement le malheur même que l'on a causé. Quand on s'en est expliqué avec le bon Dieu, et qu'on est aussi sûr que possible qu'il a pardonné les torts qu'on a eus, il ne faut pas y revenir de mauvaise humeur. C'est un procédé que le bon Dieu n'aime pas. Il est plus juste et plus délicat de lui montrer la satisfaction que nous donnent ses bienfaits, que d'en revenir sans cesse à nos méfaits dans l'humeur de notre amour-propre. Vous n'êtes pas riche, la question n'est pas là. " Qu'on soit aigle, colombe ou linotte, l'important c'est d'avoir des ailes et de s'en servir pour tirer ses pattes de la boue terrestre, respirer dans l'air pur et s'approcher du Ciel. "

Toutes les bonnes paroles de notre vénérable curé dans son ministère près de nous, aux jours si nombreux de nos malheurs, me sont restées comme un baume qui se remet sur mes plaies chaque fois que je les ressens. La mort de mon excellente sœur m'avait laissée désorientée cruellement. C'était sur elle que je reposais mon pauvre cœur fatigué et tous mes plus consolants projets d'avenir. — Alors vous n'avez pas pensé à vous marier, dit la repasseuse. — Jamais qu'avec ma sœur. A nous deux, nous voulions donner à notre mère, à notre tante et à notre père, si c'était possible, une vieillesse toute composée de consolations. Je lui faisais voir dans l'avenir une sorte de bonheur, de tranquillité qui nous dédommagerait d'une jeunesse si tristement passée. Sa mort détruisit toute espérance de la terre. — C'est pour cela que vous auriez dû vous marier. - Ah ! si vous saviez la place que Dieu et le malheur tiennent dans une âme ! Il n'est besoin d'y rien ajouter. Quand une fois on est envahie par l'épreuve et fortement soutenue du bon Dieu, le cœur ne peut chercher autre chose. Il se contente de ce qui lui reste de bien à faire à ceux qui ont partagé ses peines. Cela suffit à tous ses besoins. Ce n'est pas que ma mère n'ait désiré quelquefois que je me marie. Il paraît que ces pauvres mères, qui se sont passées de bonheur en mariage, en gardent le goût pour leurs enfants, et sont parfois les plus pressées à établir leurs filles, et les moins regardantes, quand il s'agit de choisir ou d'accepter celui qui doit mettre la paix ou le trouble dans la vie de ces chères filles. Maman n'en était pas là ; mais je veux dire que si le bon Dieu ne m'avait éclairée, il eût été possible que j'ajoutasse aux peines de mes parents, le malheur d'une vieillesse sans soutien et sans consolations, et peut-être un bien plus grand encore. Que de zèle, de lumière et de compassion notre vénérable pasteur mit à nous consoler et à convertir mon

père ! Il en fit un saint pour l'heure de sa mort. Que de prudence, que d'adresse et de bonté il avait près de lui !

C'était toujours avec tant d'égards, de respect et d'affabilité qu'il l'abordait, que l'émotion gagnait chaque fois mon pauvre père et lui faisait dire : Oh ! je ne mérite pas une pareille bonté, et avec ma mère, comme il s'y prenait bien ! Etant sûr de sa piété, il la grondait un peu de n'être pas plus généreuse dans ses larmes. Je me rappelle tout cela comme si c'était hier. Le cœur a si bonne mémoire ! Il lui disait une fois avec le ton de son autorité paternelle : » Regrettez celle que vous chérissez, mais ne vous plaignez pas de cette fin si douce. Puisque nous ne sommes ici-bas que pour mériter la vie véritable, la longueur ou la brièveté du chemin ne change rien. Soyez sûre que le départ prématuré de cette chère enfant au sein d'une bonne famille est une grande faveur de la Providence pour elle-même, et pour vous tous. Ne voyez vous pas quelle grâce de salut elle produit tout près de vous ? Est-ce que vous voudriez pleurer en ingrate et ne pas voir que votre malheur temporel cache un bienfait pour l'éternité ?

C'était très-vrai. Mon père était frappé à mort par le chagrin qui entraîna la décomposition du sang ; mais par ce même chagrin il avait retrouvé la vie chrétienne. On dirait bien que les peines s'entraident ; l'une amène l'autre très-souvent, mais en l'adoucissant et devenant comme un secours qui aide à la supporter. Pas tout à fait deux années après la pieuse mort de mon père, je perdis ma bonne mère et le bonheur de la consoler de tant de peines. Il ne me restait que ma tante à aimer et à soigner. — C'était bien le cas de vous marier, redit encore la repasseuse, dont c'était le refrain toutes les fois qu'elle croyait en voir l'occasion négligée dans l'histoire de Catherine. — Non, car je devais à ma tante autant qu'à ma mère, et jamais je n'aurais voulu l'exposer à l'abandon et à la misère. Le fruit de notre aiguille nous suffisait quant au pain quotidien ; la grâce du bon Dieu et nos chers souvenirs, avec toutes les consolations de la foi, suflisaient à mon âme comme à la sienne. J'eus le bonheur de la conserver aussi longtemps que possible. Elle fut aveugle les quatre dernières années de sa vieillesse, ce qui attrista son esprit et mon cœur. Plusieurs voulaient admirer les soins que je lui donnais ; mais je vous assure que cette admiration me blessait. Il y en eut même qui voulurent me faire obtenir un prix Montyon. Un prix Montyon pour avoir aimé et servi une seconde mère ! Je le renvoyais à quelqu'autre qui, pour avoir servi avec moins d'affection, pouvait y avoir plus de droit. Si le bon Dieu a vu là quelque chose qui demande

récompense, Il saura bien, sans aucune réclame de la terre, me rendre ce que j'aurai pu mériter.

Vous voyez que mon histoire n'est pas amusante. — Elle est même bien triste, ajouta la repasseuse, et je ne vois pas pourquoi vous n'avez pas au moins voulu du prix qu'on vous offrait ; on a quelquefois une petite somme qui fait plaisir. — J'ai été habituée à me consoler et à jouir sans argent, et je m'en trouve bien ; je travaille et je reste à la garde de la Providence pour les besoins de l'avenir, si je vis plus tard que mes yeux et que mes forces.

Quelle vertu, n'est-ce pas, et qu'il est facile de donner la préférence à Catherine, sur cette repasseuse si vulgaire dans ses sentiments ? Combien les gens communs me sont donc insupportables

Vous me gronderez encore plus d'une fois, ma bonne Marraine.

Je serai toujours votre reconnaissante filleule,

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XXVIII^E.

Dijon, 18..

La chère Filleule reçoit encore une petite exhortation dont il ne faut pas passer la lecture.

Voici seulement un billet, ma bonne Enfant, où je veux te dire combien j'estime la digne ouvrière dont tu viens de me faire faire la connaissance. Considère, ma bonne Fille, combien la résignation et le désintéressement honorent le malheur en ajoutant à l'intérêt qu'on lui doit, celui qu'on donne à la vertu. Pénètre-toi bien de la conviction que les victoires remportées au cœur sont de première nécessité même pour les choses du monde extérieur. Un cœur mal réglé au-dedans ne produit que des œuvres équivoques et s'affaisse sans cesse devant l'épreuve. On a comparé avec justesse la conduite des âmes qui réfléchissent et qui luttent en silence devant Dieu, à celle du pilote dans la tempête. Il se place au gouvernail, il regarde le ciel et se remue peu ; à peine s'il fait un signe de main, et le sort de la barque est pourtant dans cette main ; d'autres courent sur le pont, crient et se démènent et mettent partout la confusion ; mais tous leurs cris ne détourneront pas une seule vague, ne calmeront pas un souffle du vent. La vérité entre sans bruit et dans le silence, et demeure longtemps ; et puis elle germe doucement et ses fruits sont des meilleurs. Ce sont de ces fruits exquis, malgré leur modeste apparence, que porte l'âme de cette bonne Catherine. — C'est effectivement un dur combat que ce combat de la vie, ma chère Enfant ; mais quand on s'y prépare avec la grâce de Dieu, qu'on y est éclairée de ses lumières et soutenue de sa force, on le mène à bonne fin, ou tout au moins, on n'y succombe pas sans se relever. — Oui, la vie est rude, répétons-le, et pourtant n'en disons pas trop de mal, puisque telle qu'elle est, nous en pouvons faire le prix de l'éternité. D'ailleurs tout en t'y occupant au dehors aux œuvres les plus ordinaires, tu y auras en toi-même des espérances et des

épanouissements qui n'appartiennent pas à la terre et qui ne s'apprécient pas avec la mesure du temps.

A ton âge on se croit volontiers assez fort pour gouverner sa vie. Garde-toi de cette erreur, et tire, au contraire, humblement parti de tout ce qui peut contribuer à ta force dans les bons conseils et les bons exemples que tu trouves sur ton chemin. Plus tard, comme on l'a dit, on s'assied volontiers au gouvernail, en laissant doucement sa main dans celle de Dieu. Et puis une fois l'âme pénétrée de Lui, elle l'emporte et le retrouve partout, et les moments où elle jouit de Dieu, sont bien doux et bien nombreux. C'est un bon maître qui voit la peine qu'on se donne pour le servir et qui y compatit... Il y a longtemps que cela est reconnu du cœur : Le combat de la vie humaine ! Ce qui l'est peut-être moins dans sa profondeur, c'est que le combat est notre vie ; c'est-à-dire que c'est par la lutte que la vertu se soutient, se développe et devient près de Dieu le motif de ses glorieuses récompenses. — Tu supportes mal les gens vulgaires. C'est facile à comprendre quand on est mieux élevée qu'eux ; mais ce n'est pas assez chrétien. — Il est certain que c'est une sorte de supplice que la société des personnes de mauvais genre. Hélas ! cela n'a jamais été plus fréquent. Jamais les jeunes filles de la classe ouvrière n'ont paru plus mal apprises. Depuis que les mères ne donnent plus dans la famille cette éducation religieuse qui se fait dans les leçons de chaque jour, et qui avec l'élévation des sentiments donne la convenance du ton et des manières, on ne rencontre plus guère que des jeunes personnes qui croyant, comme je l'ai déjà dit, tout remplacer par la toilette, se laissent le ridicule d'un langage et d'un maintien qui font regretter avec pitié qu'elles ne s'appliquent pas de préférence à s'illustrer plutôt par l'éducation que par les panaches et les fleurs.

Ma chère Enfant, bénis ta mère et bénis Dieu dans l'humilité de ta reconnaissance, pour tant de bienfaits que d'autres n'ont pas reçus, mais qui, à cause de cela, n'en sont que plus dignes de ta charité. Pour bien diriger tes pensées et accomplir tes actions avec l'intention qui les rend méritoires, il faut jeter chaque matin un coup d'œil sur ce que tu prévois avoir à faire ou à supporter dans la journée ; il faut un peu méditer. Cela t'épouvante, je le sais, et tu n'es pas la seule. Veux-tu la méthode de méditation que donnait un saint prêtre dont je lisais la vie ces jours-ci ? Je la crois excellente et à la portée des plus inexpérimentés en cet usage.

« Comment méditer, me demandez- vous, écrivait
« ce saint homme, à une jeune personne qui avait
« réclamé de lui la manière de le faire. Je vous assure
« que je n'en sais pas un mot de plus que
« ce que j'en ai appris chez ma mère d'une
« pauvre mendiante. Vous savez que je suis un
« pauvre petit paysan à qui Dieu a fait l'immense
« honneur de devenir prêtre... Eh ! bien, ma bonne
« mère avait les habitudes des campagnes chrétiennes
« de la Bretagne : on ne refusait jamais les
« pauvres à la porte de la ferme. Il n'y avait pas
« grand chose à leur donner, un morceau de pain,
« une petite sébille de farine ; mais enfin on ne refusait
« pas, et ma mère nous envoyait, nous les
« petits, porter l'aumône à la porte de la maison.
« Un jour, c'était une vieille mendiante, j'avais environ
« sept ou huit ans. Elle me dit tout en recevant
« son pain : Dis-moi, mon petit François, fais-tu
« bien tes prières ? — Oui, maman me les fait
« dire tous les jours. — Et à quoi penses-tu quand
« tu les dis ? Me voilà fort embarrassé, car je ne
« voulais pas mentir et je pensais pendant ma
« prière à bien des choses autres que le bon Dieu
« assurément. — Ecoute, mon enfant, pour le morceau
« de pain que tu me donnes, je vais te rendre
« une leçon pour bien faire ta prière toute ta vie et
« être bien sage. Quand tu te mettras à genoux,
« fais bien ton signe de croix, et pense que Notre
« Seigneur est là devant toi, dans son berceau, sur
« la croix... et puis dis-lui ta prière comme si réellement
« tu le voyais. Et quand ta prière est finie,
« reste encore à genoux et dis-lui tout ce qu'il y a
« dans ton cœur, quand tu as de la peine ou du
« plaisir, enfin tout ce que tu penses. Vois-tu, tu
« n'auras pas toujours ta mère avec toi, mais tu
« auras toujours le bon Dieu. Il faut t'habituer à Lui

« ouvrir ton cœur, à Lui demander conseil, à Lui
« dire tout ce dont tu as besoin. »

Cette pieuse créature n'avait-elle pas trouvé le secret de nos relations avec le bon Dieu ? De toute mon âme je désire que tu en fasses la règle de ta conduite spirituelle. — Je ne voulais t'écrire qu'un billet ! !

Ta dévouée en Notre Seigneur, ma chère Victorine.

LOUISE DUMONT.

LETTRE XXIX^E.

Retour de Victorine à l'atelier. Une fête religieuse en famille.

MA BONNE MARRAINE,

J'ai terminé ma tâche chez Madame X... et je n'ai qu'à m'accuser de toutes mes petites lâchetés avant de l'entreprendre, de mes jugements téméraires sur la maîtresse de la maison, par de légères apparences, comme dit le catéchisme. Je n'ai qu'à remercier Dieu de tous ses secours et à me louer de presque toutes les personnes que j'ai rencontrées dans cette maison dont le personnel était pour moi un épouvantail. Même la petite fille si gentille et si polie avec tous les serviteurs m'a laissé un souvenir très-agréable. De plus, j'ai appris sur la charité de sa mère, des choses qui m'ont fait regretter d'avoir avec elle si fort manqué de cette vertu. Mais rien ne m'a touchée comme les sentiments et les conseils de la raccommodeuse. Aussi dois-je aller la voir quelquefois. — « Vous avez de l'avenir, avec votre état et votre adresse, me dit elle à mon départ, vous le voyez, vous avez contenté Madame. Son ouvrage est bien fait, elle vous en a adressé des compliments, ce que je vous dis là n'est pas pour vous inspirer des tentations d'orgueil. C'est le bon Dieu qui vous a gratifiée de cette adresse, et Il vous donnera bien autre chose si vous lui restez fidèle. Sûrement vous réussirez, vous serez peut-être une ouvrière à la mode, dont on s'arrachera l'ouvrage. Alors, n'est-ce pas, Mademoiselle, vous profiterez de votre ascendant sur les femmes du monde, pour les modérer au lieu de les exciter dans leur folle passion de vanité. Vous ne voudrez pas les aider à offenser Dieu et la sainte Vierge par les coupes de robe où la modestie est blessée en même temps que la convenance qu'elles doivent à leur entourage de famille ; vous ne voudrez pas les aider à ruiner leurs maris par l'exagération

de leurs dépenses ? Croyez bien que vous n'en ferez pas plus mal vos affaires. La Providence aura toujours une clientèle de choix, au service des ouvrières délicatement consciencieuses. D'ailleurs quand il faudrait encore un peu pâtir pour les bons principes, vous seriez bien assez généreuse pour le vouloir. Ce n'est pas sans intention qu'on vous a élevée avec soin. J'ai connu une ouvrière qui a fini par vivre de ses rentes fort honorablement ; je recommandais pour elle. Toujours je lui ai vu refuser de donner les coups de ciseaux qui pouvaient trop décoller une robe ; jamais elle n'a travaillé ni fait travailler le dimanche, à moins de nécessité sérieuse. « — Je lui ai donné bien de la satisfaction en lui disant que j'étais en bonnes mains pour suivre ses conseils ; et que de plus, j'avais en ma Marraine une mère spirituelle pleine de sollicitude pour mon âme. Certes, si je n'étais pas sage dans tous les détails de ma vie, vous auriez le droit de me renier pour votre filleule.

J'ai été reçue dans mon atelier avec ce ton affectueux qui vous décide si bien à reprendre une place, que d'ailleurs j'avais quittée à regret ; mais tant de bons procédés de la maison X... m'avaient distraite de ma douleur, et comme un peu entraînée vers ce nouveau personnel. Cependant il m'était bien doux de revoir Mademoiselle Elise et plusieurs de mes compagnes. Et puis il fait bon en ce moment dans notre intérieur. Non pas qu'on y oublie ma bonne grand'mère ; mais on peut croire que son âme est de là-haut une puissante protectrice pour nous tous. Mon père a de l'ouvrage plus qu'il n'en peut faire et quelques entreprises qui lui ont réussi ont remis l'aisance chez nous, en permettant même à mes parents de faire un peu d'économie.

Dimanche a eu lieu la première communion de mes frères. J'ai bien regretté, ma bonne Marraine, que vous, et tous ceux qui nous étiez chers, ne soyez pas là pour jouir avec nous de la piété et du recueillement de ces bons enfants. Pierre nous avait depuis longtemps édifiés par son application à faire de tous ses devoirs une préparation à ce grand jour. Paul, sans mettre autant de suite dans sa sagesse, nous a aussi fait voir souvent ce que peut produire, même sur un enfant ordinaire, la délicatesse d'une conscience dont on s'occupe chrétiennement. On le voyait à tout moment prendre sur son caractère pour ne se laisser emporter à aucune vivacité. Je ne saurais vous dire combien de fois par jour il nous demandait : « Est-ce un péché d'avoir fait ceci ou cela ? C'était à craindre qu'il ne devienne scrupuleux. Mais au fur et à mesure qu'il approchait du grand jour, on voyait sa confiance se fortifier par les lumières que lui donnait l'instruction religieuse

des catéchismes et du confessionnal. Les bonnes choses que Monsieur le Curé disait à ces enfants, me faisaient regretter de n'être plus à l'âge des premiers communians. Arrivés à la veille de ce beau jour, avant d'aller se coucher, Pierre et Paul vinrent s'agenouiller devant papa et maman pour leur demander leur bénédiction avec leur pardon. — Oui, mes enfants, à genoux, parce que nous allons vous pardonner et vous bénir de la part de Dieu qui nous a chargés de vous conduire ; de tout notre cœur, nous oublions vos fautes et nous vous bénissons, car vous nous avez rendus bien heureux ces derniers jours, et puis nous espérons vous voir toujours grandir en sagesse devant le bon Dieu et devant votre prochain à qui vous devrez l'exemple. Ils nous ont embrassés aussi en nous faisant leurs excuses pour les contrariétés qu'ils nous ont si souvent fait endurer, dirent-ils. Je vous assure, ma bonne Marraine, qu'il m'était bien facile de les leur pardonner, et que mes sœurs aussi leur ont aisément donné l'absolution. Pauvres petits ! Leurs sentiments religieux les rendaient tout à fait charmants ! Ils avaient préparé une liste de tous les noms qu'ils voulaient recommander dans leurs prières de communians et l'avaient mise dans une poche de façon qu'elle se trouvât sur leur cœur et que personne n'y fut oublié. C'était une idée de Paul. Votre nom était tout près de celui de nos parents. Tout en nous unissant aux prières de ces enfants, nous aurions toujours eu les yeux sur eux si ce n'avait été la crainte de les occuper de nous à ce touchant office de la première première communion. Oh ! comme je priais saint Polycarpe, patron de notre paroisse, de protéger notre cher Pierre contre toute espèce de martyre ! Combien cette gloire épouvante mon cœur ! Si l'amour de la propagation allait nous l'enlever. Mon Dieu, laissez-le-nous ! Qu'il n'aille pas en Chine ! Qu'il n'aille pas chez les sauvages ! Et s'il trouvait, un jour, la persécution chez nous ? Ma chère Marraine à combien d'appréhensions on peut se livrer, en peu de temps quand on aime une si bonne créature, et qu'on n'a pas la générosité de l'offrir tout entière au bon Dieu ! Au retour de la sainte Table, nos enfants ne paraissaient plus habiter sur la terre. Comme leurs prières durent toucher le cœur du bon Dieu ! Il me semble qu'elles durent aussi nous obtenir à tous des grâces d'avenir, et cette confiance rassura bientôt et réjouit mon âme. Il y eût un peu d'émotion triste en nous mettant à [table, et y voyant occupée par une autre, la place de ma bonne grand'mère ? Mais j'ai senti que les regrets douloureux s'adoucissent dans les fêtes et les émotions religieuses : et je crus que cette sainte absente prenait sa part d'une joie dont le Ciel était l'objet. Deux

vieux amis de la famille avaient été invités à notre dîner, et maman qui, au sortir de la messe, avait vu la bonne Catherine, l'avait tellement sollicitée pour se joindre à nous, qu'elle l'avait décidée. Vous voyez, ma bonne Marraine, que voilà une amie de plus que je ne me suis pas faite par légèreté ; mais une plus jeune avait aussi été invitée et cette fête aurait été complète sans l'absence de ceux que nous y regrettions. Il y a si peu de joies pour les pauvres filles restées seules au monde, que j'étais heureuse de voir cette estimable Catherine prendre sa part des nôtres en ce bon moment. Nos petits garçons furent on ne peut plus gentils et polis pour les vieillards, et très-attentifs pour un petit camarade orphelin, qui était aussi de la fête, Pierre nous dit qu'il serait encore bien plus heureux le jour où il serait fait prêtre, puisque le Sacrement qu'il aurait reçu lui donnerait le droit de faire communier les autres. Et l'on aurait dit qu'il tenait déjà le saint Ciboire. Papa et maman paraissaient goûter cette espérance. Les bons vieux se récrièrent sur le regret de ne pouvoir supposer qu'ils l'entendraient prêcher. — Vous ne savez pas, dit Pierre ; il y en a qui ont les cheveux bien plus blancs que les vôtres, qui vivent bien plus vieux. — Tu nous enterreras peut-être alors, dit l'un d'eux. On n'enterre pas aujourd'hui, reprit papa, c'est fête. Pierre qui voyait tout d'une façon céleste, répondit que quand on pleurait sur la terre pour l'enterrement des Saints, on se réjouissait dans le Ciel. Enfin, notre réunion se serait volontiers continuée encore, mais la cloche des Vêpres se fit entendre et, d'un bond, les premiers communians sortirent de table pour se rendre à l'appel. Cette fête va déjà finir et je m'en attriste. Que tout ce qui fait plaisir est donc court !

Je suis, ma bonne Marraine, votre reconnaissante et affectionnée.

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XXX^E.

Lyon, 18

Un départ. Quelques détails sur la famille.

MA BONNE MARRAINE,

Hier, nous avons dit adieu à notre Pierre partant pour le petit Séminaire. Mais la tristesse que cause toujours un départ, était tout adoucie par l'espoir de l'avenir. Cette pensée du bonheur et de l'honneur d'avoir un prêtre dans notre famille, arrêta nos larmes. Paul est bien désolé d'avoir perdu son ami de famille, malgré les petites bourrasques qu'il faisait parfois endurer à son frère plus sage que lui, et dont la sagesse l'importunait souvent ; il l'aime de tout son cœur. Pierre avait aussi des larmes dans les yeux, mais son idée dominante l'aidait bien à se mettre en route. C'était Monsieur le Curé qui le conduisait. Il en a pris tant de soin que cette première démarche devait lui revenir. Mes parents iront voir mon frère plus tard, et je suis bien sûre qu'ils ne recevront que de bons témoignages sur son compte. « Surtout, Monsieur le Curé, disait maman, veuillez bien ne pas manquer de désigner à ces Messieurs les défauts de Pierre. Je ne voudrais pas qu'il s'abusât ni qu'il abusât ses maîtres seulement une semaine. » C'est une véritable perte que celle de l'exemple que cet enfant donnait chez nous. Parfois on aurait cru que nous étions tous entraînés par sa vertu. Je n'ai plus qu'un fils, répétait papa tout attristé ce matin. Il faut qu'il soit sage pour deux. Je le serai, papa, répondit le pauvre Paul, d'un air aussi résolu que possible. Je veux devenir raisonnable comme Pierre. Pas tout raisonnable comme un petit curé, mais comme un bon charpentier, comme vous étiez quand vous étiez jeune, papa. Encore un peu d'école et puis il commencera à travailler avec papa, tout en

continuant certains cours qui sont nécessaires à son état. Si ses forces ne se développent pas assez pour qu'on en fasse un charpentier, mes parents ont l'intention de le mettre dans la menuiserie. Les chers Frères lui trouvent le coup d'œil juste dans le dessin linéaire et du goût pour celui d'ornementation. Bien des personnes disent à mon père qu'il aurait dû songer à quelque chose de plus relevé pour le second de ses fils. Qu'à côté d'un prêtre, il faudrait un homme en place. A cela, papa répond : Amour-propre mal entendu. Les hommes et les familles sont plus déshonorés par la paresse et tous les défauts des pédants qui ne savent rien de ce qu'il faut savoir, qu'ils ne le seront jamais par les états les plus ordinaires qui sont bien sus et bien exercés par des gens de cœur. Il n'y a que les impies et les brouillons qui puissent contrarier l'amour-propre d'un prêtre. Et j'espère bien que mon Paul gardera toujours assez de foi et sera toujours un travailleur assez honnête pour ne jamais faire monter au front de son frère la rougeur de la honte. Et je prétends qu'il y a plus d'honneur à manier le rabot en bon ouvrier, que la plume en méchant barbouilleur de papier. La nature et la Providence savent bien ce qu'elles font en disposant les esprits et les choses de manière que tout ce qui est bon et utile se puisse faire par des hommes de bonne volonté. Ceux qui n'en ont pas gâtent tous les métiers sans profit ni honneur pour personne.

Papa entre vraiment dans une sainte colère quand on lui dit ce qu'il appelle les balivernes de notre temps.

Mes sœurs travaillent assez bien. Marthe vient aussi à l'atelier et projette de se joindre à moi pour en diriger un plus tard. Marie apprend à faire un peu de ménage ; elle a beaucoup de goût pour ces occupations ; je crains bien que sa vocation en faveur du presbytère de Pierre ne se soutienne pas, et qu'elle ne finisse par donner la préférence à sa propre maison. Elle dit souvent qu'elle fera comme maman et se mariera ; et moi aussi, reprend Paul, je ferai comme papa. Vous voyez, ma bonne Marraine, qu'il n'y en aura sans doute qu'un de consacré tout à fait à Dieu. Il me tarde bien d'avoir de vos nouvelles.

Votre bien affectionnée Filleule,

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XXXI^E.

Dijon, 18..

La Marraine se répète sur la nécessité d'être plus reconnaissant quand on est plus favorisé. Conseils relatifs à la modération dans le travail ; il faut se réserver un salubre repos et se réjouir chrétiennement.

MA BONNE AMIE,

Nous aurions l'air pédant, si nous faisions une citation. Mais tous les bons détails que tu me donnes sur ta famille me font penser à ces amis que le Fabuliste avait placés si loin pour faire entendre qu'il fallait aller aux extrêmes distances, si l'on voulait trouver encore des cœurs généreux.

Deux vrais amis vivaient au Monomatapa.

.....

Les amis de ce pays-là,
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Tu as appris cela autrefois. Elles sont bien rares aussi et paraissent bien loin de nous, les familles qui ont gardé l'honneur des sentiments chrétiens. Jamais, mon enfant, tu ne saurais produire trop d'actes de reconnaissance envers le bon Dieu pour les bienfaits inestimables dont Il te comble. Ceux qui ne sont plus t'ont laissé toutes les consolations du souvenir, et ceux dont tu as le bonheur d'être entourée, te donnent la félicité morale autant que

possible en ce monde, avec l'espérance bien fondée de la conserver, puisque leur sagesse vient de la foi chrétienne. Et pour toi, redisons-le aussi, quel avantage que celui d'un état où tu peux travailler avec tes sœurs, près de tes parents, et tout en leur donnant la joie de ta présence, les aider à faire le bien aux plus jeunes de la famille !

Tu parais désirer de mes nouvelles avec la bonté de ton cœur. Merci, ma chère Enfant. Les vieux amis aiment mieux donner les leçons de leur expérience que les nouvelles de leur personne. Ils ne peuvent toujours redire : « Nous devenons vieux, » ce serait aussi peu intéressant que peu nouveau, à moins de dire avec l'élégance de l'orateur : « Nous devenons vieux, mais nous sommes de ceux que l'éternité soutient, et avec elle il n'y a pas de ruines dans l'âme, encore qu'il y en ait tout autour. » Voilà qui est bien dire : Nous vieillissons. Les bienfaits consolateurs de la religion échappent à la vue intérieure de la jeunesse qui n'a guère besoin de consolation, mais ils réjouissent celle d'un âge où toutes les jouissances se prennent en Dieu et en ses Œuvres. Nous n'allons donc pas trop mal, ma vieille mère et moi, ma bonne Enfant, à la condition de ne pas perdre de vue toutes ces grandes espérances données et gardées par la foi. Ne voyons pas en noir, me disait l'autre jour, cette excellente mère. Le bon Dieu n'a pas fait cette teinte-là ; elle est de la terre, et nous sommes du Ciel. Ne sommes-nous pas heureuses de penser que notre cœur garde pour Dieu l'attrait qu'il lui offrait aux jours de notre jeunesse, et que nous pouvons le lui donner avec la même confiance si nous le lui gardons pur et généreux ? Tu comprends que, si les nouvelles de la santé corporelle de ma mère laissent à regretter, je puis t'en donner de bonnes de sa santé spirituelle. On a dit que le grand malheur des hommes vient de ce qu'ils ne savent pas se tenir tranquilles dans une chambre. Ma mère trouve tout dans le recueillement de sa cellule. Elle sent bien la force de cette vérité, que lorsqu'il n'y a plus rien, il y a Dieu qui nous voit, nous aime et nous bénit dans cette retraite du monde, où Il jouit d'être avec nous seuls. Voilà pour ma mère, chère Enfant, elle reste un modèle dans la douleur de ses souvenirs et les souffrances de sa vieillesse. Je n'aurais qu'à l'imiter. Certainement je dis avec elle, que les chrétiens de bonne volonté, malgré ce qui peut leur rester de faiblesses morales et quelles que puissent être leurs peines, sont encore les plus forts, les plus riches et au fond, les plus réjouis.

Comme ma mère, je ne voudrais pas changer mon sort contre le plus heureux du monde, au prix du moindre péril pour ma foi. Comme elle je

rends grâces à Dieu de m'avoir donné le travail sans fortune, au lieu de la fortune sans travail. Mais ce n'est pas assez pour la paix de l'âme d'avoir gardé sa vie sans tache aux yeux des hommes. Il faut l'avoir remplie de Dieu, avoir travaillé et souffert pour Lui ; Lui être dévouée à la vie, à la mort. La grâce de ce dévouement final se recommande à tes prières pour ta Marraine, chère Enfant. J'ai aussi à te recommander le soin de ta santé, de la part de ta bonne mère et de la mienne. S'il est trop peu chrétien d'en prendre un soin excessif, il est sage de la ménager par les précautions de l'hygiène, de la prudence et d'un travail modéré. Tu dois continuer à te garderie loisir d'une promenade à l'air pur de la campagne. Cela rafraîchit le corps et l'esprit.

Tandis que les jeunes insensées iront dans les promenades publiques, ajouter une fatigue malsaine à celle du travail de la semaine ; faire naître en elles des regrets et des désirs aussi malsains que l'atmosphère qu'on y respire ; s'y essayer aux folles allures du monde, et reviendront chez elles ennuyées et troublées de mille rêves qui leur feront trouver cruelles la réalité du lendemain, les jeunes filles qui ont le bon goût de se promener en famille, dans la campagne, pour y jouir des agréments que le bon Dieu y a mis à foison et à la disposition de tous, s'en reviendront sereines et le cœur disposé à reprendre le travail et le devoir. Elles peuvent y projeter le retour à des plaisirs si innocents et se dire : Nous irons encore nous asseoir à l'ombre de ce bois, au bord de ce joli ruisseau ; nous cueillerons des fleurs et nous les offrirons à Marie comme une des œuvres charmantes de la bonté de son divin Fils, et nous lui dirons de les bénir en nos mains. Ce qui n'empêche pas de goûter sur l'herbe, ma chère amie, de meilleur appétit et à moins de frais qu'on ne le fait ailleurs. Je te dis aussi qu'il faut, autant que possible, travailler avec mesure et sans entraînement d'intérêt. L'ordre et une sage économie remplacent avec avantage les bénéfices que l'on voudrait faire par un travail forcé. Nous sommes si disposés à tomber dans l'exagération et à faire des défauts de nos meilleures tendances, qu'il est bon d'être avertie souvent, même quand on est dans l'habitude du devoir, pour ne pas tomber dans quelque excès blâmable, à l'endroit même où d'abord nous avons pu mériter la louange.

Tu aimes beaucoup le travail ; le travail est une excellente chose, et cependant il faut en user avec mesure. Il y a dans le monde des victimes de l'industrie qui abusent de leur force. Il y a de pauvres brodeuses qui s'étiolent et se tuent lentement en travaillant seize et dix-huit heures par

jour. Il y a les ouvrières des fabriques qui sont devenues par cet abus de l'industrie de véritables machines, mourant aussi chaque jour à la peine d'un labeur sans adoucissement. Il y a les couturières de Londres qui restent à l'ouvrage pendant la nuit, à l'époque des grandes commandes, qui mangent en travaillant, et se contentent de quelques heures de sommeil, prises dans un coin de l'atelier sans se déshabiller. Combien peu résistent à cette privation prolongée ! combien meurent de phthisie ! Tu n'es dans aucune de ces situations ; c'est un mystère de préférence, qu'il faut reconnaître par la charité la plus effective envers le prochain. Je te le redirai sans cesse : La vérité peut se répéter toujours, sans être jamais un radotage. Et il faut te pénétrer de cette obligation où nous sommes de partager avec le prochain ce que le bon Dieu nous a donné de plus qu'à lui. Je te recommande encore instamment, d'user avec réserve de la machine à coudre, quand tu travailles à ton compte, et je suis sûre que chez ta sage maîtresse, on ne voudrait pas en abuser. C'est un perfide auxiliaire qui entraîne par le prestige de la célérité, mais dont l'effet peut être très-pernicieux à la poitrine. Tiens bien cet avis pour chose sérieuse, et ne te laisse pas, comme trop souvent on le fait, poursuivre de longues heures cette couture, qui n'est avantageuse qu'à la condition d'en faire modérément usage. Ne prolonge pas non plus tes veillées par le seul motif de l'intérêt. Rien n'est plus dangereux que la privation continuée du sommeil nécessaire. A moins d'y être obligée par quelque dévouement, comme celui que viendrait imposer la maladie d'une personne chère, il ne faut, pour des causes secondaires, veiller tard, que le moins possible. Tu ne seras jamais, j'aime à le croire, victime d'aucun intérêt vulgaire. Déjà tu as pu voir que s'il y a les victimes de la cupidité d'autrui, il y a aussi celles de la cupidité ou de la sensualité personnelle. On se tue pour grossir sa bourse ou pour la dépenser follement en toilette et en plaisirs. Sans parler de celles qui travaillent au mépris du jour que Dieu s'est réservé pour l'honneur qui lui est dû et pour le repos de sa créature ; sans compter avec tous ces malheureux qui s'abrutissent à des tâches que le souvenir de Dieu ne vient ni adoucir ni honorer ; tu verras des ouvrières qui font du travail une sorte de passion dont l'argent est le but, au lieu d'y voir un moyen de répondre aux desseins de la Providence qui veut obtenir de nous la vertu, une vertu croissante, tout en nous obligeant à pourvoir aux nécessités de la vie. On peut être obligé de gagner son pain, de le gagner même parfois à la sueur de son front, sans se faire la vie rude au-delà de la condamnation divine. Il est

facile de voir tous les adoucissements que le bon Dieu a mis à cette condamnation. Il n'a rien retiré de tous les charmes qu'il avait mis dans la nature en la faisant pour nous ; et souvent Il nous a fait dire par ses amis les plus austères de détendre l'arc et de nous réjouir. Le bon Saint qui avait reposé sur le cœur de Jésus-Christ, et qui n'aurait pu oublier les délices qu'il y avait goûtées, se récréait cependant encore comme un enfant. Et saint Louis de Gonzague disait qu'il aimerait autant mourir en récréation, au milieu de ses condisciples, qu'en adoration devant le Saint-Sacrement. Ce qui prouve qu'il se récréait et qu'il savait le faire de manière à rester aussi agréable à Dieu dans ses plaisirs que dans ses prières. Il faut donc, habituellement, te garder le loisir de reprendre haleine, pour détendre l'arc, élever ton âme en haut ; lire quelques pages d'un bon livre, prier, chanter, te réjouir selon Dieu. — Autre recommandation : Ne crains pas de rire avant d'être riche, de peur de ne plus rire si tu devenais riche, car rien n'est plus rare qu'une vraie et naturelle joie chez ceux qui semblent n'avoir plus rien à désirer.

Chère Enfant, donne souvent un souvenir de prière à ces travailleurs, les plus malheureux de la société, qui demeurent dans une pauvreté qu'ils ne savent ni conjurer par l'économie, ni honorer par la soumission, et dont ils font trop souvent, par leur faute, la misère, c'est-à-dire la pauvreté sans honneur, sans consolation, dans la privation de toutes choses. Prie pour eux, car il est bien vrai que « ce qu'il y a de plus malheureux, ce n'est pas d'avoir les pieds dans la douleur, mais bien d'avoir l'esprit dans les ténèbres. » Il faut aux riches et aux pauvres beaucoup de lumière et de bonne volonté pour se sauver, parce que les périls abondent dans les situations extrêmes. Les premiers ont besoin de beaucoup de grâces de foi et de charité qui leur fassent comprendre que les avantages du temps ne sont rien, en comparaison de ceux qu'ils peuvent leur faire perdre. Il faut aux pauvres beaucoup de grâces, d'espérances et de résignation pour leur faire supporter les privations du temps en leur donnant sur les compensations éternelles des vues qui les leur fassent accepter de bon cœur. Tout cela est digne de ta prière, mon Enfant. Il serait bien chrétien de resserrer, au moins devant Dieu, les liens qui doivent unir ceux d'une même foi, et bien charitable de Lui recommander toutes les pauvres créatures du monde. Nous oublions trop qu'il n'y a devant Dieu que deux classes : celle des bons et celle des méchants ; et que celle-là est aussi composée de nos frères,

frères rebelles, déshonneur de la famille, mais dont il faut encore avoir pitié devant notre Père commun.

Tu vois, ma bonne amie, comme je me laisse entraîner avec toi en amie de même âge. Cela, c'est l'éloge de ta raison. Que Dieu la fasse croître toujours en esprit et en vérité. C'est le vœu très-cher de ta Marraine.

LOUISE DUMONT.

LETTRE XXXII^E.

Lyon, 18..

La Filleule ne dit que quelques mots de son découragement, tout en entrant dans une Association de jeunes ouvrières.

MA BONNE MARRAINE,

Malgré toutes vos charitables exhortations, je viens vous dire mon découragement devant la tâche qu'on veut m'imposer. Les bonnes religieuses de X..., avec Mademoiselle Elise, ont eu l'idée de me nommer zélatrice d'une Association qu'elles viennent de former en faveur des jeunes ouvrières. Elles doivent se réunir tous les dimanches chez les Sœurs pour y recevoir une instruction religieuse, s'y récréer ou se promener ensuite, sous la direction de surveillantes désignées pour les conduire soit au jardin du couvent, soit ailleurs. Je ne saurais vous dire de quel ennui j'ai été saisie à mon retour chez nous, à la pensée de m'engager dans cette Œuvre : Prier, causer, se récréer, sortir avec ces jeunes filles si mal apprises, si peu disposées à se laisser gagner à meilleur genre, me semble tout à fait au-dessus de mon courage. J'ai beau penser à toutes les personnes de ma connaissance qui prennent si patiemment soin de ce monde si peu aimable, et en avoir l'exemple sous les yeux. Je ne dis pas seulement dans les Sœurs : C'est leur vocation d'être vertueuses dans tous les cas possibles. Mais j'ai vu là des jeunes personnes d'une autre condition que la mienne, remplir leur tâche de surveillante avec une bonne grâce que j'admire sans pouvoir l'imiter. Aussi je pense n'avoir rien de mieux à faire que de me retirer de l'Œuvre avant de m'y être avancée davantage. Maman m'avait permis d'y entrer parce que cela ne nuisait pas à ce que je dois à la famille.

C'est donc moi qui n'en veux pas. Je vous le confie, ma bonne Marraine, avec l'espoir que vous ne me ferez pas changer de résolution.

Votre Filleule respectueuse,

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XXXIII^E.

Dijon, 18..

La Marraine fait à la Filleule toutes les concessions possibles, mais sans la dispenser de continuer à essayer le bien qui lui déplaît. Les bonnes œuvres ne sont pas des plaisirs, mais doivent devenir des mérites par les dévouements qu'elles imposent.

Oui, ma chère Enfant, rien ne fait mal et pitié comme l'apparence de presque toutes les jeunes filles que l'on n'a pas élevées dans la famille, et qu'il faut chercher à civiliser, comme si l'Evangile ne leur avait pas été annoncé. Elles sont restées abandonnées à la pente de leur nature, puisque leurs parents n'ont rien essayé pour réprimer, modifier les penchants mauvais ; et qu'ils n'ont pas du tout laissé faire cette éducation qui se donne par l'instruction religieuse. Tous les désirs d'en-bas ont envahi confusément le cœur de ces enfants où l'on a peine à découvrir encore un sentiment religieux, et où le murmure se produit à tout moment plein d'amertume et d'orgueil. Leur tenue devant Dieu et devant leurs supérieurs est analogue à leurs discours. Il m'est arrivé souvent de penser que les filles des sauvages, tant soit peu évangélisées, leur seraient des modèles avec lesquels il serait facile de les humilier, si elles avaient l'intelligence de s'humilier. Autrefois, ma chère Enfant, la religion donnait aux pauvres toutes les lumières qui lui montraient, dans les peines de son état, les consolations qu'ils pouvaient en tirer pour l'avenir. Ils entendaient à l'église, et même dans la famille, les enseignements qui leur faisaient comprendre pourquoi il y a des pauvres, pourquoi il y a des souffrants et des malheureux partout. Les âmes éprouvées savaient qu'elles pouvaient, par la résignation, jouir de cette douce confiance d'être pour Dieu des objets de sa prédilection. Elles expérimentaient la vérité de la parole du Prophète : » Vos consolations ont rempli mon âme de joie, à proportion des douleurs qui ont accablé mon

cœur. « Il est certain que l'expression de la reconnaissance était plus fréquemment sur les lèvres du pauvre que sur celles du riche. Oui, autrefois, comme on le disait hier dans une belle prédication, « le pauvre de ces temps anciens levait les yeux au Ciel, et sous la plus cruelle épreuve, comme le Job antique, il disait soumis, sinon résigné : Je sais que mon rédempteur est vivant. Et quand Jésus-Christ eut mis dans la cabane du pauvre le crucifix aux bras amaigris, au front ceint d'épines, au cœur meurtri, au tendre et compatissant regard, le pauvre ne fut plus seulement soumis, il fut résigné. Et, mettant sa main calleuse sur sa poitrine desséchée, il ajoutait : Oui je verrai mon Dieu. » Cela se passait encore ainsi chez ton digne grand-père. Nous sommes loin de ces bienfaisants effets de l'Evangile, ma chère Enfant. Et le pauvre est déjà un révolté, quand il n'est encore qu'un adolescent.

Mais cet excès de malheur pourrait-il devenir une excuse au refus de ta compassion ? N'est-il pas, au contraire, une raison de faire mettre à l'œuvre ton zèle de charité ? Sans doute, aucun patronage ne remplacera jamais ce qui devrait se faire dans la famille. La mission que Dieu a donnée aux pères et mères ne sera jamais remplie par ceux qui désirent réparer leurs omissions. L'éducation doit être donnée à heure et à temps, et par ceux que la Providence en a chargés. Mais il faut procéder comme on peut ; prendre alors la société par son côté accessible pour essayer de lui faire quelque bien ; et croire qu'il est possible d'y arriver en vertu de la promesse faite par Dieu lui-même, pour la plus petite charité accomplie en son nom. Trop souvent nous lisons l'Evangile comme nous lisons autre chose, et nous ne concluons rien de cette divine lecture dont le but cependant devrait être toujours une conclusion pratique. Est-ce que les plus grossiers pécheurs ne paraissent pas, à première vue, avoir raison avec Jésus, qui pourtant ne peut rien souffrir de souillé ? Non, les pécheurs ont tous les torts, mais c'est la charité du Maître qui a raison contre la raideur si personnelle et si peu indulgente que nous apportons d'abord au service de ses créatures. Autant Dieu les protège de son amour et les couvre de sa charité ; autant nous semblons vouloir les déprécier en mettant au jour toutes leurs misères morales et en y refusant notre pitié. Et vois-tu, chère enfant, comme il est vrai que l'on se trompe sur la jeunesse en lui attribuant toute générosité naturelle. Elle a, comme on peut le remarquer souvent, de l'emportement et du feu qu'on prend en elle pour du cœur, ce qui est bien différent. Car il ne faut qu'une apparence, qu'une parole qui s'oppose à l'amour-propre, qu'un

mouvement désapprobateur pour la faire reculer en renonçant au bien qu'elle se proposait, et prouver alors que le cœur n'est pas né encore.

Ne te fais pas dire comme il a été dit à d'autres : « O jeune fille, tu as la bonne grâce de l'éducation, de l'intelligence, de la culture de l'esprit ; tu as le feu de l'imagination, et pourtant tu ne parles pas bien et ton action est tout imparfaite. Que te manque-t-il donc ? Ah ! tu n'es pas entrée assez chrétiennement dans le malheur des autres, et la vraie compassion manque à ton âme. » Qu'elle ne manque plus à la tienne, Victorine. C'est le bon effet du remords de nous obliger à plus de vertu par le regret douloureux d'en avoir manqué. Courage ! pour venir en aide à ces jeunes filles qui n'ont pas, comme toi, l'avantage de posséder ces traditions et ces souvenirs de famille qui guident les enfants en honorant les pères. On peut te rappeler un grand-père, estimable artisan que tout le monde honorait, à qui les plus respectables rendaient hommage parce que son devoir l'occupait avant ses bénéfices. Ce qui ne l'empêchait pas de faire face à tout sans s'endetter jamais, ni réclamer le secours d'autrui.

Ces enfants, pour la plupart, n'ont pas de tradition de famille, et ne voient qu'un entourage tout occupé de ce qu'il voudrait avoir et pas du tout de ce qu'il devrait être. Tu as entendu une grand'-mère et une mère vous donner l'enseignement religieux de vos devoirs dans les leçons de chaque jour. Ces enfants n'ont rien reçu pour leur âme, et n'ont entendu traiter que des questions d'intérêt vulgaire. On a eu le bon esprit de vous faire apprendre le nécessaire et l'utile. Elles ne savent même pas donner les soins les plus simples à la tenue d'un ménage, ni le moindre soulagement à un malade de la famille. Elles n'ont pas le temps de dire leurs prières du matin, ni de veiller à l'habillement de leurs plus jeunes sœurs. Mais on pourrait les voir longuement au miroir, arranger l'édifice de leurs cheveux et de ceux qu'elles ont l'inqualifiable vanité d'y ajouter, aux dépens du sens commun et de la plus convenable répugnance. La pauvreté était autrefois un préservatif contre certaines folies des riches. Elle n'en est plus un chez beaucoup de pauvres qui sacrifient tout pour se donner la satisfaction des plus puériles, et même des plus coupables imitations de la vanité des riches.

Tandis que je vois cela à Dijon, comme tu peux le voir à Lyon et comme on le voit partout ailleurs, j'admire dans bien des petits coins très-cachés de pauvres ouvrières qui pratiquent de ces dévouements dont la jeunesse d'à présent semble incapable, dont le monde n'est pas digne, puisqu'il ne daigne pas les regarder et que le Ciel seul peut récompenser à leur valeur.

Nous avons des ouvrières qui emploient leurs loisirs du dimanche à visiter les pauvres infirmes ; elles leur redisent le sermon qu'elles ont entendu ; elles y ajoutent leurs consolations et trouvent encore moyen de leur faire l'aumône de quelques douceurs dont le prix est parfois retranché de leur nécessaire. Je connais une fille qui a six frères. Elle a été élevée à l'asile des Orphelines, y a très-bien appris à travailler ; elle aurait pu se placer avec avantage, se marier même très-convenablement, elle a tout refusé pour aider sa mère à élever cette nombreuse famille. Depuis quinze ans, elle est sur pieds dès quatre heures du matin, lave, raccommode le linge avant d'aller à sa journée, et achève cette tâche en rentrant le soir. Son travail a été la seule ressource pour tirer de peine tout ce monde. Sa santé a été sacrifiée à cette tâche et la reconnaissance a fait défaut ; mais Dieu a tout compté et cela lui suffit. — Je vois une autre de ces ouvrières élevées dans les principes de la foi et les épreuves de la vie laborieuse et pauvre, très-souffrante depuis bien des années, et souvent retenue dans son lit. Eh bien ! qu'on vienne lui dire : Une telle est malade et regrette bien de ne pas vous voir, elle trouve la force d'y courir, d'y porter ses consolations et très-souvent ce qui lui avait été offert pour elle-même, d'adoucissements à un régime dont on ne voudrait pas avec la santé de la jeunesse pour le moindre de ses repas.

Parmi nos jeunes ouvrières, il en est encore qui s'adonnent avec un certain zèle aux pratiques agréables de la religion. Volontiers elles s'enrôlent dans une Confrérie, font partie d'un pèlerinage et chantent à l'occasion les louanges de la sainte Vierge ; mais qu'elles sont loin de ces dévouements héroïques où tout disparaît de celle qui se donne, au profit des obligés qui reçoivent ses bienfaits et à la gloire de Celui qui doit les bénir !

Revenons à tes obligations envers les autres parce que tu as reçu de bons enseignements.

On vous a fait comprendre en famille et à l'église que l'important n'est pas de savoir, de posséder et de jouir ; mais bien de vouloir et de s'abstenir de bonne volonté. Ces pauvres enfants n'ont pas même appris à distinguer leurs facultés, et attendent de cette charité du patronage l'instruction élémentaire qui leur fera connaître ce qu'elles doivent à Dieu, ce qu'elles doivent au prochain, ce qu'elles se doivent à elles-mêmes ; qui disposera leur volonté à la pratique de ces différents devoirs et à la privation de ce qui leur manque.

Tu désirais autrefois être Institutrice, et tu ne voudrais pas faire un peu de cette école à laquelle la Providence t'appelle ? Cela me semblerait bien

contradictoire en ton cœur. Tu as le bonheur de savoir que nous ne sommes ici-bas que pour travailler à la beauté de notre âme, que cette beauté doit toujours croître, et que pour cela, il faut aller de lumière en lumière, de vertu en vertu, sans s'y arrêter jamais. Marche donc, en te dévouant !

Adieu, mon Enfant.

LOUISE DUMONT.

LETTRE XXXIV^E.

Lyon, 18..

La Filleule ne résiste pas à sa Marraine, mais elle reste bien impressionnée de tout ce qui manque à l'éducation des jeunes ouvrières.

MA BONNE MARRAINE,

Je savais bien que vous m'obligeriez à mieux faire que je n'en avais l'intention. Je suis allée de nouveau à la réunion des jeunes ouvrières que j'ai vues avec un peu plus d'indulgence, mais pas encore avec plus de plaisir. A tout moment il fallait me rappeler vos bonnes exhortations pour ne pas montrer d'impatience dédaigneuse. Il est impossible de supposer que ces jeunes filles aient la pensée de Dieu en priant, car elles se tiennent en sa présence comme elles n'oseraient le faire en parlant à leur maîtresse d'ouvrage. Elles ont dû apprendre bien peu de ce qu'il faut savoir pour être admise à la première Communion et elles ne paraissent plus se le rappeler le moins du monde. Et leur conversation et le langage dans lequel elles la font, si vous saviez, ma bonne Marraine, combien est déplaisant tout ce qu'elles disent et la manière dont elles le disent ! J'étais vraiment tout humiliée de voir que parce qu'on est ouvrière on se croit dispensée d'éducation. Comme s'il ne valait pas la peine d'avoir bon ton parce qu'on est obligée de gagner sa vie ; et comme si la pauvreté empêchait de paraître honorable. Cela m'indigne dans mon amour - propre. J'ai déjà hasardé quelques réflexions à ce sujet, mais probablement sans avoir été comprise. Et à la promenade où nous avons été ensemble, j'ai vu que ces jeunes filles cheminaient dans la campagne comme les moutons de la prairie, et qu'elles n'ont pas la moindre idée d'élever leur âme en haut afin d'envoyer à Dieu un petit acte

d'admiration qui le remercie pour tant d'œuvres ravissantes. Est-ce que, dès qu'on a une âme on ne peut pas apprécier la verdure, les fleurs et les charmants ombrages dont nous étions entourées ? Vraiment, ma Marraine, le bon Dieu me semblait trop aimable pour des créatures qui savent si peu voir ses bienfaits. Plusieurs cependant ont cueilli avec une certaine patience quantité de petites fleurettes dont elles ont fait de gros bouquets, et je les ai entendues admirer la beauté de ces fleurs, qu'il fallait, disaient-elles, regarder et sentir de tout près pour les connaître et les apprécier. On s'est rangé sur le gazon pour manger le petit goûter que les Sœurs et les patronesses avaient apporté. Là, encore, je me suis impatientée de toutes les omissions de politesse. Les seules enfants qui avaient paru un peu voir le bon Dieu déjà dans la nature se sont gênées pour faire des places d'honneur aux maîtresses. Je me suis volontiers rapprochée de celles-là. Quant aux autres, elles me semblent appartenir à un monde qu'il sera impossible de civiliser de nouveau, à moins d'un miracle que je ne saurai guère aider à produire.

Nous avons d'excellentes nouvelles de notre jeune abbé. Quel bon enfant et comme nous nous réjouissons de le voir tout à fait grand ! Mes sœurs sont un peu ennuyeuses en ce moment. Et comme l'une mène l'autre, elles nous ennuiant toutes deux. Maman dit que c'est la croissance qui produit cet effet. Il paraît qu'elles ne sauraient croître en leur corps et en leur esprit tout à la fois, car elles sont moins sages qu'avant d'être aussi grandes. Elles m'exercent souvent sans succès, vous le croyez facilement, ma chère Marraine.

Je suis votre toute reconnaissante enfant.

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XXXV^E.

Dijon, 18..

Mélange d'encouragements et de réprimandes.

Encore un peu plus de charité, ma chère Enfant, et ce sera bien ; encore un peu plus d'oubli de toi-même et ce sera généreux. Il ne faut pas vouloir que le devoir renferme toujours le plaisir. Celui que l'on goûte en sa conscience, pour avoir bienfait, ne s'apprécie que dans cette partie supérieure de l'âme où l'on jouit en Dieu, même dans les épreuves qui font saigner le cœur, mais où l'on ne s'amuse jamais, même dans les joies qui peuvent l'épanouir. Le devoir ne s'accomplit pas sans sacrifice, la vertu ne se pratique pas sans douleurs et sans larmes, et c'est son triomphe de nous donner, malgré cette condition, la première et la plus douce satisfaction de la terre et du ciel.

Tu agis un peu avec moi comme les enfants qui demandent à leur mère une dispense pour ne pas bien faire. Mais aussi comme les enfants consciencieux, tu hésites et tu expliques tes raisons. Les pauvres petits, ils sont parfois déjà bien adroits dans la chaire du mensonge. Et puis ils ont si facilement bonne grâce dans l'opposition qu'ils font au bien ; c'est si difficile de leur résister ! Quand ils seront plus grands, à la bonne heure ils feront tout ce qu'on voudra d'eux. En attendant cette heure fortunée où ils trouveront en leur âme la vertu accomplie, gardez-vous de leurs subterfuges, et continuez à leur imposer les exercices qui la font naître et qui la soutiennent, vous, mères chrétiennes, qui aimez pour le temps et surtout pour l'éternité. Et vous aussi, Marraine de cette chère Victorine, gardez vous de son plaidoyer, où en conscience elle ne voudrait pas avoir gain de cause. Oui, ma chère Enfant, je prétends qu'il faut que tu t'exerces au service des autres, si tu veux réellement devenir vertueuse, et dans ma pensée, je détruis toutes tes objections, comme les mères soufflent sur celles

de leurs petits enfants rebelles au bien qui leur coûte. Vois-tu, ma bonne amie, combien il nous est facile de donner à Dieu raison de se plaindre de nous en nous plaignant si sévèrement d'autrui. Prends garde ! le dédain arrive vite à notre pauvre nature humaine. C'est un sentiment qui nous saisit dès que nous nous trouvons quelques motifs de nous poser dans la société, un peu au-dessus de quelques - uns. Tu appartiens à l'aristocratie des ouvrières, et peut-être... Ne te fâche pas, je sais bien que tu ne saurais garder un si petit et si injuste sentiment que celui de la hauteur. Mais si étant pauvres, nous réfléchissions, nous trouverions en nous-mêmes de quoi excuser l'orgueil que nous reprochons aux riches, et dont nous n'avons tant à nous plaindre que parce qu'il s'entrechoque avec le nôtre. Tu me diras que ce n'est pas à la position que tu regardes, puisque tu es ouvrière comme ces jeunes filles, mais que c'est à la différence d'éducation. Il est très-vrai que tu as été autrement élevée que ces enfants, mais je crois que le meilleur usage que tu puisses faire de la supériorité de ton éducation c'est d'en partager les avantages avec cette jeunesse si dépourvue au moral. Il y a, malheureusement, bien des parents qui ne savent apprécier que ce qui sonne, se voit et se touche, que ce qui rapporte un bénéfice palpable. Ces bienfaits insaisissables aux sens, qui se dispensent à l'esprit et au cœur, pour élever l'âme en haut ; ils n'y tiennent pas ; ce sont les meilleurs du monde, mais leur cœur est resté en bas, leur âme tout entière est collée à la terre, ils ne cherchent pas autre chose qu'à y coller aussi celle de leurs enfants. Ce bonheur d'être bien élevé peut être donné par la parole et l'exemple, et il arrive au vulgaire de compter pour rien ce qui ne coûte rien. Il ne soutient jamais d'un merci reconnaissant, l'intérêt qui ne se porte que sur le moral de ceux qui lui appartiennent. Ce qui se donne sans argent, quelle valeur cela pourrait il avoir à ses yeux ? C'est comme une chimère qui n'est vraiment d'aucun usage. J'ai vu des pauvres qui jalousaient passionnément les jardins élégants des riches et l'inutilité de tout ce qui coûtait cher. Et quand je leur disais de promener leurs enfants dans les magnifiques campagnes de leur voisinage et de les laver dans la belle eau claire dont ils faisaient trop peu d'usage, ils avaient l'air de me répondre qu'il ne valait pas la peine d'user de choses qui étaient là pour tout le monde. On ferait un long chapitre de toutes les erreurs qui empêchent les hommes de jouir des meilleurs biens de la vie et d'en procurer la possession à ceux qui leur sont chers. Mais tu n'as souffert d'aucune de ces erreurs par tes parents ni par tes maîtres. Qu'aurais-tu pensé des personnes qui se sont

occupées de toi pour aider tes parents à t'élever, si elles s'étaient montrées méprisantes devant tes travers et tes ignorances ? Tu te rapproches, dis-tu, des plus civilisées de la bande patronée. Ce serait très-bien si tu devais avoir pour but de t'améliorer à leur contact. Mais puisque tu fais partie de la classe enseignante, penses-tu bien agir par ce procédé : rester à distance de celles qui ont précisément besoin d'un rapprochement salutaire ? Est-ce à ceux qui se portent bien que le médecin doit être envoyé ? Tu voudrais être comprise à la première observation que tu fais. Ne nous a-t-on pas souvent répété la même chose, même après avoir longuement travaillé à nous ouvrir l'esprit et à nous disposer le cœur ? Il ne faut parfois que l'enseignement d'une seule enfant pour en décider d'autres à opérer leur conversion. Je me rappelle avoir attendu pendant plusieurs mois, dans une réunion de patronage, qu'on me fit la politesse de me présenter la chaise que je devais occuper pour y donner une leçon. J'avais employé plusieurs formes pour donner l'idée de cette attention, sans réclame directe, parce qu'il est toujours difficile de dire : Soyez polie pour moi. Enfin, un jour ma chaise me fut présentée par une des écolières que l'on était disposée à imiter, et depuis, c'est à qui me l'offrira la première. Malheureusement on ne va pas si vite encore à imiter les mouvements de la vertu, et il faut beaucoup de patience pour attendre que cette jeunesse si peu courageuse se décide au moindre sacrifice. Mais aussi quelle joie intime au premier succès ! Et comme on goûte la vérité de cette douce et charmante parole de la sainte Écriture : « Ils allaient, jetant leur semence en pleurant ! Mais bientôt ils reviendront pleins de joie, portant leurs gerbes dans leurs mains. » Que tu seras heureuse quand tu pourras constater quelque amélioration dans ces enfants, avec la pensée d'y avoir contribué. Sois, d'abord, très-coulante pour tout ce qui n'est que péché contre la civilité. C'est encore un de nos inqualifiables torts, de nous émouvoir parfois beaucoup plus vivement pour des fautes qui nous blessent nous-mêmes, que pour celles dont Dieu peut être offensé. En général, les jeunes maîtres sont sévères. On dirait qu'ils prennent leur revanche, sur leurs élèves, des admonitions qui les ont importunés récemment. Je consens à accuser en cela le passé de ta Marraine, chère Filleule. Ce n'est qu'en vieillissant à la peine et en réfléchissant sur la miséricorde de Dieu à son égard, qu'elle en a conclu qu'il est juste d'être miséricordieux pour les autres. Les cœurs brisés par la souffrance et nécessairement humiliés de la quantité de leurs fautes, sont

gagnés à la douceur et à l'indulgence. Et c'est la poésie de la vieillesse, qui en vaut bien une autre, petite, croyez-moi.

Tu jouis vivement de la sagesse de ton frère Pierre. C'est plus naturel que méritoire. Je désire te voir patienter beaucoup avec les plus imparfaits de la famille. C'est surtout à l'âge de l'énervement produit par cette croissance qui rend tes sœurs maussades dans la famille, qu'il faut les soutenir avec bonté afin de leur garder au moins le désir du bien. Elles étaient plus sages autrefois, à l'époque de leur première communion, par exemple. Eh ! c'est que tout, autour et au dedans d'elles, facilitait leur sagesse à ce moment d'enchantement religieux. Et rien ne s'opposait à ce *Sursum corda* si facile à l'innocence et à la vertu ; mais il faut passer de l'une à l'autre par la lutte. Et cette lutte entre le bien et le mal commence dans la confusion de l'esprit et du cœur, quand tout est encore dans les ténèbres en ces petites âmes. Ton passé n'est pas si loin ; tu peux facilement y retrouver les faiblesses que tu vois en tes sœurs. Rappelle-toi toujours à toi-même pour savoir ce que tu dois exiger et supporter des autres. Et puis sois bien sûre que le meilleur de nos vertus, c'est ce qui nous a coûté le plus de peine. Cette conviction te disposera à seconder les efforts de celles que tu dois aider à bien faire. Tu y prendras aussi le courage du combat pour toi-même, sachant qu'il est l'objet des récompenses que Dieu n'a promises qu'aux âmes vaillantes. C'est à tes sœurs que tu dois en ce moment ton dévouement le plus expressif et le plus encourageant, ainsi qu'à celui de tes frères qui a besoin de soutien puisqu'il est faible. Ne te livre pas trop aux joies que tu mets dans l'avenir. Entre nos espérances et la réalité, il y a les desseins et la volonté de la Providence qui nous oblige à nous tenir prêts, non à ce que nous désirons, mais à ce qu'Elle a résolu. Comme les Mairaines gâtent peu, n'est-ce pas, mon Enfant ! L'excuse de la tienne, c'est de t'aimer assez pour ne pas vouloir te gâter du tout.

LOUISE DUMONT.

LETTRE XXXVI^E.

Lyon, 18.. (Plus lard.)

Découragement plus pénible encore. Une mystérieuse démarche en faveur de la Filleule. Sa réponse à une proposition d'avenir où les intérêts de Dieu pourraient être compromis.

MA BONNE MARRAINE,

Quand je vous lis, au fur et à mesure que vous m'exhortez, je crois me convertir. Et puis dès que je me retrouve en mission parmi ce monde si mal pensant, je suis tout de suite comme replongée dans la même disposition de découragement. C'est que vraiment on ne sait par où prendre le cœur de ces jeunes filles. Et si vous ne continuiez à patronner le mien, je serais tout à fait incapable de continuer à essayer cette charité de patronner le leur. Aucun sentiment un peu élevé ne semble le faire battre. Les plus âgées qui ont naturellement l'influence, ne savent désirer que de gros salaires, et l'on ne peut même deviner dans ce vœu qu'elles expriment sans cesse, qu'il soit question d'y mêler celui d'améliorer la position de leur famille. C'est le seul goût des forts bénéfiques qui les occupe et les anime. Beaucoup d'entre elles portent des fleurs et des rubans, comme vous le savez, en même temps que des bas dont le raccommodage laisse à désirer. D'autres, m'a-t-on dit, reçoivent de quelques patronages, des objets qui répondent aux premières nécessités du vêtement, et qui ne craignent pas d'aller les recevoir en chapeau fleuri et enrubanné. Vous voyez, ma bonne Marraïne, ces choses si singulières m'exaspèrent et m'ôtent toute charité. Je vous assure que mon âme se soulève à la pensée de l'abaissement qui se fait dans le monde travailleur. Mon père s'en plaint depuis longtemps. Il dit qu'on ne voit plus

guère que des ouvriers avides de bénéfices et indifférents au perfectionnement de leur travail. Toujours occupés de ce que gagne tel ou tel, jamais de mieux faire aujourd'hui qu'hier, ni de donner à leurs patrons et à leurs familles, la joie d'une conduite tant soit peu généreuse. Aussi ne sort-il rien d'intéressant de leurs lèvres. On dirait bien que l'esprit s'en va avec la vertu qui en donne certainement toujours un peu aux plus dépourvus. Mademoiselle Catherine, si modérée, reste bonne et indulgente au milieu de toutes mes plaintes. Cependant elle dit qu'elle est bien aise d'être vieille et d'avoir passé sa jeunesse à une autre époque qu'à celle-ci, et que surtout elle plaint les jeunes filles à marier. Et moi aussi, ma bonne Marraine, je les plains. A propos de cela, il faut que je vous dise une petite aventure. Dimanche dernier, M. Z..., entrepreneur charpentier, fort ouvrier, très-adroit, bien économe, régulier en toutes choses de l'extérieur, s'est présenté chez nous, et sous le prétexte de parler d'affaires, a demandé à papa de le voir en particulier. Tous deux se sont retirés dans la chambre à côté. Bien vite, Marie me dit à l'oreille : Il va te demander en mariage. Cette petite Marie, malgré son nom et son projet d'autrefois, ne choisira pas la meilleure part, Elle saisit trop vite tout ce qui est d'un autre état. Maman craint qu'elle ne soit très-empressée d'accueillir les marieurs. Pourvu qu'elle tombe bien, la pauvre enfant ! Je me sens déjà émue à la pensée de cette vocation pour ma sœur. Enfin elle ne voulait pas sortir de chez nous avant de connaître la cause de cette démarche de M. Z... Les Vêpres sonnèrent ; il fallut obéir à la cloche et à la voix de maman. Mais la première question au retour de l'office fut bien la suite de sa curiosité au départ : — N'est-ce pas, papa, qu'on est venu pour demander ma sœur en mariage ? — Si on cherche à le savoir de toi, tu me renverras les curieux, petite indiscreète. — Oh ! je vois bien que c'est vrai ; mais je sais que ce serait mal d'en parler, si l'on avait refusé ; ou que cela pourrait faire manquer la chose si elle était répétée à des babillardes. Quand on me demandera en mariage, je prendrai toutes les précautions possibles, mais j'en veux prendre aussi pour ma sœur. Je serais bien fâchée de dire des sottises qui l'empêchent de se marier Oh ! que je serai contente d'aller à la noce ! Malgré la discrétion de Marie, elle dut se contenter d'abord de la résolution que papa paraissait avoir prise de ne lui rien confier en ce moment. Quant à moi, ma bonne Marraine, je puis vous assurer que je n'avais pas perdu ma tranquillité et ne me sentais qu'une émotion toute secondaire. Si mon père n'avait pas dû sortir et attendre l'heure de parler,

vous sauriez tout de suite l'objet qui amenait Monsieur Z... ; mais dès que je saurai moi-même quelque chose, je vous en informerai, ne serait-ce que pour vous offrir un moment de distraction.

Je fus très-heureuse de monter à Fourvières pour recommander à la divine protectrice des enfants de Lyon, tous les intérêts possibles, ceux de ma famille et les miens en particulier, mais dans la plus grande tranquillité de mon âme. C'était à peine si l'on pouvait entrer dans la chapelle tant elle était remplie de monde de toutes sortes. Les murailles en sont tellement couvertes d'ex-voto, que la reconnaissance ne voit plus où trouver place pour en ajouter d'autres. On passerait de longues heures à y regarder tous ces étranges témoignages de la gratitude de ceux que la sainte Vierge a aidés à sortir d'un péril quelconque. — Et quelle vue que celle de Lyon et de ses fleuves, considérés du haut de la montagne ! Quel vaste horizon ! J'en suis toujours nouvellement émerveillée. Combien de ressources pour l'âme sur ce sommet béni ! Sortant de Fourvières, nous entrâmes au couvent de la Retraite, où l'on nous reçut de tout cœur, en nous prévenant qu'une instruction pour les jeunes filles du commerce et les ouvrières, allait se donner à la chapelle du couvent. D'excellentes choses, toutes particulières à notre position, nous furent dites par le prédicateur directeur de l'Œuvre des associées commerçantes et ouvrières. L'encouragement ressortait de toutes ses paroles. Il me semble vraiment que c'était la sainte Vierge qui m'avait conseillé d'entrer là en sortant de chez elle.

Bientôt, ma bonne Marraine, je viendrai vous informer de la cause de cette démarche qui intrigue tant Marie. Pour moi, je partage si peu ses vœux, que rien ne pourrait me troubler comme l'obligation de les accomplir.

Votre reconnaissante Filleule,

VICTOIRE.

LETTRE XXXVII^E.

Lyon, 18..

But de la démarche de Monsieur Z... Victorine n'a que le désir de rester en famille et ne voudrait pas d'ailleurs d'un mari sans religion.

MA BONNE MARRAINE,

Je suis sûre que vous avez la bonté d'attendre impatiemment le mot que je n'ai pu vous dire dans ma dernière lettre. Eh bien ! oui, c'était une demande en mariage que venait faire Monsieur Z... Dès que papa nous trouva seules, maman et moi, je vis bien vite, à l'air sérieux et presque solennel avec lequel il nous aborda, qu'il avait quelque grave communication à nous faire, et j'avoue l'avoir devinée sans retard. — « Mon enfant, nous sommes convenus avec ta mère que nous ne devons pas te cacher la demande que Monsieur Z... vient de nous faire, malgré ce qui peut lui manquer pour être un mari tout à fait à ta convenance. Mais où en trouver un comme tu le rêves ? Il faudrait le commander au bon Dieu pour qu'il en recrée un tout neuf et qu'il se hâte de faire vos fiançailles avant de lui laisser le temps de commettre aucun péché. Enfin, pour ce qui est de celui-ci, tous les parents nous blâmeraient de passer sous silence avec toi une proposition si honorable et qui pourrait aboutir à ton bonheur. Tu as du caractère, tu ne te laisseras pas plus influencer qu'il ne faut, et tu sauras bien l'amener à tes fins. Tu n'as pas de dot ; nos petites économies, partagées entre vous cinq, te donneraient une part qui ne pourrait entrer en comparaison avec ce que possède Monsieur Z... Un bon établissement de menuiserie, un jardin, un ménage très-bien fourni, des avances en argent et des espérances très-assurées, sans partage, puisqu'il est fils unique. Ne me réponds pas tout de suite, si tu veux réfléchir et demander conseil. Nous

n'offririons pas ce parti à ta sœur Marie, si elle était d'âge à se marier ; nous craindrions pour elle ce que nous ne craignons pas du tout pour toi, l'entraînement à des idées qui ne sont pas les nôtres. Mais toi, au contraire, au lieu de garder un mari dans des sentiments qui ne te conviendraient pas, tu le ferais passer aux tiens. Car je ne voudrais pas te cacher que Monsieur Z... a été élevé sans religion. — Oh ! papa, je réponds tout de suite que d'abord je ne veux pas me marier. Je suis très-décidée à rester à la disposition de mes parents, de mes frères et de mes sœurs. Les dévouements que vous réclamerez de moi suffiront à mon cœur ; et si je me mariaais, je ne le ferais pas avec un homme qu'il faudrait convertir, surtout avec un qui est loin de se douter qu'il soit bon à convertir. J'ai entendu dire que sa mère l'a toujours admiré sans jamais le blâmer, et que le seul amour-propre lui a été présenté pour le garder dans cette sagesse extérieure qui ne me satisferait pas plus qu'elle ne satisfait le bon Dieu. C'est aussi au cœur que j'ai besoin de trouver quelque chose qui réponde à ce que vous avez mis dans le mien. Et Monsieur Z... passe pour ne guère aimer que lui et ce qu'il possède, n'étant même, dit-on, que tout juste reconnaissant et respectueux envers ses parents qui ont tout fait pour lui, et qui l'appelleraient volontiers Monsieur notre fils, tant ils ont d'égards envers son honorable personne. Papa, je vous remercie de Monsieur Z... ; j'aime bien mieux vous épouser tous que lui seul ; n'en parlons plus, n'est-ce pas ? — Comme tu voudras, reprit mon père, mais d'un accent plus résigné que satisfait. — Cependant ne peut-il pas y avoir un peu de jalousie et de calomnie dans les rapports que tu as entendu faire ? S'il était si intéressé, demanderait-il une fille sans fortune ? — Oui, papa, parce que son cœur balance toujours entre l'intérêt et l'amour-propre, et que le premier est suffisamment servi ; il aimerait bien de faire la part du second en épousant une personne un peu plus relevée par l'éducation. — Comme tu sais bien tout ce qui a rapport à ce Monsieur-là, comment ça se fait-il ? — Vous pensez bien, papa, qu'il n'est pas sans faire de l'effet dans le monde des aspirantes ; j'ai entendu quelquefois jaser là-dessus. Cela m'a aidée à exprimer mes sentiments pour le cas présent. Si je me mariaais, je voudrais être heureuse tout de suite, autant que possible, dans la sympathie religieuse. Je ne voudrais pas même, avec quelque espoir de convertir un homme, l'accepter dans cette condition d'indifférence incrédule. J'ai trop grand'peur des serments que le bon Dieu n'est pas appelé à bénir, et des suites qui peuvent si vite s'appeler malheur. — Pourtant c'est une belle chose que de convertir son mari, et cela se voit par

la vertu et l'adresse des femmes. Tu aurais toute chance d'en arriver là, puisque Monsieur Z... est rempli d'intentions flatteuses à ton sujet. — Cependant c'est tout à fait comme tu voudras. C'est du devoir des parents de chercher à établir convenablement leurs enfants, mais aussi de leur laisser une raisonnable liberté. Il y avait, il me semble, un peu de mélange dans les sentiments de papa. J'ai toujours cru voir qu'il serait bien aise de me garder ; il me paraissait pourtant un peu ébranlé par cette proposition et maman tout à fait heureuse de mon refus. Le soir elle m'embrassa tendrement en me disant combien elle avait été satisfaite de m'entendre me prononcer avec tant de fermeté, parce que papa était un peu séduit par cette demande. Il y voyait une très-flatteuse réussite pour sa fille aînée et une garantie pour l'établissement des autres. Quant à maman, elle redoutait de toute son âme les relations de famille avec des personnes qui ne jouissent que de la réussite des affaires. Voilà, ma chère Marraine, l'explication de cette mystérieuse démarche qui causa tant d'émotion à Marie et dont la fin ne la conduira pas du tout à la noce. Si vous saviez de quel tranquille sommeil j'ai dormi après cette affaire ! Je me sentais comme allégée d'un très-lourd fardeau, ayant bien établi ma détermination dans l'esprit de mon père. Et puis j'éprouvais un doux bien-être en me rétablissant en esprit dans ce bon nid de la famille où tout me plaît, où les conversions sont faciles, où personne n'ajourne l'honneur de servir Dieu. Ma Marraine applaudira, j'espère, à sa filleule, et croira volontiers qu'elle préfère le patronage des petites filles mal élevées, à la tâche de convertir Monsieur Z... Ce qui ne l'empêche pas de conclure que les parents feraient mieux d'élever leurs enfants que de les laisser à élever aux patronnesses.

La Filleule affectionnée,

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XXXVIII^E.

Dijon, 18..

Où la Mairaine traite encore de la question de patronage et répond à celle de la demande en mariage.

MA CHÈRE ENFANT,

Pour procéder par ordre, je réponds un peu d'abord à ton avant-dernière lettre. S'il m'arrive de me répéter dans mes exhortations, tu t'en prendrais à la répétition de tes aveux, où, je trouve toujours un peu les mêmes fautes commises par l'impatience des défauts de tes protégés. Que veux-tu ? Puisque ce pauvre monde réclame la moralisation des mieux élevés que lui, il faut lui pardonner d'en avoir besoin. Il est très-sûr que notre peuple français n'a jamais peut-être été si loin de la raison qui produit la sagesse de la conduite et qu'il n'a jamais eu moins de lumière dans sa manière de dire, parce que l'esprit a besoin du cœur et le cœur de la foi pour avoir son meilleur épanouissement dans sa plus grande rectitude. Le monde finira, ma chère Enfant, avant que les plus sages connaissent la dose de patience dont il faudrait user à l'égard de ceux que la Providence les a chargés de protéger de leur sagesse. Dieu seul sait bien avoir pitié avec nous, parce que Lui seul connaît les parts qu'il nous faut faire à chacun, avant de nous condamner ; et que Lui seul trouve en son cœur une compassion incessante et sans trouble. Aussi permet-il que nous nous donnions souvent à nous-mêmes occasion de réclamer de lui notre pardon, afin de nous faire sentir l'obligation d'accorder plus facilement le nôtre. L'inconvénient des âmes que distingue une exactitude sans reproche, c'est que, volontiers, elles font usage pour les autres de la sévérité dont elles usent avec elles-mêmes. Et

cela peut devenir très-irrégulier en morale, puisque l'éducation n'est pas donnée à tous au même degré, et ne produit pas non plus les mêmes effets sur tous. Il faudrait donc être à la fois irréprochable et indulgent. Ces pauvres enfants, dont les parents déjà ont été mal élevés, sont nées avec une âme plus dégénérée encore que le commun des enfants d'Adam ; puisque, au péché originel de la généralité des âmes, s'ajoute ce second péché originel qui se transmet dans les familles détériorées en leurs sentiments. Aie pitié de tout cela. Et, quand, malgré la pratique de la plus généreuse charité, tu ne produis rien qui se puisse apprécier, tu n'as cependant pas perdu ton temps, car Dieu est toujours rémunérateur de l'effort, sans considération du succès. Après avoir catéchisé avec exactitude et quelque dévouement trois petites filles qui ne pouvaient être admises à la première communion, et que déjà plusieurs fois on avait ajournées, voici ce qui eut lieu avec ces pauvres brebis que notre pasteur et moi aurions tant voulu installer au bercail. Dès le lendemain de la première communion, l'une d'elles vint protester très-hardiment contre l'intention que l'on avait de lui faire apprendre un état. Elle ne voulait pas, dit-elle, s'ennuyer assise dans un atelier avec une maîtresse exigeante ; elle serait bonne d'enfant et se promènerait quand il lui semblerait bon de le faire. La seconde que l'on avait tirée d'un intérieur déshonoré, pour la placer dans un orphelinat où elle était l'objet de la meilleure sollicitude, s'en fit renvoyer et rentra dans son ignominieuse famille. La troisième suivit à peu près la même voie, sans qu'il fût possible de retrouver sa trace. Je puis cependant t'assurer, mon Enfant, que j'ai retiré encore une satisfaction personnelle de ma conscience, pour cet essai si infructueux, mais dont l'omission volontaire m'aurait causé des remords. La miséricorde de Dieu saura bien tirer parti de cette non-réussite et y trouver sa gloire, quand même je n'y aurais pas trouvé la mienne ; peut-être même parce que je n'ai pu l'y trouver. Dans ma confusion de voir fuir en de si mauvais chemins ces pauvres petites filles, il ne m'était pas possible de faire le moindre bénéfice d'amour propre. Et je ne pouvais guère demander autre chose pour prix de mon travail, et en faveur de mes disciples, que le retour de la dernière heure. Quand, brisé des fatigues du péché et de toutes ses misérables suites, on finit par reporter en haut son regard déshabitué du ciel, et que l'on y ressaisit le souvenir du chemin indiqué par quelque grâce de miséricorde ; alors on se rappelle avec confusion les détours que les mauvais penchants ont fait prendre. C'est l'heure où la Providence nous prouve qu'elle ne laisse aucun acte de charité

sans récompense, et qu'elle peut, dans une grâce de remords, renfermer tout l'effet des enseignements dont les rebelles n'ont pas usé dans la vie, et qui à la mort peut leur valoir une éternité. Une telle espérance n'est-elle pas digne de toute notre patience avec ce pauvre prochain ?

Tu avais compté sans ton hôte, ma chère Enfant, en faisant de Marie une religieuse. C'est l'ordinaire que la vocation du mariage domine dans les familles. Celle de la vie religieuse ne s'y voit que par exception. Il n'est pas du tout sûr que pour s'appeler Marie, on saura choisir la meilleure part. On a reconnu plaisamment qu'il est téméraire de donner aux enfants des noms significatifs. Qu'il arrive à celles qu'on a nommées Blanche de se trouver très-brunes ; aux Rose d'être jaunes ; aux Constance d'être très-variables dans leurs goûts, et j'ai connu une Prudence, de la dernière témérité dans sa conduite. Mais le nom de Marie peut toujours protéger celle qui le porte sans lui causer jamais d'inconvénient. Fille, femme ou religieuse, elle peut, avec la même consolation, s'abriter sous ce bienfaisant patronage. Si ta sœur ne choisit pas la meilleure part, elle saura trouver ; le bonheur dans le devoir, en quelque état que ce soit, parce que son cœur sera sûrement gagné au oien. Tes projets d'avenir sont généreux et bons, ma chère Enfant. Bienheureuses les familles, ou il reste une fille qui s'est vouée aux soins des parents et à la consolation de leur vieillesse ! En même temps elle demeure au service des frères et sœurs qui peuvent avoir besoin de ses bons offices, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs enfants devenus les siens par l'adoption de son cœur. Ta part sera belle aussi, puisque le dévouement s'y montre de tous côtés. Tu vois que je suis bien disposée à saluer avec toi I. Z., et tous les demandeurs, quelle qu'en soit l'initiale et les avantages extérieurs et cachés. Tu as en raison de ne pas vouloir affronter les périls et es peines du mariage, avec un homme qui n'a que tes vertus humaines. Là, plus que partout ailleurs, Pour bien souffrir et bien faire, il faut le secours divin, et il est nécessaire d'en voir reconnaître la nécessité par celui dont on ne peut partager la vie jusqu'à la condition de lui voir partager nos meilleurs sentiments.

Ton bon père ! C'est bien cela. Il y a combat et mélange dans ses idées. Il aimerait mieux garder sa le que de la marier à un homme qui ne pense pas comme lui en religion. Mais cette préférence se trouve dans le petit coin de son âme où il a l'habitude de traiter les intérêts les plus élevés de sa conscience. Un peu plus bas, dans cette âme, on essaie les accommodements et l'on se demande s'il ne serait pas raisonnable de

prendre en considération certaines garanties humaines et de donner à son enfant un établissement enviable aux yeux du grand nombre. Et ce bon père se sent un peu fléchir. C'est le cas où une jeune fille doit et peut trouver dans sa foi une lumière et une force qui dépassent la lumière et la force d'un homme. C'est ce que tu as fait, ma bonne, en tranchant si nettement la question de ton refus. Ton excellent père se tirait moins facilement de cette affaire, n'ayant jamais rien possédé qu'à la sueur du front et se sentant le cœur un peu séduit par le désir naturel aux pères généreux, de donner plus et mieux à leur enfants, qu'ils n'ont eu pour eux-mêmes.

Tu as raison quant à la nécessité d'élever les enfants dans la famille. Mais que veux-tu ? Nous sommes à une époque où il faut prendre la société comme on peut, pour la secourir. Le côté accessible c'est celui des enfants, de la jeunesse. On a beau appeler les pères à l'école, sous la chaire du pasteur ils n'y viennent pas. Il est donc de toute nécessité de s'adresser aux fils et aux filles, pour leur dire ce qui est à faire, s'ils veulent sauver la société, la famille, et se sauver eux-mêmes. Tu trouveras dans ce que tu possèdes de théologie morale, de divines ressources pour prendre ces jeunes filles par le cœur. Hélas ! Il est bien vrai qu'il faut, pour ainsi dire, le recréer, tant les vestiges en sont insaisissables. Mais, tu le sais, après la perte de ce qui a été créé, il y a la résurrection. Et la résurrection, comme la création se fait par la toute puissance de Dieu. Tout en causant avec ces jeunes filles, sous le ciel du bon Dieu, dans vos promenades à la campagne, tu t'appliqueras à leur inspirer l'admiration des œuvres aussi paternelles que ravissantes de notre Père des Cieux. Elles te regarderont d'abord comme si tu leur parlais hébreu. Leur esprit n'est pas plus présent à elles-mêmes que leur cœur. Il faut aussi le faire renaître. Tu as reconnu que ce qui nous manque en vertu nous manque aussi en esprit. Oui, la véritable vertu nous donne de l'intelligence. Non seulement elle nous assure que nous en trouverons dans ceux qui la pratiquent, puisqu'elle est la meilleure preuve que l'on pense assez juste pour bien faire ; mais elle donne à la parole une rectitude et souvent un charme qui ne sauraient se trouver chez ceux qui pensent et qui agissent mal. Ce n'est pas qu'on puisse vouloir être vertueux pour avoir de l'esprit, le jeu n'en vaudrait point de lumière ; mais nous disons qu'il ne faut pas nous étonner de trouver toute espèce d'ignorance et de stupidité dans ceux à qui on n'a fait connaître ni Dieu, ni ses œuvres, et que l'on n'a pas décidés aux sacrifices qui glorifient Dieu en honorant ceux qui les accomplissent. Le cœur et l'intellect ont tout perdu en ces lacunes de

l'éducation. Courage, mon Enfant, pour apporter en tant de désastres ta petite part de réparation. T'es-tu déjà arrêtée à cet endroit de l'Evangile, où Notre-Seigneur, après sa résurrection, et dans un corps glorieux, invite ses disciples occupés à la pêche à venir dîner ? Et ce dîner Il l'avait préparé lui-même, pour leur être utile et agréable après le travail. Le commentateur de ce passage ajoute ce qui suit : « Et nous dédaignerions les offices bas, et nous aurions peur des tâches ingrates ? Pêchez aussi avec soin les pauvres âmes qui nagent dans la mer de ce monde ; ayez confiance que le Seigneur au rivage de votre patrie vous invitera à boire et à manger avec Lui dans son royaume. » Il faut tout dire, ma chère Enfant, ne rien te cacher des laideurs que tu peux être appelée à voir et auxquelles tu dois généreusement compatir. La charité chrétienne envoie ses missionnaires à toutes les sortes d'âmes. Elle a les missions angéliques du cloître ; les missions laborieuses du monde et les missions héroïques du bagne. Celles qui demandent le plus de sacrifices sont celles qui offrent le plus d'honneur près du Maître qui les inspire par sa Croix. Je voulais te dire que tu verras des jeunes filles qui n'ont même pas le moindre sentiment de leurs obligations à l'égard de leurs parents. Trop souvent, redisons-le, c'est la faute de ces derniers. Ils n'ont rien semé de bon dans l'âme de leurs enfants ; toute la place y est restée pour les ronces et les épines qu'ils ont à recueillir. Mais les torts des parents ne dispensent pas les enfants de leurs devoirs, grâce à la clémence, de la loi divine. Il y a des jeunes filles qui, sans égard à la gêne éprouvée dans la famille, se donnent l'inutile de la toilette, tandis que les plus vieux ou les plus jeunes y manquent du nécessaire. Souvent il serait possible d'épargner à un père ou à une mère, la tristesse de quitter leur entourage pour aller se faire soigner à l'hôpital, si l'on avait voulu, par une généreuse économie, réserver près de soi de quoi faire face à la maladie. Il serait même souvent possible, si l'on s'entendait pour une sage épargne, comme tu l'as vu chez toi, de garder honorablement près de soi de vieux parents qui seraient heureux de finir leur vie en famille, et d'y recevoir en ces derniers et tristes moments de l'existence, les témoignages de la reconnaissance filiale. Au lieu de cela on voit durant de longues années, dans les hospices, de pauvres vieillards, que leurs filles dénaturées vont à peine visiter. Il en est qui ne l'osent guère, à cause d'une parure qui ferait contraste avec l'uniforme d'un père ou d'une mère. Tu comprends bien que je ne veux pas dire qu'il y ait déshonneur à habiter l'hôpital. Cette inspiration de la charité est la maison de Dieu pour ses amis les pauvres. Je dis que la famille a aussi son origine

en Dieu et qu'il est religieux et noble d'en resserrer les liens. Quand des enfants peuvent eux-mêmes soigner leurs parents et honorer leur vieillesse, ils doivent s'en estimer très-heureux. C'est encore un sentiment qu'il faut tâcher de leur remettre au cœur puisqu'il porte avec lui les espérances du temps et celles de l'éternité : Les consolations données aux parents sont le gage de celles que l'on aura pour soi-même et des longues joies du ciel. Ah ! si tu pouvais remettre en vigueur le sentiment de la piété filiale, dans ce petit coin de ton patronage, comme Dieu te bénirait ! — As-tu entendu dire chez les bonnes religieuses du sommet de Fourvières, cette petite histoire que l'on vient de me raconter ? Quand même : Les merveilles opérées par la sainte Vierge se répètent à sa gloire sans jamais devenir une redite inopportune.

Donc les religieuses de la communauté toute voisine de Fourvières quittaient l'oratoire pour aller prendre leur repos, lorsque tout à coup on entendit la sonnette retentir bruyamment. La tourière commença par avoir peur. — Qui est là ? — Une pauvre fille, une âme à secourir.

Les supérieures hésitaient à laisser ouvrir à une heure où d'habitude on ne le permet pas. Cependant après un court dialogue à la grille du tour, on accueillit la suppliante. C'était une jeune fille dont l'extérieur très-convenable lui obtint tout d'abord l'intérêt de la communauté. Elle donna le résumé de sa vie et les raisons qui l'avaient amenée au seuil du couvent. Frappée par d'indicibles infortunes, elle était restée sans ressources. Les grands parents qui l'avaient recueillie, et qui seuls auraient pu abriter sa jeunesse, moururent bientôt. Pour gagner sa vie, elle travailla dans un magasin. La tâche y était au-dessus de ses forces, sa santé n'y suffit point. La pauvre enfant tomba malade. Elle fut recueillie à l'hôpital. Jusque-là on avait pu la soustraire à l'influence d'une mère indigne de ce titre, et on ne lui avait pas révélé toute l'horreur du danger qu'elle courrait à son contact ; mais elle l'avait assez compris pour le redouter plus que la mort. Réclamée à l'heure de la convalescence quand elle put de nouveau entrevoir l'étendue de son malheur, sans aucune défense, elle ne vit de salut que dans la fuite. Elle arriva à Lyon, ne sachant ce qu'elle y allait faire, mais voulant se soustraire au péril. Depuis quelques heures elle était là, assise, se reposant près des bords du fleuve, triste et sentant croître son découragement à la pensée de son isolement dans la foule d'une grande ville où elle était seule. Seule ! sans famille, sans asile, sans protection, sans amis ; personne, personne au monde ; rien... rien... sur la terre pour moi, disait-elle, et

demain, peut-être demain retomberai-je au lieu que je fuis ; plus d'issue, ni pour l'âme ni pour le corps ; non point d'issue... finissons ici. — Et elle faisait un pas vers l'eau du fleuve, lorsqu'elle aperçut la vierge puissante de Fourvières et ses bras étendus grands ouverts, comme pour elle toute seule. — Bientôt elle entend en son cœur la voix de Marie : Viens, mon enfant, dans mes bras ; viens sur mon cœur. C'est pour les orphelines comme toi que je suis mère ; je connais la douleur et console l'affliction. N'ai-je pas souffert le martyre dans les délaissements de mon fils ? Ne l'ai-je pas vu mourir sans pouvoir l'assister ? — Ah ! ne l'offense pas ; viens, je te consolerai. Et la pauvre enfant gravissait la montagne tout en sanglotant. Elle allait vers Marie demander secours et pardon. Entrée dans le pieux sanctuaire, elle vit une femme quitter le confessionnal, le visage inondé de pleurs, et se dit : On a écouté et consolé la douleur de cette femme, on aura pitié de la mienne au nom de la sainte Vierge. En effet, elle trouva l'homme de Dieu qui console et qui dirige ; et ce fut lui qui l'envoya à la porte du salut où elle était venue heurter. Elle y fut considérée comme l'envoyée de Marie et gardée au couvent jusqu'au jour où une chrétienne à l'âme généreuse, dont le cœur était triste et le foyer sans enfants, vint à son tour solliciter la charité des religieuses pour lui procurer une jeune fille qu'elle voulait adopter : l'enfant était trouvée, l'adoption se fit.

Ce que je ne veux pas oublier de te dire et qui sera la morale de ce récit tout contemporain, c'est que le sac de la fugitive, visité par les religieuses, dans un intérêt de religieuse sollicitude, renfermait les résolutions de sa première communion, et, entre autres, celle de ne jamais manquer de dire chaque jour le Souvenez-vous. Et l'enfant n'y avait jamais manqué, si ce n'est le jour de l'affreuse tentation devant le Rhône. Ce ne fut qu'en apercevant Notre-Dame qu'elle dit, et comme sans y penser : Souvenez-vous ; le reste s'était perdu dans le trouble et l'angoisse de son cœur. Mais Marie avait achevé et exaucé, en sa miséricorde, une prière commencée dans l'habitude de l'amour et de la confiance.

N'avons-nous pas chacune notre part dans la bonne fortune de cette enfant d'abord si déshéritée, si favorisée ensuite ? Tu y as fourni Fourvières avec tous ses bienfaits ; et moi, par notre grand saint Bernard, la prière qui obtient tant de miracles. Disons-la souvent, Victorine.

Adieu.

LOUISE DUMONT.

LETTRE XXXIX^E.

Lyon, 18.. (Plus tard.)

Bonnes nouvelles de la famille. Tristesse intime. Joie causée par un petit voyage qui avait pour but une visite à Pierre et un pèlerinage. Encore une petite saillie d'orgueil au retour. Jouissance de Mademoiselle Catherine en ce voyage.

MA BONNE MARRAINE,

Il n'y a que d'excellentes nouvelles à vous donner de la famille ; je viens de goûter un bien doux plaisir, et cependant j'ai le cœur triste. On dirait que c'est fini du bonheur de la maison, depuis que Pierre en est sorti. En y rentrant après la moindre absence, on le cherche au retour et on l'attend aux heures où il pourrait être avec la famille. Pénétrée de cette pensée qu'il en est sorti pour n'y plus revenir qu'à de grands intervalles, et pour n'y séjourner que de petits moments bien comptés, ma chère Marraine, quand on n'est pas plus vertueuse que moi, on pleure. Ne m'en grondez pas. Pourquoi le bon Dieu aurait-il mis des larmes dans nos yeux si elles ne devaient servir en des privations comme celles-là ? Pourtant nous avons encore trois bons enfants, mais la pensée retourne toujours vers celui qui n'est plus sous le toit de la famille. On dirait que le cœur souffre plus par l'absence d'un seul, qu'il ne jouit par la présence de tous ceux qui restent. La semaine dernière nous avons été voir ce cher abbé, et tout ce que ses supérieurs nous en ont dit était bien fait pour nous consoler. Mais..... Oh ! quel sacrifice ! Le temps a favorisé notre démarche d'une charmante façon, et l'air était si pur que l'on aurait voulu pouvoir en faire provision pour le respirer à l'atelier et dans les rues de la ville. Quelle satisfaction on éprouve

à la campagne en cette agréable saison du printemps ! La bonne Mademoiselle Catherine, que nous avons emmenée, était transportée d'aise. On aurait dit qu'elle assistait à la création. Il est vrai que cette jolie parure de la terre qui se fait dans un si grand silence, nous apparaît à certain moment comme si elle s'était produite tout à la fois. Et puis quand on travaille au fond de sa demeure, on ne suit guère l'œuvre de la végétation. Alors aux premières promenades dans les champs, on dirait que la verdure et les fleurs sont tout à coup sorties de terre pour orner la campagne, dès que vous y paraissez. Comme on se trouve disposée à adorer Dieu, le cœur ému de tant de touchants détails qui nous prouvent sa paternelle bonté ! Maman, qui avait eu le plaisir de considérer ce progrès en regardant tous les jours notre petit jardin, avait encore celui de la surprise voyant la pleine campagne ! Malgré le bonheur toujours si désiré de revoir mon Frère, nous ne nous lassions pas de l'agrément du chemin. Je pensais qu'ils sont bien heureux ceux qui peuvent voyager souvent. Quelle joie cependant c'était pour nous d'arriver au séminaire ! Paul prit un air tout recueilli en tirant la sonnette. Et mes sœurs semblaient ne plus oser respirer dès l'entrée au parloir. Je n'avais pas l'idée du parloir de séminaire. C'était d'un aspect étrange. Il y avait là des parents et des amis de toutes sortes. J'ai même remarqué des sœurs d'abbés qui étaient singulièrement vêtues au goût du jour. — Si j'allais demeurer avec notre abbé, dit Marthe, je ne me coifferais pas comme cela ; ce serait drôle d'être vaniteuse dans une maison de cure. Monsieur le Curé qui doit prêcher contre la vanité ; ce serait bien embarrassant pour lui. — Mais voici notre abbé. Il est très - ému. Cependant il s'est si bien habitué à se modérer que cela ne paraît presque pas. Il nous reçoit on ne peut plus affectueusement, mais sans bruit. De notre côté il s'en fait un peu plus. Les questions se pressent et se produisent presque toutes à la fois. As-tu encore mal à la tête ? Penses-tu souvent à nous ? As-tu déjà prêché ? Est-ce bien difficile ? Les réponses ne pouvaient se faire. Il fallut donc recommencer les questions une à une. — As-tu déjà prêché ? — Oui, plusieurs fois. — A-t-on trouvé que c'était bien ? — Nos supérieurs m'ont encouragé en me disant qu'avec du travail, de la méditation et de la piété, je finirais par m'en tirer. Mais j'ai senti combien c'était faible, et de quelle indulgence ils usent à mon égard. Il faut demander pour moi beaucoup d'amour de Dieu, parce que c'est ce qui donne la véritable éloquence. — Comment, dit Paul, peut-on prêcher quand tout le monde est converti, comme ici ? Il me semblait que c'était seulement

devant des pécheurs qu'on parlait avec feu, dans le désir de les convertir. — Nos prédications sont aussi des exercices destinés aux gens du monde, et nous les faisons pour apprendre à leur donner la vérité aussi bien que possible, et pour nous corriger des défauts qui pourraient nuire au ministère de la parole. — Alors on ne vous adresse pas de compliments, quand même c'est très-bien ? — D'abord, à notre âge, ce n'est jamais très-bien. Ensuite nous sommes ici pour faire provision de lumière, et les compliments nous troubleraient sans nous éclairer. Si vous saviez, ma Marraïne, quel air modeste, quelle céleste physionomie il a ce bon Pierre ! Et quel air distingué ! Comme il est poli ! Mais d'une distinction et d'une politesse qui ne ressemblent pas à celles du monde. C'est du Ciel que viennent des apparences comme celles-là. On dirait que le bon Dieu les lui a données dans le but de servir la vocation qu'il devait lui inspirer.

En sortant d'une si sainte maison, j'aurais dû être bien humblement sage, et pourtant je vous avoue m'être d'abord sentie animée d'un sentiment de fierté tout singulier. Il me semblait apostropher les riches et les grands du monde, et leur dire : A vous les avantages de la fortune, les honneurs et les plaisirs de la vie terrestre, mais à nous autres les honneurs et les divines préférences du Ciel. Mon père est pauvre, il a été trop heureux d'offrir le meilleur de ses enfants au service du bon Dieu. Vous gardez les vôtres pour celui de la terre. Il faut des miracles pour vous décider à les donner à Dieu. Et le reste, et le reste. J'étais lancée dans un discours que personne n'a entendu, mais dont je suis sortie par un retour de reconnaissance. Alors j'ai dit un peu plus humblement à Dieu, qu'il est bien bon d'avoir continué à choisir ses Apôtres parmi les petits, et de faire toujours aux pauvres la meilleure part d'honneur.

Nous avons donc emmené Mademoiselle Catherine, et je vous assure que ses jouissances ont bien aidé aux nôtres. Nous avons été jusqu'à Ars prier sur le tombeau du Bienheureux Curé. Ce voyage, vous savez, se fait en chemin de fer, jusqu'à Villefranche. Jamais Mademoiselle Catherine n'était montée dans un wagon. D'abord elle parut un peu émue, voyant de près la locomotive, les chauffeurs et tout cet attirail dont l'apparence lui semblait quelque peu infernale. Une petite prière intime rétablit sa confiance, et bientôt nous la voyons sereine et heureuse. Ses mouvements comme pour arrêter au passage les beaux points de vue qui fuyaient, nous faisaient bien rire. Ah ! mon Dieu, disait-elle, ça passe comme la vie, comme le bonheur. — Ce n'est pas que nous ayons beaucoup plus qu'elle

usé du chemin de fer. Mais nous avons déjà plusieurs fois été obligées de faire de petits voyages qui nous y ont habituées. Maman n'aime pas plus l'inutile là qu'ailleurs ; elle y voit toutes sortes d'inconvénients, entre autres celui de se retrancher un bon exercice quand la course peut se faire à pied, et de joindre ce superflu à tout celui qui nuit au nécessaire.

Enfin, voilà encore une bonne joie de passée, bien goûtée en famille, sans aucune amertume que celle du retour.

Les Chères Sœurs de l'Orphelinat ont perdu et regrettent la jeune négresse que des Pères missionnaires avaient recueillie et adressée à leur Maison et dont ma sœur était la marraine. Mérécilla (Marthe-Louise) était un modèle qui pourrait bien confondre les jeunes Européennes dont les patronnesses sont parfois si peu édifiées. Veuillez en juger par ces fragments qu'elle jetait sur de petits morceaux de papier, les écrivant nécessairement avec la tournure de phrase appropriée à son langage, mais avec la plume d'un cœur d'or, disait l'aumônier de la Maison. L'agenda de sa journée contenait entr'autres ce qui suit :

Le matin avant l'étude : Veni sancte Spiritus, etc.

O Jésus ! Moi bien apprendre, pour bien connaître vous ; bien connaître vous pour beaucoup aimer vous ; beaucoup aimer vous pour imiter vous toujours..... Etre toujours l'heure de penser à vous.

... Moi aimer vous plus que le soleil, plus que ma Marraine, plus que tout... Vous enseigner ce que moi faire pour vous... Marie, ô ma bonne Mère, moi avoir toujours froid, avoir pas de forces, c'est la mort qui approche ; quand l'heure venir, vous être mon refuge, et rendre votre divin Fils favorable à moi.

Après chaque exercice : Sub tuum presidium, etc.

Oh ! Marie, moi toujours offrir à Dieu par vous ce que je fais ; vous, adresser à Dieu mes actions, et délivrez moi de la mort pas bonne.

Après midi. — Avant le travail manuel :

La paresse pas jolie, le père aumônier l'a dit. Mon Dieu ! vous voulez vous, moi travailler ; et moi travailler parce que vous voulez vous. Moi, pas

aimer le travail beaucoup, parce que pas de forces ; mais moi travailler, parce que vous le commandez. Vous avoir beaucoup travaillé pendant que vous être sur la terre. Moi vouloir travailler pour unir moi à vous, en pénitence des péchés de moi et des autres, et mériter le paradis.

Cette petite âme, dont la beauté était bien du dedans, faisait encore pendant le jour toutes sortes de pieuses oraisons jaculatoires qu'elle lançait de tout son cœur vers le Ciel pour offrir un travail qui pèse toujours beaucoup, il paraît, à ces enfants d'un climat si énervant, et qui d'ailleurs ne vivent guère dépaysées, sans éprouver de mortelles souffrances. Chaque jour, elle se sentait mourir, quoiqu'ayant été envoyée sous un des ciels qui pouvaient lui être le plus favorables. Aussi la dévotion à la Croix lui était-elle particulièrement chère, et l'on trouve aussi dans son agenda :

A trois heures :

O Jésus ! à cette heure être clouée sur la Croix et moi adorer vous là, à côté de Marie votre Mère, qui a chagrin beaucoup grand. Je veux mettre moi entre vous et Marie, pour vous me voir tous deux et consoler vous. Moi avoir plus de mère, de Frère, de pays ; avoir vous pour mourir comme Mère Sainte-Foi.

Avant de quitter le travail :

Seigneur, vous avoir vu moi travailler pour vous ; moi à présent aller reposer en vous et demander la bénédiction que vous donnez comme Monseigneur bénit nous quand donne Confirmation. Toujours vous aimer et travailler tous les jours à l'aire votre volonté. — Elle avait résumé ses sentiments pour Dieu de cette manière :

O Jésus ! vous pardonner à moi.

Moi aimer beaucoup le bienfaiteur de moi, aimer encore plus vous.

Moi aimer ma Marraine, aimer encore plus vous.

Moi aimer beaucoup notre Mère, toutes nos Mères, aimer encore plus vous.

Aimer beaucoup toutes mes compagnes, aimer encore plus vous.

Aimer beaucoup Monsieur l'aumônier et les bons Pères Jésuites, aimer encore plus vous.

Ne pas aimer le froid, la neige, la Savoie pour cela.

O mon Dieu ! vous plus grand que les montagnes, plus puissant que le soleil, plus bon que tous, je vous adore.

Tous les détails donnés sur cette enfant par les Chères Sœurs ont beaucoup ému notre Marthe. Elle la pleure et dit que si elle avait su la perdre, elle n'aurait pas accepté d'être sa Marraine, et n'aurait pas voulu s'y attacher devant souffrir ainsi de sa mort. Je ne suis pas de son avis, parce que les vertus si admirables de la Marthe noire ont fait souvent du bien à la Marthe blanche.

Voulez-vous bien, le plus tôt possible, écrire à
Votre respectueuse Filleule,

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XL^E.

Dijon, 18..

La Marraine donne la raison de la tristesse dont parle la Filleule. La mélancolie est partout au fond des âmes, parce que toute existence est incomplète. Elle recommande de ne pas gâter les bons sentiments par les inspirations de l'orgueil.

CHÈRE ENFANT,

Tu es étonnée d'être triste au milieu de tant d'éléments de bonheur. Eh ! ne sommes-nous pas convenues que c'est la condition de tous, même des plus vertueux, parce que, ici-bas, nous n'avons jamais qu'une existence incomplète ; même » quand nous avons la vie spirituelle la plus surnaturelle, parce que nous ne l'avons qu'à travers les voiles, les ombres, les mystères de notre création déchue. « Les plus heureux, sans doute, ce sont les plus saints, mais leur bonheur n'est pas exempt de mélancolie, puisqu'il n'est encore qu'une attente de la vertu qui l'espère dans la crainte de le démeriter. Bénis cette épreuve du cœur, ma chère Enfant. Si le bonheur intime, dont on jouit naturellement dans la jeunesse, pouvait durer sans trouble, nous nous y oublierions et ne saurions alors atteindre au but de notre destinée. Il faudra donc encore souffrir, car Dieu a des épreuves pour toutes les époques de notre vie, parce que chaque âge a besoin de leçons, et que « la terre n'existe que pour porter des saints. » On ne le dirait guère, penses-tu ? C'est cependant le plan de Dieu : « Le monde ne subsiste que pour donner des saints ; » les siècles ne s'écoulent que pour donner des saints. Que nous soyons simples ouvrières ou grandes dames ; pauvres ou riches ; savants ou bornés à l'étude de notre catéchisme, la préoccupation de

Dieu n'est pas là. Elle est au plus ou moins de sainteté de notre âme. Parfois le bon Dieu attend doucement, patiemment les âmes. « Il les laisse peu à peu mûrir au soleil de l'épreuve. Il ne les cueille que quand elles ont perdu toute acidité, toute amertume. » Tu as déjà vu la belle mort de quelques vieillards. Ce que tu n'as pu voir, c'est la bonté que Dieu a mise à les attendre, et ce que tu ne connais pas, c'est le nombre de jours qu'il te donnera pour l'épreuve. Hâte-toi donc de devenir une sainte, puisque tu ne sais pas si Dieu t'attendra jusqu'à la vieillesse. En même temps qu'il nous console en ce monde par des bienfaits qui réjouissent notre cœur, Il nous fait de ces dons les plus douloureux objets de nos sacrifices. Ton frère Pierre est la joie de ton âme, et c'est aussi la cause de tes soupirs de regret, puisque tu en es éloignée. La Providence ne saurait se contenter de nous servir dans les seuls intérêts de la terre. Ce qu'elle nous y offre de plus délicieux, ne doit pas nous y arrêter, et c'est pour cela qu'il s'y trouve toujours caché quelque élément de souffrance qui, à une heure ou à l'autre, nous oblige à porter vers le ciel le regard de l'anxiété ou de la douleur.

Tu as raison dans ta reconnaissance pour cet espoir de voir bientôt ton frère au nombre des ministres de Dieu ; mais tu as tort dans ton apostrophe aux familles moins souvent favorisées de cet honneur. Il ne faut pas faire descendre par des pensées d'orgueil, les sentiments d'une si noble élévation.

Il n'est que trop vrai que l'honneur de monter à l'autel n'est pas accordé souvent aux jeunes gens des classes élevées. Ils ne le recherchent pas, parce que le cœur de leurs mères, trop épris des biens de la vie, n'a pas palpité assez de l'amour divin pour former un cœur de prêtre, et pour mériter la joie de lui dire : Mon fils ! Il est bien vrai aussi que le bon Dieu a de très-généreuses préférences pour les hommes de bonne volonté qui se passent volontiers des biens de la terre. Mais parce que la Providence fait tomber cette bénédiction sur ta famille, serait-ce une raison, mon Enfant, de retirer ta charité aux créatures moins favorisées ? Quand nous sommes heureux, inclinons-nous humblement élevant Celui qui dispense le bonheur, et n'insultons personne. Car tous, nous démeritons chaque jour, plus ou moins, voilà tout. Je pense bien que ce n'est qu'au monde et à son esprit que tu en veux.

Ce pauvre monde ! Il y a longtemps qu'il se trompe et qu'il est dupe de lui-même. Si seulement il n'était pas si zélé dans sa malfaisante mission d'entraînement ! Mais Notre Seigneur, qui aimait tant à bénir, avait déjà

bien ses raisons de le maudire. Hélas ! mon Enfant, il ne s'est pas amélioré depuis. Cependant il est si malheureux que tout en s'éloignant de lui dans l'horreur de son esprit et de ses doctrines, il faut encore le recommander à Dieu, avec la raison que Jésus-Christ nous a lui-même donnée en mourant : » Parce qu'il ne sait ce qu'il fait. »

J'aime bien cette sorte de bonne œuvre que vous pratiquez en faveur de cette brave ouvrière. Il est si rare de penser aux autres avec le désintéressement qui offre ou qui donne, sans préoccupation de retour, et par la seule estime que l'on accorde à la vertu. C'est bien, mon Enfant, suis cette excellente voie que te montre ta bonne mère. Partage toujours volontiers tes récréations avec ceux qui n'en ont pas et les peines de tous ceux qui pleurent près de toi. Au revoir. Courage ! Que la foi soit dans ton cœur comme un ange gardien qui inspire toutes tes pensées et tes vœux. » A la lueur de ces clartés, il te sera donné de comprendre que » la vie n'est qu'un devoir à accomplir, une douleur à porter, un apostolat à exercer, parce qu'elle est une préparation à l'éternité, où elle sera pleine, abondante et même surabondante. » La foi est la plus grande lumière du monde pour les plus savants comme pour les plus ignorants. Elle est la seule vraie consolation pour les plus affligés comme pour ceux qui, à défaut de grandes douleurs, pleurent sur des maux imaginaires devenus leur réelle part d'épreuve : Dieu ne se moque d'aucune souffrance. Le don qu'il nous fait de la foi en ses promesses c'est la compassion effective de son cœur pour les angoisses du nôtre. — Tu sais peut-être ce que l'on rapporte d'un souverain qui rencontrant un jeune pâtre, s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il gagnait pour garder son troupeau. Le jeune pâtre regardant le souverain, lui répondit : Je gagne autant que vous, Sire. — Pourquoi ? Comment ? — Parce qu'en conduisant mon troupeau, comme en gouvernant les hommes, je gagne le ciel ou l'enfer. C'était la clarté de la foi qui, venant en cette âme de berger, lui avait dit que tout se résume à gagner l'éternité. Que cette clarté pénètre l'âme de la Filleule et de la Marraine, afin que toutes deux supportent volontiers la gêne que laissent au cœur les bonheurs incomplets, et même l'angoisse qu'y produit le malheur.

LOUISE DUMONT.

LETTRE XLI^E.

La Filleule remercie la Marraine pour le secours que ses paroles ont donné à son cœur. Encore quelques détails sur elle-même et sur la famille.

MA BONNE MARRAINE,

Je souhaite à toutes les Filleules du monde une mère spirituelle comme celle que la Providence m'a donnée le jour où vous avez répondu pour moi sur les fonts de baptême. Je sens mes ennuis se dissiper quand vous m'en envoyez les raisons chrétiennes. Et je commence à me convaincre qu'on n'a en ce monde qu'une part de bonheur ; jamais tout le bonheur. Et encore cette part est-elle comme vous dites, ma bonne Marraine, très-incomplète. J'aurais tant aimé à vivre avec ce bon Pierre ! Il me semble qu'il m'aurait fait tant de bien ; assurément il m'aurait donné beaucoup de douces jouissances, et il faut en être séparée ! Je vois autour de moi, toutes mes compagnes réclamer quelque chose qu'elles n'espèrent pas obtenir, et qui achèverait leur bonheur. Il en est qui n'ont pas la douleur d'être séparées de leurs frères, mais qui ont celle bien plus cruelle de les voir affliger la famille par la légèreté de leur conduite. D'autres ont perdu pour toujours en ce monde ceux qui faisaient le charme ou la consolation de leur vie. — Enfin, je n'en vois pas de parfaitement satisfaites, même parmi les mieux partagées et les plus dignes de l'être au gré de leurs vœux. C'est donc bien ainsi que cela doit être, et nous devons nous y conformer. Cependant ce n'est pas mon dernier gémissement, sans doute, ma bonne Marraine. N'est-il pas dans mon intérêt spirituel de gémir avec vous, puisque vous avez la bonté de compatir par de si bonnes leçons ? — L'atelier, qui m'est toujours agréable, m'avait cependant paru triste au retour de mon charmant voyage. Il faisait si beau dans la campagne ! Et puis voici la presse du travail par le

changement de saison. De toutes parts on accourt avec le désir d'être servies les premières. Ce serait un vrai casse-tête à n'y pas tenir, si Mademoiselle Elise n'avait pas une des clientèles les plus raisonnables, et si avec les moins sages elle ne s'était pas très-sérieusement prononcée, quant au travail du dimanche. Elle a dit parfois à ce sujet quelque chose de très-ferme, et même d'un peu mordant au besoin quand on insistait pour obtenir un objet dont la façon pouvait obliger à prolonger le travail dans la matinée du dimanche. Je l'ai entendue répondre l'autre jour à une petite femme assez impérieuse, et qui ne paraissait pas comprendre qu'on lui dise non : Nous autres, Madame, nous nous passons de plaisir, mais nous ne saurions nous passer de repos, et nous ne voudrions pas nous passer de patience. Alors, à mes ouvrières et à moi, il nous faut notre dimanche pour nous délasser devant Dieu et apprendre de Lui la condescendance nécessaire au service du monde. La jeune femme n'a rien répondu, et s'est retirée bien convaincue que ses raisons n'étaient pas suffisantes pour déterminer Mademoiselle Elise à manquer au précepte. Malgré cette fermeté, on dirait même qu'à cause de cette fermeté, elle a autant d'ouvrage qu'il nous est possible d'en faire, et jamais de temps absolument mort.

J'avais voulu, ma bonne Marraine, laisser à maman tout l'argent que je gagne, craignant que mes réserves ne l'exposent à se trouver parfois mal à l'aise. Mais elle a préféré me laisser la moitié de mes gains pour mon entretien, afin que j'apprenne à user de l'argent gagné par moi et à l'économiser à propos. J'ai commencé par acheter du linge, puis je fais tous les mois la part de la caisse d'épargne, soit pour les besoins inattendus, soit pour la for-lune de l'avenir. Mes sœurs et moi avons la prétention d'acheter le joli petit jardin que papa a loué, et dont il serait bien heureux d'être le propriétaire. N'allez pas croire que nous devenions avares. Maman y mettrait bon ordre ! Elle a ses pauvres qu'elle oblige et qu'elle assiste de la manière la plus édifiante. Fi ! de l'avarice, je n'en voudrais pas la disposition au prix de toute ma fortune. J'ai bien assez de défauts sans me permettre celui-là. Mais Dieu et vous aidant, j'espère devenir meilleure, car il est bien doux de goûter la satisfaction que donne la paix de la conscience, dans le bonheur du devoir.

Je suis votre reconnaissante Filleule, ma bonne Marraine.

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XLII^E.

Dijon, 18..

La Marraine motive son retard à la correspondance et veut n dédommager Victorine par le récit de son pèlerinage sur la colline de Fontaines-lès-Dijon.

Je suis en retard avec toi, chère Enfant, par toutes sortes de raisons dont le détail serait trop long, vu le peu d'intérêt que j'y pourrais donner. Tu as écourté un peu trop le récit de ton pèlerinage à Ars. Sans doute, tu t'es rappelé que j'ai fait ce voyage en des circonstances plus heureuses, puisqu'au lieu de prier sur le tombeau du saint curé, j'ai eu le bonheur de le voir, de l'entendre, de le suivre dans les courses qu'il faisait au village pour aller visiter ses malades, et de recevoir ses bénédictions le long du chemin qu'il parcourait dans ce but. Son regard pénétrant et céleste intimide et charme encore mon âme, quand j'y pense. Ah ! le regard des Saints ! Qui pourrait le soutenir sans éprouver le sentiment d'humiliation qu'il produit aux profondeurs de la conscience par la comparaison spontanée de toutes les différences que Dieu voit entre eux et nous ?

Et leur éloquence ! Tu n'as pas l'idée de l'effet des paroles si simples qu'adressait le curé d'Ars, tous les jours à onze heures du matin, à un auditoire qui remplissait son église. Il lui parlait sans aucun souci d'appréciation humaine. C'était son cœur qui répandait sa charité pour Dieu par charité pour les âmes, en des paroles où l'art n'avait rien à voir parce que tout y était pour l'amour. Quel souvenir ! Et puis celui de notre Père Lacordaire ! Quand de tels hommes disparaissent de la société, lors même qu'on n'aurait eu avec eux que les relations de tout le monde, qu'on n'aurait fait que les voir et les entendre à la distance donnée au public ; quand ils disparaissent ils vous font un vide affligeant. C'est que tout l'intérêt de la vie est dans la beauté des âmes. — Mais je voulais te dire

mon pèlerinage au château paternel et à la chambre natale de saint Bernard. Comme tu aimes la science, il faut te donner un petit historique de ce lieu vénéré. D'après des documents incontestés, la chambre où naquit saint Bernard, en 1091, a été religieusement conservée par tous les seigneurs de ce château, jusqu'à ce qu'elle ait été consacrée à Dieu, vers la fin du XVI^e siècle. Cette chambre a été ensuite rattachée par les architectes de Louis XIII, en 1619, au vestibule d'une future basilique dont ce pieux roi s'était déclaré fondateur, mais qui ne put être construite, à cause des guerres et de l'épuisement des finances. Puis elle devint le sanctuaire de la chapelle des religieux réformés de l'Ordre de Citeaux, jusqu'à l'époque néfaste de 1790, où furent supprimés les Ordres monastiques en France. La chambre natale de saint Bernard subit le sort de tous les autres monuments religieux de la Bourgogne, mais fut conservée intégralement au milieu d'un monceau de ruines, et rendue au culte en 1841. Le jour de la Saint-Bernard, Monseigneur dit une messe pour la Société de saint Vincent de Paul, et du dimanche au dimanche se célèbre une Octave pendant laquelle le curé de Fontaines dit une messe à sept heures du matin, et fait donner un Salut avec prédication, chaque soir. — On a près de quatre kilomètres d'ascension à faire pour gagner le sommet, par la chaleur du mois d'août. Aussi, malgré la garniture d'églantiers et de mûriers sauvages qui borde la montée, et tous les agréments naturels qui encouragent à la faire : ravissant paysage, horizon splendide, colline où s'étalent en amphithéâtre les villages qui entourent le château, malgré toutes les richesses de végétation que l'œil peut admirer de ce sommet, on n'y monte guère sans le stimulant de la dévotion envers notre grand saint. Jeudi, un des jours les moins chauds de l'Octave, je partis dès le matin avec Pauline et notre fidèle couturière à qui j'avais promis cette pieuse excursion. Le temps était des plus agréables pour la marche et nous montâmes sans penser que nous souillions tant nous étions heureuses d'être en route. Les Memorare se répétaient à de courtes pauses pour toutes les nécessités de nos personnes, de nos parents et amis, de tous ceux qui doivent nous être chers en Dieu, et remerciant Celui qui a laissé cette prière à tous les cœurs opprimés. Les compositions des saints sont aussi la véritable consolation des âmes en peine. Eux seuls savent bien nous aider à nous mettre tout de suite en rapport avec Dieu, la sainte Vierge et tous les habitants du Paradis, parce qu'eux seuls savent dire sans préoccupation d'esprit humain, dans le style du Ciel : « Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie, etc., » tout comme on dirait à une mère bien

aimée et digne de l'être. Mais tu veux savoir si notre pèlerinage s'est achevé heureusement. Oui, ma bonne ; après une agréable halte sous les beaux ombrages de la petite place qui se trouve à peu près à moitié chemin, nous avons repris notre route pour aboutir à la sainte Table de la chapelle. Rien n'avait pu empêcher notre recueillement. Il était facile de compter les pèlerins, ou plutôt les pèlerines. Quelques pieuses ouvrières, pour qui cette montée devait déjà être une fatigue et le jeûne une souffrance, étaient nos seules compagnes..... Les ouvrières pieuses, d'une humble piété, sont de vraies héroïnes pour moi. Toujours occupées d'être agréables à Dieu. Qu'y a-t-il de plus intéressant que ces bonnes et sages créatures ? Dijon alors estimait leurs vertus !

Que le grand saint Bernard veuille bien protéger pour les convertir, toutes ces jeunes filles qui rient de celles qu'il faudrait imiter. Elles avaient pour tout déjeuner un morceau de pain, ces chrétiennes à qui la mortification est facile. Mais nous avions davantage, et il nous a été doux de nous honorer de faire avec elles une modeste agape en partageant notre déjeuner.

Je crois pouvoir nous vanter de ne point être tombées dans le péché d'indifférence que tu reproches à tes élèves du patronage. Nous étions au retour dans une continuelle extase sur les beautés de la nature. Pour ma part, je me répétais au-dedans les belles choses que j'ai souvent entendues sur la divine économie du Créateur et les admirables leçons d'ordre qu'il nous fait à tous. Dieu ne laisse perdre dans la création, ni un souffle de ses brises, ni une goutte de ses rosées. L'ordre qui éclate dans l'immense univers doit se refléter dans le petit cercle de la plus humble vie. C'est aux femmes surtout qu'il appartient de comprendre et d'appliquer cette belle leçon du Ciel, et pour cela de ne mépriser, de ne négliger rien de ce qui peut produire l'ordre en elles et autour d'elles. Je me suis surprise à redire cela à ces chères ouvrières en cheminant côte à côte. Ancienne habitude d'Institutrice. Elles l'ont pratiqué et le pratiquent mieux que moi. Enfin nous sommes redescendues de cette sainte montagne, toutes pénétrées du désir que son pèlerinage s'anime bientôt de la vie de tant d'autres, et qu'un si fervent disciple de la sainte Vierge reçoive aussi des hommages publics.

Note de l'éditeur. — Ces hommages publics sont aujourd'hui rendus à la chambre natale ou chapelle de saint Bernard. Dès le 20 août de quatre à huit heures du matin, les pèlerins sillonnent pieusement la route de Fontaines à

la montagne. Beaucoup de femmes, ayant au bras le petit sac qui renferme le très-frugal déjeuner dont elles auront besoin après la messe, disant leur chapelet et leur Memorare, unissent leurs intentions et leurs prières à tous les autres pèlerins de la France et du monde catholique, pour le salut de la patrie et la liberté de l'Eglise. — Un autel recouvert d'une tente est adossé au mur de la chapelle, afin d'y servir durant l'Octave. Monseigneur y dit la messe et y prêche à un nombreux auditoire resté debout sur la pelouse. De onze heures à deux heures, les pèlerins font sans bruit, et à la façon des premiers chrétiens, une véritable agape en famille. Puis sonne l'heure des Vêpres, de la procession des reliques et du second sermon suivi d'une bénédiction solennelle. Les fidèles reconduisent alors Monseigneur jusqu'à l'extrémité de Fontaines où il leur adresse encore quelques-unes de ces paroles qui laissent oublier toute fatigue et redonnent tout espoir. — Les paroisses environnantes ont aussi tour à tour leur jour pour ce pèlerinage qu'elles font très-solennellement et avec la piété qui en assure le mérite et l'édification.

La chapelle natale de saint Bernard appartient actuellement à la famille de Juste de Bretennières, martyrisé au Japon, et dont le frère est aussi un digne ecclésiastique. N'est-elle pas en bonnes mains ? Un vénérable prêtre se dévoue en ce lieu et dans la plus humble existence pour bien assurer le rétablissement du culte en l'honneur de saint Bernard.

LETTRE XLIII^E.

Lyon, 18. (Plus tard.)

Pierre est arrivé au terme de son temps de séminaire. Il va recevoir le sacrement de l'Ordre. Toute la famille en est émue. Entrée à l'atelier d'une jeune fille très-pauvre. Charité de toutes les jeunes ouvrières qui l'entourent.

MA CHÈRE MARRAINE,

C'est décidément la semaine prochaine que mon frère reçoit le sacrement de l'Ordre. Nous en sommes tous si pénétrés dans la famille que nous osons à peine parler haut. Il semble que nous soyons entrés en retraite avec Pierre. Cependant il y a les moments d'ébats et de parlage. Alors c'est une quantité de projets de toutes sortes. C'est à qui de nous ira le voir le premier dans sa jolie petite maison de cure ; car elle sera très-jolie ; avec un jardin où Paul bâtira une logette qui sera bien recouverte de verdure sous laquelle Monsieur le Curé pourra dire son bréviaire sans être piqué des mouches, ni importuné par la planteuse de choux. Il n'y entre pourtant pas encore demain. Avant d'être curé, il faut être vicaire ; mais nous ne nous arrêtons pas à ces détails qui retarderaient notre bonheur. Et nous serons si heureuses aussi de l'appeler et de l'entendre appeler Monsieur le curé ! Comme la joie nous rend enfants, n'est-ce pas, ma bonne Marraine ? Mais vous le comprendrez et vous ne rirez pas trop de votre Filleule. Do la joie ! Il n'y en a pas pour tout le monde. Si vous saviez ce que nous voyons de malheur et de pauvreté tout près de nous à l'atelier. Mademoiselle Elise y a reçu par compassion une jeune fille qui paraît très-honnête et tout à fait intéressante. Elle nous prouve bien que les pauvres peuvent aussi donner à leurs enfants

une bonne éducation. Mais, mon Dieu, quelle pauvreté dans la famille de cette jeune fille ! Notre patronne nous en a dit un mot ; sans doute, elle est allée la secourir et y a trouvé des motifs d'intérêt, car elle nous en a parlé d'un accent très-ému. Nous avons découvert que cette jeune fille était l'enfant pour laquelle une femme âgée priait, la serrant tout près d'elle, un jour que nous nous recommandions, à la sainte Vierge et que cette grand'mère nous supplia de recommander aussi sa fille mourante. Elle ne mourut pas, mais resta très-pauvre.

Les restes de la table de notre atelier sont soigneusement recueillis et tous les jours bien disposés dans un panier couvert, qui prend le chemin de cette maison d'où nous vient la nouvelle ouvrière. Pauvre, pauvre enfant ! que je serais malheureuse s'il me fallait accepter la charité à ce point ! Ah ! je n'ai guère fait de progrès en cette sorte d'humilité. Combien de vertus dont je n'aurais pas le courage, si le bon Dieu les demandait de moi ! Donner, je m'en réjouis, mais recevoir la charité !... Soyez toujours assez bonne, ma chère Marraine, pour me rappeler à Dieu dans vos pieuses prières. Nous nous sommes réunies entre nous pour aider cette jeune fille à faire son apprentissage, sans que sa mère souffre trop de l'omission de ses gains. Déjà chez elle, elle avait fait de la couture pour les magasins, mais cela ne garantissait pas l'avenir. Et Mademoiselle Elise lui a offert de venir à son atelier, afin de s'y perfectionner. — C'était pour vous inviter à la fête de l'ordination de mon frère, que je vous écrivais aujourd'hui, et je n'ai pas eu le courage de commencer par cette invitation, puisque je ne sais que trop le motif qui vous oblige à la refuser. Quelle privation c'est pour nous tous ! Mon frère doit vous écrire, s'il ne l'a pas fait encore.

Votre reconnaissante Filleule,

VICTORINE GHÉRARD.

LETTRE XLIV^E.

Lyon, 18..

L'honneur, comme l'entend l'amour-propre, n'est pas celui de l'Evangile.
Le bon pauvre, modèle de ceux qui demandent à Dieu leur pain de chaque jour, de tous les pauvres du bon Dieu.

MA CHÈRE ENFANT,

Je ne te dirai rien de la nouvelle que tu m'apprends, puisque depuis longtemps tu goûtes l'honneur que la Providence ajoute à celui de la famille, par la vocation de ton frère. L'honneur, tu en jouis assez, je crois. Il faut à présent t'appliquer à le placer dans un ordre d'idées plus élevées que celui où tu as pu le mettre jusqu'alors. L'honneur, comme l'entend-l'amour propre, n'a que des vues et des désirs vulgaires : c'est celui de la majorité. Mais l'honneur comme l'entend le Maître qui n'avait pas où reposer sa tête, et dont on maudissait les bienfaits ; l'honneur de l'imiter et de supporter pour sa gloire les petites et les grandes ignominies qui peuvent se trouver sur le chemin du prêtre. C'est à cela que je t'invite, ma chère Amie, dans la mesure où tu peux prendre ta part de celui qui reviendra à ton frère. Pour cela, il faut t'associer aux idées de son esprit, aux sentiments de son cœur, et au moins par l'intention, aux dévouements de sa vie. Je partage en riant tous vos joyeux projets au sujet du presbytère de ce bon frère, mais je compte sur une sollicitude toute sérieuse de votre part pour tout ce qui concernera la tenue de sa maison. Epargnez-lui les souffrances qui pourraient nuire à son ministère ; mais partagez-en les peines avec la noblesse de la foi, sans jamais récriminer contre aucune injustice, ni blâmer aucun oubli de la part des rémunérateurs : c'est Dieu seul qui récompense

parfaitement. Ne désirez rien pour Pierre que les vertus de son état, et remettez à la Providence ce qui se donne par surcroît. Rien n'est triste comme de voir des ambitions vulgaires dans la famille d'un prêtre. Vous vous contenterez de l'honneur de ce seul titre, et vous ne désirerez pas pour lui des avantages qu'il ne désirerait pas lui-même. Je suis certaine que toutes vos influences seront salutaires et généreuses ; si je parle ainsi, ma chère Enfant, c'est que j'ai retrouvé à ce sujet l'impression de quelques souvenirs pénibles. Tu as donc toujours grand peur de l'humiliation, de celle qui a besoin d'aumône. On se méprend très-facilement sur la vraie dignité. Si la charité se faisait selon la perfection chrétienne, elle n'humilierait pas. Si les pauvres étaient élevés avec la délicatesse des principes évangéliques, ils ne demanderaient que ce que le malheur les obligerait à réclamer de leurs frères plus heureux, et le recevraient de cette façon, qui bénit le bienfaiteur et l'obligé, sans lui faire subir de réelle humiliation. Mais l'orgueil gâte tout en ce pauvre monde. Il nous prive de nos meilleures joies, et nous fait souffrir les plus déplaisantes gênes du cœur... Comme tu le dis, ma Bonne, il est bien plus agréable de donner que de recevoir. Cependant il y a encore de bons pauvres qui reçoivent avec leur cœur, avant de recevoir de la main, et cela les yeux humides et tout émus de se voir l'objet d'un intérêt affectueux et aimable. Je dis affectueux, car depuis Jésus-Christ et les préférences qu'il a données aux pauvres, le cœur s'est senti doué d'un amour pour lequel il ne battait pas avant que le divin Maître ne lui ait désigné cette amitié céleste. Toi qui ne vis pas à l'étourdie, tu as pu déjà saisir cette beauté de l'expression d'un bon pauvre qui demande ou qui remercie humblement. Y a-t-il rien de plus touchant ? Et n'est-ce pas ainsi que nous voudrions prier, nous tous, pauvres du bon Dieu ? Ne sentons-nous pas à la vue de ce déshérité, une impression de tendresse qui nous donne le désir de lui accorder ce qu'il demande, ou le regret plein de douleur de ne le pouvoir pas ? Comme alors nous le recommandons à Celui qui peut tout ! Oh ! oui, mon Enfant, le bon pauvre, celui qui comprend et qui accepte la part qui lui est faite par la Providence ; le pauvre tel que l'Evangile peut le faire, est la plus intéressante créature qu'il soit possible d'admirer en ce monde d'erreurs. Et il n'est pas si malheureux que le croit l'amour-propre, d'être confondu avec lui, et même de recevoir comme lui. Tu le sentiras en t'associant à tes compagnes pour assister cette jeune fille qui vient d'arriver à votre atelier. J'en connais un où pareille charité se fait en faveur d'une apprentie, par la réunion des

ouvrières. Et cela si délicatement, dans une telle ignorance pour la main gauche, des bienfaits de la main droite, qu'il n'est presque pas possible de savoir laquelle est l'obligée parmi ces jeunes filles. Chacune garde là-dessus un silence digne des anges, s'ils venaient faire la charité sur la terre. Pourtant la maîtresse me racontait, à moi, les sacrifices que chaque jour s'imposent ces jeunes ouvrières en faveur de leur protégée et de sa famille. Et certainement, avec moins de respect de leur œuvre et des préceptes qui la consacrent évangéliquement, il pourrait se faire quelque bruit autour d'une jeunesse si animée d'ailleurs. Si tu savais comme l'habitude de la charité peut être salulaire à l'ensemble de la conduite ! Voilà un acte de vertu qui en produit d'autres de toutes sortes. Ah ! il est mis bon ordre à tout le superflu que réclame la gourmandise. Les gâteaux des friandes se changent en pain pour celle qui aurait faim, sans les sacrifices de la charité. Les fleurettes et les rubans dont on ornait démesurément sa coiffure ont été réduits à des proportions raisonnables pour laisser dans ce superflu de quoi offrir le vêtement nécessaire à celle que l'on s'est chargée de vêtir. La grâce du chapeau n'y a rien perdu et le cœur de celle qui voulait bien en faire le sacrifice y a gagné une bénédiction de plus.

Tu vois, ma Bonne, qu'il y a encore plus d'un petit coin où l'on pratique les dévouements de la charité. Il y a celui que tu habites, il y a celui-ci, il y en a bien d'autres que nous ne voyons pas, mais que Dieu voit et qui gardent sa patience pour ceux où l'on ne pratique que les actes de l'égoïsme.

Tu n'as que trop deviné la raison qui m'empêche d'accepter ta bonne invitation. Je ne voudrais plus laisser seule ma pauvre mère, ne fût-ce qu'un jour. Ma chère Enfant, qu'il est triste d'entrevoir le moment où, autour de vous, il ne sera plus rien réclamé de votre cœur ! Où l'on se dira : Personne n'a besoin de moi ! Demande bien à Dieu ses bénédictions pour cette grande et douloureuse épreuve de l'isolement qui termine d'ordinaire notre vie, et dont mon âme éprouve par avance l'accablement involontaire. Que la tristesse du Maître agonisant bénisse celle de son pauvre disciple, pour qu'il le supporte en union avec Lui ! N'oublie pas, pour ta Marraine, cette recommandation à Notre Seigneur.

LOUISE.

LETTRE XLV^E.

Lyon, 18..

Le cœur de la Filleule s'est attristé de la tristesse de sa Marraine.
Première consolation trouvée dans la charité.

MA BIEN CHÈRE MARRAINE,

Je ne saurais vous dire combien la fin de votre dernière lettre a navré mon âme tout entière. Non, le bon Dieu ne pourrait permettre la tristesse de l'isolement pour une personne qui a passé sa vie à consoler le cœur de tous les affligés de sa connaissance. Ou si Dieu vous laissait seule, je crois qu'il vous ferait si bonne compagnie que vous ne pourriez souffrir de votre solitude. Ma bonne Marraine, ne me dites plus des choses si tristes, cela me fait trop mal. Si seulement une pauvre petite Filleule comme moi pouvait dire : Vous viendrez près de nous, ou nous irons près de vous !... La reconnaissance peut donc aussi former des vœux et avoir des regrets inutiles !

Il ma semblé éprouver, grâce à vous, ces jours-ci, le premier sentiment de bonheur que vous m'aviez promis par la charité. La pauvre jeune fille dont je vous ai parlé l'autre jour, qui nous est arrivée dans une si triste position, s'est rapprochée de moi avec confiance et m'a raconté intimement les peines de sa vie. Pauvre Enfant ! Figurez-vous qu'elle couche sur la paille ! Mon Dieu, je ne croyais pas qu'il puisse encore rester une telle misère, pour quelques-uns, quand il y a pour tant d'autres le superflu de toutes sortes ! Cette jeune fille sort de la pauvreté de son logis avec une tenue si propre que l'on ne pourrait, en la voyant, supposer la misère de sa famille. Elle a été élève gratuite dans une école où sa facilité à l'étude a donné l'idée de lui

faire continuer ses classes, de manière à la mettre à même de gagner sa vie par quelque emploi, soit dans une école, soit dans une famille. On la plaça à l'étranger pour une très-minime rétribution, et avec l'obligation d'être vêtue, sinon élégamment, du moins de manière à dépenser ce qu'elle gagnait. Son père, déjà souffrant de la poitrine et de cet épuisement que produit l'insuffisance de nourriture, mourut en son absence. N'ayant pas d'argent pour la faire revenir, craignant de la déranger, de la faire manquer à son engagement, il ne voulut pas la laisser avertir d'une situation, que d'ailleurs il ne croyait peut-être pas si grave. Les sanglots de cette enfant en rapportant ce cruel événement, vous feraient pleurer avec elle. Pour la première fois, ma bonne Marraine, j'unis mes larmes à celles d'une étrangère, n'ayant encore pleuré qu'avec les miens, parce que j'avais besoin de me rencontrer pour cela dans des sentiments un peu élevés. Quand je dis à cette jeune fille qu'elle gagnerait bientôt, et qu'alors il lui serait possible d'acheter un matelas, elle me répondit : Mademoiselle, c'est un bien-être que je ne puis désirer pour moi, car ma mère, mes frères et ma sœur couchent encore sur la paille, et mon père y est mort ! Et à cette dernière parole, elle sanglote de manière à vous déchirer le cœur. Mademoiselle dit que son père la chérissait, qu'elle était pour lui l'objet d'une espérance pleine d'illusions. Il était tailleur en raccommodages, gagnait très-imparfaitement la vie, au pain sec, pour sa famille, ayant mauvaise santé, et la manie de s'agiter beaucoup pour mener les affaires du gouvernement tout en tirant son aiguille. Et puis, pour soutenir sa verve, il se donnait chaque jour la lecture d'un journal assez démoralisant. Il y avait perdu ses meilleures idées et il fallut la charité pleine de lumière et de zèle d'une protectrice de sa fille pour le remettre en état de mourir dignement, c'est-à-dire en chrétien. Cela se fit, et dans la perfection. Et c'est là que Mademoiselle Elise et moi trouvons toutes nos ressources de consolation pour sa pieuse fille. Mademoiselle, en me donnant à moi tous ces détails, me faisait presque rire en me disant : Voyez-vous, ma bonne Victorine, à toutes vos autres actions de grâces, il faut encore joindre un grand merci à la Providence pour la vocation du rabot qu'elle a donnée à votre frère Paul. J'honore tous les états que réclame utilement la société. Mais je crois que les hommes que la nature n'a pas doués de manière à la servir réellement par l'intelligence doivent se réputer heureux quand ils sont pourvus au physique, de manière à lui offrir le service de leurs bras, soit aux champs, soit à la ville. Celui de leurs bras plutôt que celui de leurs doigts ou de leur

langue. Je crains la passion malheureuse de l'éloquence, chez les ouvriers assis. Les travaux extérieurs calment l'esprit et le laissent généralement à une température douce et sereine, tandis que l'occupation sédentaire l'échauffe et y produit une fermentation malsaine. Vivent la culture et la charpenterie !... Si vous saviez quels discours faisait ce pauvre petit homme, à sa femme qui en subissait l'influence sans y rien comprendre, et devant ses enfants qui allaient bientôt y comprendre assez pour en vouloir à toute la société et contester avec Dieu. Il trouvait sa femme inepte de préférer une couture à une harangue, et ses enfants tardaient trop à grandir et à se mettre à même de l'écouter en l'applaudissant. Il se réjouissait de revoir sa fille instruite et digne de causer avec lui. Je suppose que c'est Mademoiselle qui l'a converti. Elle dit que du reste c'était un homme de probité très-délicate, dont l'éducation avait été bien honnêtement faite par une fort digne femme de la campagne. Mais le séjour de la ville l'avait égaré et mis en grand péril. S'il était resté à ses champs, ajoute Mademoiselle, que de malheurs de moins ! Mais moi je n'aurais pas fait la connaissance d'une intéressante enfant qui me donne la satisfaction de venir en aide au malheur, à un malheur si touchant. Je l'aime cette pauvre enfant et je veux lui faire tout le bien qui sera en mon pouvoir. Comme la Providence sait tirer parti de tout ! Vous avez bien raison, ma bonne Marraine. Ce n'est pas la première fois que je le pense, ni la dernière fois que je le dis. Si je pouvais tout de suite sortir de peine cette malheureuse famille ! Priez bien pour notre œuvre, ma bonne Marraine.

Votre reconnaissante,

VICTORINE.

LETTRE XLVI^E.

Dijon, 18..

Les dernières peines de la vie sont l'expiation des imperfections et des fautes du passé. Encore une fois : Le mystère de la pauvreté n'est compris et apprécié que depuis Jésus-Christ.

MA CHÈRE ENFANT,

Je t'ai laissé voir une faiblesse en te disant ma crainte de l'isolement. Mais comment pourrais-je le regretter puisque cela m'a valu un si bon mouvement de ton cœur ? Merci, mon Enfant. Une parole charitable, c'est bien autre chose qu'un verre d'eau, qui ne sera pas cependant laissé sans récompense. Exerce-toi aussi à l'esprit de consolation. C'est un délicieux secours pour une quantité de malheureux, et de malheureux établis dans les positions de la vie, que l'on croirait garantir le bonheur. Que de fois les bienfaisantes paroles d'une sage ouvrière, les larmes d'une fidèle domestique ont adouci la douleur de femmes riches et honorées que le monde était incapable de consoler dans des souffrances, qui d'ailleurs restaient secrètes pour lui, parce qu'il n'en saurait mériter la moindre confiance ! Bienheureuses les âmes dignes de cette confiance du malheur et capables d'y répondre ! Tu ne croiras pas à la force absolue de personne, ma chère Enfant, et tu ne te scandaliseras pas d'en voir faiblir de plus robustes en vertu, que ta Marraine. Dieu seul est toujours fort. Nous ne sommes forts, nous autres, que dans l'humilité qui nous fait reconnaître notre faiblesse et nous oblige à recourir incessamment à la puissance divine.

Tu ne peux supposer que le bon Dieu veuille m'éprouver par l'isolement de l'avenir ? Mais, ma chère Enfant, c'est parce que trop souvent, nous le

servons à demi avec une intention mélangée, par l'impulsion de toutes sortes d'encouragements humains, qu'il nous réserve tant de diverses douleurs qui doivent nous purifier des fautes d'un autre âge. C'est pour tout ce qui a manqué de générosité à notre passé que la dernière partie de la vie renferme toutes les privations qui nous laissent avec Dieu seul. C'est à cause de ce qui nous manquerait encore de générosité pour nous-mêmes, qu'il nous retire les dons de la terre, afin de nous décider à fixer enfin le regard de notre âme sur ceux du Ciel. Mais c'est parce que je sais de quelle incapacité je puis être en de telles épreuves que je me recommande pour toujours aux prières de mes amis. Te voilà décidée à bien entrer au service de plus malheureux que toi. C'est te faire la meilleure part des consolations de la vie. Dans l'empressement de notre cœur, nous voudrions bien pouvoir donner tout de suite aux pauvres tout ce qui peut manquer à leur vie matérielle pour la rendre aussi bonne que la nôtre. En rentrant chez soi après les avoir visités et y trouvant tant de bien-être, même dans la modération de la vie chrétienne, comparant ses privations à celles des pauvres, on se dit qu'il faut mettre à leur service bien de l'amour et du dévouement pour mériter par sa charité ce qu'ils peuvent mériter par leur patience. Tu es bien étonnée qu'il ait encore des pauvres sur la paille, à côté de tant de richesse et de luxe général. Eh ! ma chère Enfant, plus il y a de jouissance d'un côté, plus il y a de privations de l'autre. Si le riche, au mépris de l'Evangile, se fait à lui-même une part de jouissances qui l'empêche de venir en aide aux nécessiteux, il contribue à produire leur misère. Si le pauvre aussi veut jouir dans le présent au mépris de l'avenir il y subira les cruelles et humiliantes souffrances de cette misère au lieu des privations honorables de la pauvreté. Mais il y aura toujours des pauvres. Et c'est une admirable merveille, ma chère Enfant, que ce mystère de la pauvreté. Mystère ! mystère pour l'intelligence duquel nous devons prier Dieu, l'ordonnateur souverain des conditions humaines, le père des pauvres et des riches. Nous devons le prier, pour qu'il nous le fasse entendre comme il veut que nous l'entendions, c'est-à-dire à la gloire de son impeccable Providence. Les plus grands penseurs du monde païen n'y ont rien pu découvrir. Ils n'ont pu, comme leur a dit Jésus-Christ, « porter ces choses hautes. » Et les chrétiens ne le saisissent qu'en se tournant vers Jésus-Christ revêtu de notre chair et le plus pauvre des pauvres de ce monde. Sans Jésus-Christ, nous ne pouvons comprendre la pauvreté et surtout nous ne la pouvons accepter. Sans Jésus-Christ, nous ne pouvons aimer le pauvre.

Mais par Lui, la pauvreté est devenue chose divine, et nous pouvons aimer le pauvre de cette tendresse qui fait battre le cœur en y mettant des dévouements indicibles. Et nous pouvons être honorés de son amour jusqu'à ce point de nous sentir heureux et consolés par une de ses paroles reconnaissantes, un de ses saluts, un de ses sourires affectueux. Et vois, ma chère Enfant, c'est tous les pauvres que l'on aime et que l'on sert quand on sait comprendre et adorer le divin représentant de la pauvreté. C'est un chrétien, homme du monde, visiteur des pauvres au nom de saint Vincent de Paul, qui s'écrie : « Ah ! c'est par millions, n'en doutez pas, que Dieu centuplera le salaire des pauvres résignés, quand il les aura avec Lui dans son royaume. » C'est lui qui admire aussi combien « le génie domestique se développe chez les femmes pauvres qui ont le sentiment du devoir. Combien il avise, invente et exécute, là où tout manque jusqu'au pain quotidien ! Aussi trouve-t-il que c'est un spectacle terrible et charmant à contempler quand il arrive à l'improviste en un de ces réduits, comme il y en a tant dans les grandes villes, et où la même chambre est en même temps la cuisine, le réfectoire, le dortoir et le séchoir. Il lui arrivé d'admirer ce que la femme de bonne volonté chrétienne peut encore produire d'un certain ordre dans ce chaos.

C'est bien effectivement dans la pauvreté honnête telle que la permet la Providence, que nous pouvons bénir ce que la Religion donne à la femme, de raison, d'industrie, de patience et de force contre ces épreuves, qu'il faut s'ingénier à adoucir sans cesse autour d'elle, pour tous ceux qui lui sont chers.

Regarde la pauvreté au point de vue de l'Evangile afin d'en faire apprécier le mystère à tes protégées et de l'apprécier toi-même. « C'est l'Evangile qui a introduit dans le monde l'assistance aux petits ; qui les a sanctifiés en faisant leurs âmes, devant Jésus-Christ, les égales de celles des maîtres de la terre. C'est l'Evangile qui veut l'aumône prompte, gracieuse, plus que juste, et qui, pour assurer bonne mesure au pauvre, y a attaché le salut de chacun de nous.

« L'Eglise s'est, par l'Evangile, divinement ingéninée à donner et à faire donner à tous ceux qui souffrent. L'Evangile et l'Eglise honorent ceux qui donnent ; pourrait-il être déshonorant de recevoir quand on demande en leur nom, le nécessaire ? »

Pour ne nous tromper en rien, ma chère Victorine, jugeons toujours d'après ces deux autorités. Donnons sans attendre que nous soyons riches,

et pour avoir plus de mérite, et de crainte d'en avoir moins le désir. Donnons du peu que nous possédons, du peu que nous gagnons. Surtout ajoutons à la charité corporelle qui apaise la faim et couvre la nudité, la charité spirituelle d'un bon exemple, d'un sage conseil, d'une consolation, d'une prière. Entrainons au Ciel tous ceux que la Providence a désignés à notre sollicitude en les désignant à notre compassion. C'est la conclusion de ce petit sermon de

Ta bien dévouée Marraine,

LOUISE DUMONT.

A MES LECTRICES.

Ces lettres devaient rester manuscrites et n'être lues que de la personne entre les mains de qui elles sont tombées, avec d'autres papiers confiés par une amie, au moment d'un dernier adieu. On m'a conseillé de vous les offrir. J'ai d'abord hésité, pour la raison donnée dans l'avertissement qui précède. Et puis j'ai cédé à ce conseil donné dans l'intérêt de vos âmes, assurée qu'une bonne intention en faveur de la vérité n'est jamais sans fruit.

Si vous avez accordé quelque intérêt à nos modernes héros, il ne sera pas inutile d'ajouter les lignes qui suivent aux lettres que vous venez de lire.

Quoiqu'on ne puisse guère crier au bonheur ni à la vertu d'une créature humaine avant sa mort, il est moralement sûr que ceux qui se sont laissé gagner au bien, sont par là même voués au bonheur. Non pas à cette sorte de bonheur que désire le cœur des êtres vulgaires, au bonheur qui se compose d'argent et de jouissances, et qui ne dure pas même autant que la plus courte vie, mais au bonheur tel que le comprennent les âmes élevées, que l'on trouve dans le devoir, le travail, la modération des désirs, les sentiments et les joies honnêtes, avec la conformité à la volonté de Dieu ; à ce bonheur qui peut durer autant que la vie la plus longuement éprouvée, et dont les imperfections, bien acceptées, forment le prix qu'il faut mettre à la félicité parfaite.

Le père de ces enfants, si unis et si bien disposés pour sa consolation, mourut peu après l'établissement du plus jeune, comme s'il n'eût voulu de la vie que pour y accomplir une tâche. Ce fut pour la pauvre mère et pour toute sa famille un de ces chagrins qui ne se détruisent pas. Tandis que les cœurs égoïstes et légers, qui ont le parti pris de souffrir le moins possible, s'exercent par tous moyens à effacer l'impression des souvenirs les plus sacrés, les cœurs élevés et généreux, qui tiennent à vivre toujours avec ceux qu'ils ont aimés en les vénérant, savent garder comme embaumés par le sentiment chrétien, ces souvenirs d'un père, d'une mère, d'un être bienfaisant et cher. A tous les moments solennels de leur vie, ils font place à

ces âmes bien-aimées, au conseil de la famille pour évoquer leur avis et faire encore prédominer celui du plus sage. C'est ainsi que l'on regrette chez Victorine. Son père mourut jeune encore, mais consolé par des enfants qui tous méritaient les dernières bénédictions paternelles. Dieu lui avait donné la joie de voir monter à l'autel son fils Pierre, et de lui demander sa bénédiction de prêtre après lui avoir donné sa bénédiction de père. Il avait mis à sa place son fils Paul, avec tout espoir d'être honorablement remplacé. A intervalle très-rapproché, il avait vu son mariage et celui de Marie. Et, dans le regret bien motivé de ce petit moment de faiblesse où il eût peut-être laissé la plus forte d'esprit s'unir à un homme peu religieux, il insista de toute son âme pour que ces deux enfants fissent un choix digne de leurs principes. Cela s'accomplit comme il le méritait par le désintéressement qu'il voulut mettre en cette affaire. « Les hommes sont bien malheureux, disait-il, de s'entendre si mal à leur bonheur en mariage, qu'ils n'y sont occupés d'abord que du plus ou du moins d'argent qui leur sera compté le jour du contrat. Ils ne savent guère la valeur qu'apporte avec elle une bonne femme, bien habituée au travail, à l'ordre et à l'économie ; qui a du cœur pour aimer son mari, bien élever ses enfants, et faire à tout son entourage le meilleur bien possible. » C'était l'appréciation de ce trésor qu'il avait trouvé dans sa femme, et l'expression de son vœu pour l'établissement du dernier de ses fils.

Le père de Paul et de Marie n'avait pas à compter avec de bien considérables différences dans les apports qui pouvaient leur être faits. Mais tout est relatif. L'intérêt passionné ne se mesure pas toujours à la fortune. La passion produit ses erreurs et ses fautes chez tous ceux qui s'en laissent dominer. Qu'elle compte par millions ou par centaines de francs, ses torts peuvent être également coupables devant Dieu et dangereux pour les hommes. Paul et Marie, aidés de leurs parents, voulurent donc d'abord, avant de se marier, bien s'assurer des qualités, du caractère et des habitudes d'éducation qu'ils pouvaient rencontrer dans la personne à laquelle ils allaient confier leur bonheur. Les dispositions d'intérêt furent traitées secondairement. Voilà pour cette partie de la famille dont Victorine avait quelquefois parlé dans ses lettres, en laissant deviner l'intérêt fraternel qu'elle portait à leur avenir. Tout ce qu'elle pratiqua de détails de vertu pour aider ses parents à le préparer dignement selon Dieu, elle ne nous le dit pas, mais je le sais. Ce fut une de ces sœurs aînées qui méritent, au cœur de leurs plus jeunes frères, le titre de seconde mère. Réunie à Marthe dans un travail

laborieux, mais satisfaisant et honoré, toutes deux étaient aussi la profonde consolation de leur père. Leur solide piété, la modestie de leur conduite, dans un si aimable dévouement au prochain, en faisaient deux beaux fleurons de cette couronne d'honneur dont les enfants bien élevés récompensent leur père. Il n'y avait plus qu'à jouir des fruits d'un labeur si courageusement soutenu et de l'accomplissement de cette tâche paternelle si chère à Dieu. Mais Il a ses heures pour rappeler à Lui les ouvriers de sa vigne. Nous n'avons rien à voir dans ses mystères d'éternité dont nous n'apercevons d'abord ici-bas que le côté qui fait verser des pleurs. Mystère des séparations chères, mystère plein de ces douleurs qui crucifient le cœur du chrétien. Et pourtant mystère plein de miséricorde, et pour ceux que Dieu appelle à la récompense, et pour ceux à qui il impose de ces sacrifices qui en sont le plus généreux gage.

La mère, autrement affligée encore que les autres membres de la famille, porte malgré cela, d'un visage serein, son dévouement, de la demeure de son fils aîné, à celle de ses filles établies à la place de leur maîtresse d'atelier, dont la distance est peu éloignée du village où Pierre a sa cure. Petite cure, petit presbytère, dont la majesté extérieure est due à deux magnifiques tilleuls qui en ornent l'entrée, avec un jardin. Le tout offrant presque l'ensemble que frères et sœurs avaient rêvé. Le jeune pasteur gouverne là un peuple doux et encore fidèle, choisi pour un commençant, qui s'y exerce dans la prière, l'étude et l'application, à tous les dévouements de son état. Disposé par son zèle comme s'il devait y demeurer toujours, et par son obéissance comme s'il devait en sortir demain : C'est un ange, disent les vieillards, c'est un saint, disent les jeunes gens. Victorine, qui ne perd aucune occasion de se perfectionner dans la pratique du bien, en y entraînant facilement sa sœur, donne à son atelier une impulsion d'honneur chrétien qui en fait une des maisons de travail les plus respectables de la cité : on n'y cherche pas à y faire fortune dans le plus court délai possible, pour vivre longuement ensuite de repos et de satisfaction sensuelles. On y désire travailler aussi longtemps que le permettra la Providence, afin de continuer au profit de la jeunesse ouvrière, une œuvre qui a surtout pour but de la moraliser, d'élever les âmes en haut en leur enseignant le véritable but du travail : en faire le prix de l'éternité par les vertus qu'on y peut pratiquer tout en y gagnant sa vie du temps.

Ne seriez-vous pas bien aise encore d'avoir un mot d'affection sur l'estimable ouvrière rencontrée par Victorine dans la maison où un instant

elle avait été obligée de porter son travail ? Cette rencontre n'avait pas été sans profit pour elle. Sa vertu y avait gagné en toutes sortes de détails qui l'avaient rendue plus agréable à Dieu et au prochain. Sans connaissances acquises, sans relations intellectuelles, cette pauvre et humble ouvrière, par la pureté de son cœur, avait mieux deviné Dieu que les savants qui le cherchent dans l'orgueil de la science. Elle le servait avec une foi et une lumière toujours croissantes. Quand on est éclairé de cette lumière, on a des sentiments et des paroles à confondre les foules enténébrées qui passent dans la vie. Il est rapporté que le bienheureux Labre était sur un chemin conduisant à Rome ; il s'en allait couvert de ses haillons ; à un moment, il s'assit sur le bord de la route ; il n'avait qu'un chétif morceau de pain et ne buvait que de l'eau troublée dans une écuelle de bois. Vint à passer une foule joyeuse, une noce s'en allant à ses fêtes. Ces gens regardent le mendiant, l'abandonné de la grande route, et poursuivent leur chemin en lui jetant cette parole de pitié et en quelque sorte d'indignation : « Le malheureux ! » Lui se relève, et, avec la fierté d'un chrétien, qui peut bien n'être couvert que de haillons et avoir à peine le pain du jour, mais qui possède en son âme les trésors de l'éternité, il leur dit : « Vous m'appelez malheureux ! Je suis très-heureux sous le soleil du bon Dieu : il n'y a de malheureux que ceux qui vont en enfer. »

Catherine n'a pas de haillons ; elle n'a rien d'extraordinaire dans l'apparence de sa vertu. Mais la simplicité si pauvre de sa mise et de toute sa vie extérieure, suffit à lui attirer les méprisants dédains de la foule. Comme le pauvre glorifié par l'Eglise, elle peut répondre en son cœur : Je suis très-heureuse sous le soleil du bon Dieu, car j'ai l'assurance qu'il ne me méprise pas, et la confiance qu'il bénit mes privations ; je suis très-heureuse, car je vais en Paradis.

1 Silvio Pellico.

Marraine et filleule

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6471736f>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr

peu qu'elles eussent l'occupation de Dieu, la modification avantageuse de toutes leurs idées, dès l'heure du danger. Ce sont alors les pensées de la foi qui, dissipant les rêves de ce monde et de cet âge, donnent comme instantanément à l'esprit une

[Retour](#)

L'éternité en est la récompense éternelle. » Puis vers la nuit nous avions un petit moment d'espoir bien rompeur. Une sorte de faim, la dernière, prit à ma grand'mère, elle nous demanda un potage qu'elle prit avec une sorte d'avidité. Ce repas fut suivi d'une espèce d'anéantissement dans lequel elle ne semblait plus pouvoir s'occuper de rien. Après être restée ainsi tout à fait en elle-même, tout à coup, avec une force qui était aussi le dernier effort, notre bonne mère leva les bras vers le ciel en disant : Mon Dieu, bénissez moi. Je voulais lui adresser une parole à la suite de la sienne. Mais c'était à Dieu seul qu'elle parlait. M. le curé vint s'informer de son état et lui demanda comment elle se trouvait. Toute souriante, comme d'ordinaire, notre mourante répondit : Je vais mourir, M. le curé. M. le curé lui dit encore de bien touchantes paroles et lui offrit une nouvelle absolution avec indulgence plénière. Elle trouva l'énergie, au *Confiteor*, de frapper sa poitrine et de faire un signe de croix

[Retour](#)

ton d'une personne n'est pas l'indice certain de qu'elle est au moral. Pour la juger, il faut attendre ses actes. Nous avons presque généralement de ces habitudes extérieures qui prêtent à de faux jugements, dès que nous rencontrons des esprits malveillants ou malins. Combien ne voit-on pas dans les rues ou ailleurs, de jeunes filles qui s'admirent, croient se faire admirer précisément par des prétentions qui donnent envie de rire ! — Ne prends pas l'habitude de la raillerie, mon enfant, le cœur fin par y perdre de sa bonté. Par-dessus toutes choses, disait notre Père Lacordaire, à un de ses jeunes amis, par-dessus toutes choses, soyez bon. « La bonté est ce qui ressemble le plus à Dieu et ce qui désarme le plus les hommes. Votre physionomie n'est pas encore aussi bienveillante qu'elle pourrait l'être, et rien ne saurait lui donner ce caractère que la culture intérieure de la bonté. Une pensée aimable et douce à l'égard des autres finit par s'empreindre dans la physionomie. La première personne venue qui me cause l'impression d'être bonne, me touche et me console. » Cela est vrai pour tous, ma chère enfant. Nous faisons plus de bien par cette bonté des égards et des paroles de tous les instants, que par des bienfaits qui se font attendre, qui ne peuvent se répandre qu'à intervalle et dont la valeur ne s'apprécie de cœur que s'ils sont accompagnés de l'aménité qui nous charme avant tout. Tu ne saurais croire combien on peut se sentir attristée du refus orgueilleux d'un acte de politesse.

Retour

eût honoré celle qui le refuse, en consolant
le à qui il était dû. Que la régularité de la con-
te, ni les sentiments qui peuvent te mériter
time ne soit jamais pour toi une cause de rai-
ir avec personne. Si l'on est ou parait être un
plus sage que les autres, c'est toujours par la
ce de Dieu. Il résulte alors de cette grâce
conduite que l'on est obligée à plus de recon-
ssance envers Dieu et à plus de charitable com-
sion envers le prochain moins heureux. Il peut
avoir une bien belle âme dans une personne
ne un peu ridicule dont l'éducation n'a pas cor-
é le manque de simplicité extérieure. Défie-toi
ce mauvais esprit de notre temps que l'on res-
e comme l'atmosphère, si l'on n'y prend garde,
ont l'effet est d'inspirer l'aversion de ceux qui
sèdent, rien que parce qu'ils possèdent. C'est
sorte de récrimination impie contre la divine
vidence, qui a voulu adorablement l'inégalité
fortunes et des conditions ; c'est une injustice
re le prochain à qui l'on retire sa charité en at-
tant qu'on lui refuse même sa reconnaissance,
ad il oblige ou qu'il donne, parce qu'on a perdu
entiment d'humble gratitude qui fait remercier
le bienfait. Avec tous, ma chère enfant, riches
pauvres, commence et finis toujours tes rela-
e par la bienveillance ; tu y es plus obligée que
s qui ont été moins favorisées que toi en ins-
ion et en exemple religieux. Ce serait bien la
e d'avoir si bien appris l'Evangile dans ton en-

Retour

qu'une bonne femme chrétienne, par un seul jour de
ces vertus pratiquées, avec son aiguille et par sa
piété. — Remarques-tu, ma bonne amie, comme le
bon Dieu nous réserve partout la satisfaction de faire
le bien. Jamais Il ne laisse notre cœur absolument
dépourvu des éléments qui peuvent lui fournir
l'occasion d'en accomplir au moins quelque peu. En
dehors de ce que cette pauvre ouvrière pratique
de vertu personnelle, n'est-il pas admirable de voir
ce qu'elle fait au profit des autres ? D'abord, son
exemple n'est-il pas le meilleur redressement des
erreurs qu'elle peut rencontrer dans les ouvrières
qui l'entourent : la parfaite délicatesse qu'elle ap-
porte à l'emploi de son temps, sa prudence, sa ré-
serve, sa charité et sa sollicitude morale pour son
jeune entourage, tout cela n'en fait-il pas un véri-
table modèle pour toi ? Ce sont tous ces actes
de vertu dans les devoirs de notre état, qui y don-
nent un mérite réel ; ce sont aussi tous les petits
évouements pratiqués en faveur des faibles : en-
fants, serviteurs, ignorants, vieillards et malheu-
reux, qui développent et soutiennent en notre âme
la charité que Dieu et les hommes aiment à y bénir.
Courage, ma chère enfant, courage partout et tou-
jours ! Que Dieu t'en pénètre du sentiment de son re-
gard ! Les jeunes personnes aiment tant à être vues,
à être regardées ; comment se fait-il qu'il n'y ait
rien du regard de Dieu qu'elles ne se soucient pas ?
Les chrétiens fidèles sont donnés en spectacle aux
anges, dit saint Paul, cette pensée ne saurait-elle

Retour

soit, parce que son cœur sera sûrement gagné au bien. Tes projets d'avenir sont généreux et bons, ma chère Enfant. Bienheureuses les familles, où il y a une fille qui s'est vouée aux soins des parents et à la consolation de leur vieillesse! En même temps elle demeure au service des frères et sœurs qui peuvent avoir besoin de ses bons offices, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs enfants devenus les siens par l'adoption de son cœur. Ta part sera belle aussi, puisque le dévouement s'y montre de tous côtés. Tu vois que je suis bien disposée à saluer avec toi M. Z., et tous les demandeurs, quelle qu'en soit l'initiale et les avantages extérieurs et cachés. Tu as bien raison de ne pas vouloir affronter les périls et les peines du mariage, avec un homme qui n'a que des vertus humaines. Là, plus que partout ailleurs, pour bien souffrir et bien faire, il faut le secours divin, et il est nécessaire d'en voir reconnaître la nécessité par celui dont on ne peut partager la vie qu'à la condition de lui voir partager nos meilleurs sentiments.

Ton bon père! C'est bien cela. Il y a combat et mélange dans ses idées. Il aimerait mieux garder sa fille que de la marier à un homme qui ne pense pas comme lui en religion. Mais cette préférence se trouve dans le petit coin de son âme où il a l'habitude de traiter les intérêts les plus élevés de sa conscience. Un peu plus bas, dans cette âme, on essaie les accommodements et l'on se demande s'il ne serait pas raisonnable de prendre en considéra-

Retour